Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-215107160-12/fragment/page=0002

Ds. Ausg. 00 [illegible]
278
00 [illegible]

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-215107160-12/fragment/page=0004

413

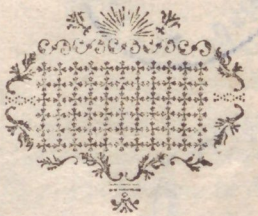
LA PUCELLE
D'ORLEANS.
POËME HEROÏ-COMIQUE.

Non vultus, non color unus.

Nouvelle Edition, ſans faute & ſans lacune.

Augmenté d'une ÉPITRE du pere Griſbourdon, à M. de Voltaire; & un JUGEMENT ſur le Poëme de la Pucelle, à M. ***; avec une ÉPIGRAMME ſur le même Poëme.

EN DIX-HUIT CHANTS.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LVII.

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE (SAALE)
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
Zweigstelle Aufbewahrung

259,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-215107160-12/fragment/page=0008

AVIS.

MOnsieur DE VOLTAIRE, *au lieu de remercier les premiers Editeurs de ce Poëme des retranchemens qu'ils y avoient faits, s'est plaint dans sa lettre à l'Académie des additions qu'ils n'y avoient pas faites. C'est ce qui nous a engagés à le publier tel qu'il est. Nous l'avons fidélement imprimé, d'après une copie qu'il a lui-même donnée à un de ses amis, & chargée de corrections de sa main. Peut-être enfin se taira-t'il : & certainement l'Académie, qui* partage *si tendrement* sa peine, *reconnoîtra ici ce confrere illustre, dont les écrits toujours desavoués sont pleins de beautés & de défauts, de traits de vertu & d'impiété, d'ingénieuses & de froides plaisanteries. Il n'est point d'écrivain plus inégal : & moins il est semblable à lui-même, & plus il est lui. Nous ne concevons point*

pourquoi M. de Voltaire déshérite un enfant qu'il a été trente ans à faire. Parmi nous autres Anglois, cela ne l'a point déshonoré : nous entendons raillerie.

LA

LA PUCELLE
D'ORLÉANS.

CHANT PREMIER.

Amours honnêtes de CHARLES VII *&* D'AGNÈS SOREL. *Siége d'Orléans par les Anglois. Apparition de Saint* DENIS.

VOUS m'ordonnez de célébrer des Saints:
Ma voix eſt foible, & même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette JEANNE,
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit de ſes pucelles mains
Des fleurs de lys la tige Gallicane,
Sauva ſon roi de la rage Anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Rheims:
Jeanne montra ſous feminin viſage,
Sous le corſet & ſous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.

J'aimerois mieux, le ſoir pour mon uſage,
Une beauté douce comme un mouton.
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion.
Vous le verrez, ſi liſez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ſes exploits nouveaux:
Et le plus grand de ſes rares travaux
Fut de garder un an ſon pucelage.
O Chapelain! toi dont le violon
De diſcordante & gothique mémoire
Sous un archet, maudit par Apollon,
D'un ton ſi dur a raclé ſon hiſtoire,
Vieux Chapelain! pour l'honneur de ton art,
Tu voudrois bien me prêter ton génie:
Je n'en veux point; c'eſt pour la Motte-Houdare,
Quand l'Iliade eſt par lui traveſtie,
Ou pour quelqu'un de ſon académie.
Le bon roi Charle, au printems de ſes jours,
Au tems de pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce prince aimoit la danſe)
Avoit trouvé pour le bien de la France
Une beauté nommée Agnès Sorel.
Jamais l'amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeuneſſe,
La taille & l'air de la Nymphe des bois,
Et de Venus la grace enchantereſſe,
Et de l'amour le ſéduiſant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des Sirènes:
Elle avoit tout. Elle auroit dans ſes chaînes
Mis les héros, les ſages, & les rois.
La voir, l'aimer, ſentir l'ardeur brulante
Des doux deſirs en leur chaleur naiſſante,
Lorgner Agnès, ſoupirer, & trembler,

Perdre la voix en voulant lui parler,
Presser ses mains d'une main caressante,
Laisser briller sa flamme impatiente,
Montrer son trouble, en causer à son tour,
Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.
Princes & rois vont très-vite en amour.
Agnès voulut, sçavante en l'art de plaire,
Couvrir le tout des voiles du mystere:
Voiles de gaze, & que les courtisans
Percent toujours de leurs yeux malfaisans.
Donc pour cacher, comme on put, cette affaire,
Le roi choisit le conseiller Bonneau,
Confident sûr, & très-bon Tourangeau.
Il eut l'emploi, qui certes n'est pas mince,
Et qu'à la cour, où tout se peint en beau,
Nous appellons être l'ami du prince:
Mais qu'à la ville, & surtout en province,
Les gens grossiers ont nommé maquereau.
Monsieur Bonneau, sur le bord de la Loire,
Etoit seigneur d'un fort joli château,
Agnès un soir s'y rendit en bateau,
Et le roi Charle y vint à la nuit noire.
On y soupa: Bonneau servit à boire.
Tout fut sans faste & non pas sans apprêts,
Festins des Dieux, vous n'êtes rien auprès!
Nos deux amans, pleins de trouble & de joye,
Ivres d'amour, à leurs desirs en proye,
Se renvoyoient des regards enchanteurs
De leurs plaisirs brulans avant-coureurs.
Les doux propos, libres sans l'indécence,
Aiguillonnoient leur vive impatience.

Le prince en feu des yeux la dévoroit :
Contes d'amour d'un air tendre il faiſoit,
Et du genou, du genou, la preſſoit.
Le ſoupé fait, on eut une muſique
Italienne, en genre cromatique.
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flutes, aux haut-bois.
Elles chantoient l'allégorique hiſtoire
De cent héros qu'amour avoit domptés,
Et qui, pour plaire à de jeunes beautés,
Avoient quitté les faveurs de la gloire.
Dans un réduit cette muſique étoit
Près de la chambre, où le bon roi ſoupoit.
La belle Agnès, diſcrete, retenue,
Entendoit tout, & d'aucuns n'étoit vue.
Déja la lune eſt au haut de ſon cours :
Voilà minuit, c'eſt l'heure des amours.
Dans une alcove artiſtement rangée,
Point trop obſcure & point trop éclairée,
Entre deux draps, que la Friſe a tiſſus,
D'Agnès Sorel les appas ſont reçus.
Près de l'alcove une porte eſt ouverte
Que dame Alix, ſuivante très-experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous, amans, vous qui ſçavez aimer !
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont petilloit notre bon roi de France.
Sur ſes cheveux en treſſe retenus
Parfums exquis ſont déja répandus.
Il vient, il entre au lit de ſa maîtreſſe.
Moment charmant de joye & de tendreſſe !
Le cœur leur bat : l'amour & la pudeur
Au front d'Agnès font monter la rougeur.

La pudeur passe, & l'amour seul demeure.
Son tendre amant l'embrasse tout à l'heure:
Ses yeux ardens, éblouis, enchantés
Avidement parcourent ses beautés.
Qui n'en seroit en effet idolâtre?
Sous un cou blanc, qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux tétons, séparés, faits au tour,
Allans, venans, arrondis par l'amour.
Leur bouton net est de couleur de rose.
Teton charmant! qui jamais ne repose,
Vous invitiez les mains à vous presser,
L'œil à vous voir, la bouche à vous succer.
Pour mes lecteurs tout plein de complaisance,
J'allois montrer à leurs yeux ébaubis
De ce beau corps les contours arrondis:
Mais la vertu qu'on nomme bienséance,
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
Tout est beauté, tout est charme dans elle.
La volupté, dont Agnès a sa part,
Lui donne encore une grace nouvelle.
Elle l'anime: amour est un grand fard,
Et le plaisir embellit toute belle.
Trois mois entiers, nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces ravissemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeuné restaurant, délectable,
Rend à leurs sens leur premiere vigueur.
Puis, pour la chasse, épris de même ardeur,
Ils vont tous deux sur des chevaux d'Espagne
Suivre cent chiens jappans dans la campagne.
A leur retour, on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs, de l'Arabie,

Qui font la peau, douce, fraîche, & polie,
Sont prodigués ſur eux à pleines mains.
Le dîné vient : la délicate chere,
L'oiſeau du Phaſe & le coq de bruyere,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,
Charment le nez, le palais, & les yeux.
Du vin d'Aï la mouſſe petillante
Et du Tokai la liqueur jauniſſante,
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Portent un feu qui s'exhale en bons-mots.
Le dîné fait, on digere, on raiſonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un ſinge, un arlequin.
Le ſoleil baiſſe : une troupe choiſie
Avec le roi court à la comédie :
Et, ſur la fin de ce fortuné jour,
Le couple heureux s'ennivre encor d'amour.
Plongés tous deux dans l'excès des délices
Ils paroiſſoient en goûter les prémices :
Toujours heureux & toujours plus ardens.
Point de ſoupçons : encor moins de querelles;
Nulle langueur : & l'amour & le tems
Auprès d'Agnès ont oublié leurs aîles.
Charle ſouvent diſoit entre ſes bras,
En lui donnant des baiſers tout de flamme:
Ma chere Agnès! idole de mon ame!
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre & régner n'eſt rien qu'une folie.
Mon parlement me bannit aujourd'hui :
Au fier Anglois la France eſt aſſervie :
Ah! qu'il ſoit roi! mais qu'il me porte envie!

J'ai votre cœur : je suis plus roi que lui.
Un tel discours n'est pas trop héroïque ;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtresse honnête, & que l'amour le pique,
Peut s'oublier, & ne sçait ce qu'il dit.
Comme il menoit une joyeuse vie,
Tel qu'un abbé dans sa grasse abbaye,
Le prince Anglois, toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête, & la dagne au côté,
Lance en arrêt, abaissant la visiere,
Fouloit aux piés la France prisonniere.
Il marche, il vole, il renverse en son cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le sang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux soldats & la mere & la fille,
Fait violer des couvens de nonains,
Boit le muscat des Peres Bernardins,
Frape en écus l'or qui couvre les saints ;
Et, sans respect pour Jesus ni Marie,
De mainte église il fait mainte écurie :
Ainsi qu'on voit dans une bergerie
Des loups sanglans, de carnage altérés,
Et sous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin couché dans la prairie,
Colin s'endort sur le sein d'Egérie,
Et que son chien près d'eux est occupé
A se saisir des restes du soupé.
Or, du plus haut du brillant apogée,
Séjour des saints, & fort loin de nos yeux,
Le bon Denis, prêcheur de nos ayeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglois l'a plongée,

Paris aux fers, & le roi très-chrétien
Baisant Agnès, & ne songeant à rien.
Le bon Denis est patron de la France,
Ainsi que Mars fut le saint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence;
Un saint vaut mieux que tous les Dieux païens,
Ah! par mon chef! dit-il, il n'est pas juste
De voir ainsi tomber l'empire auguste,
Où de la foi j'ai planté l'étendart.
Trône des lys, tu cours trop de hazards:
Sang des Valois, je ressens tes miseres.
Ne souffrons pas que les superbes freres
De Henri cinq, sans droit & sans raison,
Chassent ainsi le fils de la maison.
J'ai, quoique saint, & Dieu me le pardonne,
Aversion pour la race Bretonne.
Car, si j'en crois le livre des destins,
Un jour, ces gens raisonneurs & mutins
Se gausseront des saintes décrétales,
Déchireront les Romaines annales,
Et tous les ans le pape bruleront.
Vengeons de loin ce sacrilege affront.
Mes chers François seront tous catholiques.
Ces fiers Anglois seront tous hérétiques.
Frappons, chassons ces dogmes Britanniques:
Punissons-les, par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.
Des Gallicans ainsi parloit l'apôtre,
De maudissons lardant sa patenôtre.
Et cependant que tout seul il parloit,
Dans Orléans un conseil se tenoit.
Par les Anglois cette ville bloquée

Au roi de France alloit être extorquée.
Quelques seigneurs & quelques conseillers,
Les uns pédans, & les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misere,
Pour leur refrain disoient : que faut-il faire?
Poton, la Hire, & le brave Dunois
S'écrioient tous en se mordant les doigts :
» Allons, amis, mourons pour la patrie ;
» Mais aux Anglois vendons cher notre vie.
Le Richemond crioit tout haut : » Par Dieu!
» Dans Orléans il faut mettre le feu :
» Et que l'Anglois qui pense ici nous prendre
» N'ait rien de nous que fumée & que cendre.
Pour la Trimouille, il disoit : » attendons
» Jusqu'à demain, & beau jeu nous verrons.
Le président Louvet, grand personnage,
D'un maintien grave, & qu'on eut pris pour
sage,
Dit : » je voudrois que préalablement
» Nous fissions rendre arrêt du parlement
Contre l'Anglois, & qu'en ce cas énorme
Sur toute chose on procédât en forme.
Sur cette affaire ils parloient tous fort bien,
Ils disoient d'or, & ne concluoient rien.
Comme ils parloient, on vit par la fenêtre
Je ne sçai quoi dans les airs apparoître.
Un beau fantôme, au visage vermeil,
Sur un rayon détaché du soleil,
Des cieux ouverts fend la voute profonde.
Odeur de saint se sentoit à la ronde.
Le beau Denis dessus son chef avoit
A deux pendans une mitre pointue,
D'or & d'argent, sur le sommet fendue.

Sa dalmatique au gré des vents flottoit.
Son front brilloit d'une ſainte auréole.
Son cou penché laiſſoit voir ſon étole.
Sa main portoit ce bâton paſtoral
Qui fut jadis Lituus augural.
A cet objet qu'on diſcernoit fort mal,
Voilà d'abord monſieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie & s'agenouille,
Le Richemond, qui porte un cœur de fer,
Blaſphémateur, jureur impitoyable,
Hauſſant la voix, dit, que c'étoit un diable,
Qui leur venoit du fin-fond de l'enfer,
Que ce ſeroit choſe très-agréable
Si l'on pouvoit parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vite
Chercher un pot tout rempli d'eau-benite.
Poton, la Hire, & Dunois ébahis,
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets ſont couchés ſur le ventre.
L'objet approche, & le ſaint ſantôme entre,
Tout doucement porté ſur ſon rayon,
Puis donne à tous ſa bénédiction.
Soudain chacun ſe ſigne, & ſe proſterne:
Il les releve avec un air paterne.
Puis il leur dit: » ne faut vous effrayer:
» Je ſuis Denis, & ſaint de mon métier.
» J'aimai la Gaule, & l'ai cathéchiſée:
» Et ma bonne ame eſt très-ſcandaliſée
» De voir Charlot, mon filleul tant aimé,
» Dont le pays en cendre eſt conſumé,
» Et qui s'amuſe, au lieu de ſe défendre,
» A deux tetons qu'il ne ceſſe de prendre.
» J'ai réſolu d'aſſiſter anjourd'hui

» Les bons François qui combattent pour lui :
» Je veux finir leur peine & leur misere.
» Tout mal, dit-on, guérit par le contraire :
» Or, si Charlot veut pour une catin
» Perdre la France & l'honneur avec elle,
» J'ai résolu, pour sauver son destin,
» De me servir des mains d'une pucelle.
» Vous, si d'en-haut vous desirez les biens,
» Si vos cœurs sont & François & chrétiens,
» Si vous aimez le roi, l'état, l'église,
» Assistez-moi dans ma sainte entreprise.
» Montrez le nid où convient de chercher
» Le vrai phénix que je veux dénicher,
A tant se tut le vénérable sire.
Quand il eut fait, chacun se prit à rire:
Le Richemond, né plaisant & moqueur,
Lui dit, » ma foi ! mon cher prédicateur,
» Monsieur le saint, ce n'étoit pas la peine
» D'abandonner le céleste domaine,
» Pour demander à ce peuple méchant
» Ce beau joyau que vous estimez tant !
» Quand il s'agit de sauver une ville,
» Un pucelage est assez inutile.
» Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays ?
» Vous en avez tant dans le paradis !
» Rome & Lorette ont cent fois moins de cierges,
» Que chez les saints il n'est là-haut de vierges.
» Chez les François, hélas ! il n'en est plus :
» Tous nos moutiers sont à sec là-dessus.
» Nos francs archers, nos officiers, nos princes
» Ont, dès long-tems, dégarni les provinces.
» Ils ont tous fait, en dépit de vos saints,

» Plus de bâtards encor que d'Orphelins.
» Monsieur Denis! pour finir nos querelles,
» Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.
Le saint rougit de ce discours brutal.
Puis, aussi-tôt il remonte à cheval
Sur son rayon, sans dire une parole,
Pique des deux, & par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou,
Qu'on tient si rare, & dont il semble fou.
Laissons-le aller : & tandis qu'il se perche
Sur un des traits qui vont porter le jour,
Ami lecteur, puissiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche!

CHANT II.

JEANNE armée par Saint DENIS, va trouver CHARLES VII à Tours. Ce qu'elle fit en chemin.

HEureux cent fois qui trouve un pucelage!
C'eſt un grand bien. Mais de toucher un cœur
C'eſt, à mon ſens, le plus cher avantage.
Se voir aimé, c'eſt là le vrai bonheur.
Qu'importe, hélas! d'arracher une fleur?
C'eſt à l'amour à nous cueillir la roſe.
Mes chers amis, ayons tous cet honneur:
Ainſi ſoit-il! Mais parlons d'autre choſe.
Vers les confins du pays Champenois,
Où cent poteaux, marqués de trois merlettes,
Diſoient aux gens: en Lorraine vous êtes,
Eſt un vieux bourg, peu fameux autrefois:
Mais il mérite un grand nom dans l'hiſtoire:
Car de lui vient le ſalut & la gloire
Des fleurs de lys & du peuple Gaulois.
De Donremi chantons tous le village!
Faiſons paſſer ſon beau nom d'âge en âge!
O Donremi! tes pauvres environs
N'ont ni muſcats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne;
Mais c'eſt à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne y nâquit. Certain curé du lieu

Faisant par-tout des serviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la priere,
Moine autrefois, de Jeanne fut le pere.
Une robuste & grasse chambriere
Fut l'heureux moule, où ce pasteur jetta
Cette beauté, qui les Anglois dompta.
Vers les seize ans, en une hôtellerie
On l'engagea pour servir l'écurie
A Vaucouleurs : & déja de son nom
La renommée emplissoit le canton.
Son air est fier, assuré, mais honnête.
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête,
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de sa bouche vermeille,
Qui semble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée, & vive en sa couleur,
Appetissante & fraîche par merveille.
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, & le casque, & le froc.
Elle est active, adroite, vigoureuse,
Et, d'une main potelée & nerveuse,
Soutient fardeaux, verse cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble, & le robin :
Chemin faisant, vingt soufflets distribue
Aux étourdis, dont l'indiscrette main
Va tâtonnant sa cuisse ou gorge nue :
Travaille & rit du soir jusqu'au matin :
Conduit chevaux, les panse, abreuve, étrille :
Et les pressant de sa cuisse gentille,
Les monte à crû, comme un soldat Romain.
O profondeur ! ô divine sagesse !
Que tu confonds l'orgueilleuse foiblesse
De tous ces grands, si petits à tes yeux !

Que les petits ſont grands, quand tu le veux!
Ton ſerviteur Denis le bienheureux
N'alla roder au palais des princeſſes,
N'alla chez vous, meſdames les ducheſſes:
Denis courut, amis, qui le croiroit?
Chercher l'honneur: où?.... dans un cabaret.
Il étoit tems que l'apôtre de France
Envers ſa Jeanne uſât de diligence.
Le bien public étoit en grand hazard.
De Satanas la malice eſt connue:
Et ſi le ſaint fut arrivé plus tard
D'un ſeul moment, la France étoit perdue.
Un cordelier, nommé Roch Grisbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Etoit alors dans cette hôtellerie.
Il aimoit Jeanne, autant que ſa patrie.
C'étoit l'honneur de la penaillerie:
De tous côtés allant en miſſion,
Prédicateur, confeſſeur, eſpion:
De plus, grand clerc en la ſorcellerie,
Sçavant dans l'art en Egypte ſacré,
Dans ce grand art cultivé chez les mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques ſages,
De nos ſçavans dans nos jours ignoré.
Jours malheureux! tout eſt dégéneré.
En feuilletant ſes livres de cabale,
Il vit qu'aux ſiens Jeanne ſeroit fatale:
Qu'elle portoit deſſous ſon court jupon
Tout le deſtin d'Angleterre & de France.
Encouragé par la noble aſſiſtance
De ſon génie, il jura ſon cordon
Qu'il ſaiſiroit ce beau Palladion:
J'aurai, dit-il, Jeanne dans ma puiſſance.

Je ſuis Anglois : je dois faire le bien
De mon pays, mais plus encor le mien.
Au même tems, un ignorant, un ruſtre
Lui diſputoit cette conquête illuſtre.
Cet ignorant valoit un cordelier :
Car vous ſçaurez qu'il étoit muletier.
Le jour, la nuit, offrant enfin ſans terme
Son lourd ſervice & l'amour le plus ferme.
L'occaſion, la douce égalité,
Faiſoient pencher Jeanne de ſon côté :
Mais ſa pudeur triomphoit de la flamme,
Qui par les yeux ſe gliſſoit dans ſon ame.
Roch Griſbourdon vit ſa naiſſante ardeur :
Mieux qu'elle encore il liſoit dans ſon cœur.
Il vint trouver ce rival ſi terrible :
Puis, il lui tint ce diſcours très-plauſible.
» Puiſſant héros, qui paſſez au beſoin
» Tous les ſujets ſoumis à votre ſoin !
» Je ſçais combien Jeannette vous eſt chere :
» Je l'aime auſſi d'une amour non légere :
» Elle a mon cœur, comme elle a tous vos vœux :
» Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux.
» En bons amis accordons-nous pour elle.
» Amans unis, & rivaux ſans querelle,
» Tâtons tous deux de ce morceau friand,
» Qu'on pourroit perdre en ſe le diſputant.
» Conduiſez-moi vers le lit de la belle.
» J'invoquerai le démon du dormir :
» Ses doux pavots vont ſoudain l'aſſoupir :
» Et tour à tour nous veillerons pour elle.
Incontinent, le mage en capuchon

Prend son grimoire, évoque le démon,
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce pesant diable est maintenant en France:
Avec Messieurs il ronfle à l'audience:
Dans le parterre il vient bailler le soir.
Aux cris du moine, il monte en son char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit sombre:
Dans l'air il glisse, & doucement fend l'ombre:
Les yeux fermés, il arrive en baillant,
Se met sur Jeanne, & tâtonne, & s'étend,
Et secouant son pavot narcotique,
Lui souffle au sein vapeur soporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard,
En confessant la gentille Cadiere,
Insinuoit de son souffle paillard,
De diabloteaux une ample fourmilliere.
Nos deux galans, pendant ce doux sommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Ont de Jeannette ôté la couverture.
Déja, trois des roulans sur son beau sein
Vont décider au jeu de saint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'avanture.
Le moine gagne. Un sorcier est heureux!
Le Grisbourdon se saisit des enjeux,
Embrasse Jeanne.... O soudaine merveille!
Denis arrive, & Jeanne se réveille.
O Dieu! qu'un saint fait trembler tout pécheur!
Nos deux rivaux se renversent de peur.
Chacun d'eux fuit, emportant dans le cœur
Avec la crainte un desir de mal faire.

Vous avez vu ſans doute un commiſſaire
Cherchant de nuit un couvent de Venus?
Un jeune eſſain de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'eſquive, ſe dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe.
Ainſi fuyoient nos paillards confondus.
Denis s'avance, & reconforte Jeanne
Tremblante encor de l'attentat profane.
Puis il lui dit : » vaſe d'élection!
» Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
» Veut des François venger l'oppreſſion,
» Et renvoyer dans les champs d'Albion
» Des fiers Anglois les cohortes ſanglantes.
» Dieu ſçait changer, d'un ſouffle tout-puiſſant,
» Le roſeau foible en cedre du Liban,
» Sécher les mers, abaiſſer les collines,
» Du monde entier réparer les ruines.
» Devant tes pas ſa foudre grondera :
» Autour de toi la terreur volera :
» Et tu verras l'ange de la victoire
» Ouvrir pour toi les ſentiers de la gloire.
» Suis-moi : renonce à tes humbles travaux :
» Charle eſt un Jean : & Jeanne eſt un héros.
A ce diſcours flateur & pathétique,
Et qui n'eſt point en ſtyle académique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Dit à part ſoi : mais me parle-t-on Grec?
Dans le moment un rayon de la grace
Dans ſon eſprit, porte un jour efficace.
Jeanne ſentit dans le fond de ſon cœur
Tous les élans d'une ſublime ardeur.
Non ; ce n'eſt plus Jeanne la chambriere ;

C'eſt un Céſar : c'eſt une ame guerriere.
Tel un bourgeois humble, ſimple, groſſier,
Qu'un vieux richard a fait ſon héritier,
En un palais fait changer ſa chaumiere :
Son air honteux devient démarche fiere :
Les grands ſurpris admirent ſa hauteur,
Et les petits l'appellent, Monſeigneur.
Telle plutôt cette heureuſe griſette
Que la nature ainſi que l'art forma
Pour le b..... ou bien pour l'opéra,
Qu'une maman aviſée & diſcrette
Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'Amour, d'une main plus adroite,
Sous un Monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure eſt un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majeſté ;
Sa voix a pris le ton de ſouveraine
Et ſur ſon rang ſon eſprit s'eſt monté.
Or, pour hâter leur auguſte entrepriſe,
Jeanne & Denis s'en vont droit à l'égliſe :
Lors apparut deſſus le maître-autel,
(Fille de Jean ! quelle fut ta ſurpriſe !)
Un beau harnois, tout frais venu du ciel.
Des arcenaux du terrible empirée,
En cet inſtant, par l'archange Michel
La noble armure avoit été tirée.
On y voyoit l'armet de Debora,
Ce clou pointu funeſte à Siſara,
Le caillou rond, dont un berger fidele
De Goliath entama la cervelle,
Cette mâchoire, avec quoi combatti
Le fier Samſon, qui ſes cordes rompit,
Lorſqu'il ſe vit vendu par ſa donzelle,

Ces pots brillans dont Gedeon défit
De Madian la cohue infidele;
Le coutelas de la belle Judith,
Cette beauté si saintement perfide,
Qui pour le ciel putain & homicide,
Osa tuer son amant dans son lit,
Et de relais ce sacré cimeterre
Dont le sauveur voulut que s'armât Pierre
Pour lui donner une oreille à guérir.
A ces objets, Jeannette émerveillée
De cette armure est soudain habillée.
Elle vous prend cuissard & corcelet,
Casque, brassards, baudrier, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'essaye, & brule pour la gloire.
Toute héroïne a besoin d'un coursier.
Jeanne en demande au triste muletier.
Mais aussi-tôt un âne se présente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, sellé, bridé, ferré,
Portant arçons avec chanfrin doré,
Caracolant, du pié frapant la terre
Comme un coursier de Trace ou d'Angleterre.
Ce beau grison deux aîles possédoit
Sur son échine, & souvent s'en servoit:
Ainsi Pegase au haut des deux collines
Portoit souvent neuf pucelles divines:
Et l'hippogriphe à la lune volant
Portoit Astolphe au pays de saint Jean.
Tu veux, lecteur, sçavoir qu'étoit cet âne,
Qui vint d'abord offrir sa croupe à Jeanne.
Tu le sçauras, mais dans quelqu'autre chant.
En attendant, crois moi, tremble, révere

Cet âne heureux. Il n'eſt pas ſans miſtere.
Sur ſon griſon Jeanne a déja monté:
Sur ſon rayon Denis eſt reporté:
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire
Porter au roi l'eſpoir de la victoire.
L'âne tantôt trote d'un pié léger,
Tantôt s'éleve & fend les champs de l'air.
Le cordelier, toujours plein de luxure,
Un peu remis de ſa triſte avanture,
Uſant enfin de ſes droits de ſorcier,
Change en mulet le pauvre muletier,
Monte deſſus, chevauche, pique & jure
Qu'il ſuivra Jeanne au bout de la nature.
Le muletier, en ſon mulet caché,
Bât ſur le dos, croit gâgner au marché:
Et du vilain l'ame terreſtre & craſſe
A peine voit qu'elle a changé de place.
Jeanne & le ſaint s'en alloient donc vers Tours
Chercher le roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans comme enſemble ils paſſerent
L'oſt des Anglois enſemble ils traverſerent.
Ces fiers Bretons, ayant bu triſtement,
Cuvoient leur vin, dormoient profondement.
Tout étoit ivre, & goujats & vedettes:
On n'entendoit ni tambours ni trompettes:
L'un dans ſa tente étoit couché tout nu,
L'autre ronfloit près d'un page étendu.
Alors Denis d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la Pucelle:
» Fille de bien! tu ſçauras, que Niſus
» Etant un ſoir aux tentes de Turnus,
» Bien ſecondé de ſon cher Euryale,

» Rendit la nuit aux Rutulois fatale:
» Le même advint au quartier de Rhesus,
» Quand la valeur du preux fils de Tidée
» Par la nuit noire & par Ulisse aidée,
» Sçut envoyer sans danger, sans efforts
» Tant de Troyens au sommeil de la mort.
» Tu peux jouir de semblable victoire.
» Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire?
Jeanne lui dit: » je n'ai point lu l'histoire:
» Mais je serois de courage bien bas
» De tuer gens qui ne combattent pas.
Disant ces mots, elle avise une tente,
Que les rayons de la lune brillante
Faisoient paroître à ses yeux éblouis,
Tente d'un chef ou d'un jeune marquis.
Cent gros flacons, remplis d'un vin exquis,
Sont tout auprès. Jeanne avec assurance,
D'un grand pâté prend les vastes débris,
Et boit six coups avec monsieur Denis
A la santé de son bon roi de France.
La tente étoit celle de Jean Chandos,
Fameux guerrier, qui dormoit sur le dos.
Jeanne saisit sa redoutable épée,
Et sa culotte en velours découpée.
Ainsi jadis David aimé de Dieu
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
De sa chemise il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire & ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos étoit un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour son âge,
Lequel montroit deux globes faits au tour,

Qu'on auroit pris pour ceux du tendre amour.
Non loin du page étoit une écritoire,
Dont se servoit le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il faisoit
Pour la beauté qui son cœur séduisoit.
Jeanne prend l'encre: & sa main dessine
Trois fleurs de lys juste dessus l'échine.
Présage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ses rois.
Le bon Denis voyoit, se pâmant d'aise,
Les lys François sur une fesse Angloise.
Qui fut penaut le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé son vin:
Car s'éveillant il vit sur ce beau page
Les fleurs de lys. Plein d'une juste rage,
Il crie: alerte! il croit qu'on le trahit:
A son épée il court auprès du lit:
Il cherche en vain: l'epée est disparue.
Point de culotte. Il se frotte la vue:
Il gronde, il crie, & pense fermement
Que le grand diable est entré dans le camp.
Ah! qu'un rayon de soleil, & qu'un âne,
Cet âne aîlé, qui sur son dos a Jeanne,
Du monde entier feroient bientôt le tour!
Jeanne & Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat sçait par expérience
Qu'on est railleur à cette cour de France.
Il se souvient des propos insolens,
Que Richemond lui tint dans Orléans.
Il ne veut plus à pareille avanture
D'un saint évêque exposer la figure.
Pour son honneur il prit un nouveau tour.
Il s'affubla de la triste encolure

Du bon Roger seigneur de Baudricour,
Preux chevalier & ferme catholique,
Hardi parleur, loyal & véridique:
Malgré cela, pas trop mal à la cour.
» Eh! jour de Dieu! dit-il, parlant au prince,
» Vous languissez au fond d'une province,
» Esclave roi, par l'amour enchaîné!
» Quoi? votre bras indignement repose!
» Ce front royal, ce front n'est couronné
» Que de tissus & de mirthe & de rose:
» Et vous laissez vos cruels ennemis,
» Rois dans la France, & sur le trône assis!
» Allez mourir, ou faites la conquête
» De vos états ravis par ces mutins.
» Le diadême est fait pour votre tête,
» Et les lauriers n'attendent que vos mains.
» Dieu, dont l'esprit allume mon courage,
» Dieu, dont ma voix annonce le langage,
» De sa faveur est prêt à vous couvrir:
» Osez le croire, osez vous secourir.
» Suivez du moins cette auguste amazône:
» C'est votre appui, c'est le soutient du trône:
» C'est par son bras que le maître des rois
» Veut rétablir nos autels & nos lois.
» Jeanne avec vous chassera la famille
» De cet Anglois si terrible & si fort.
» Devenez homme: & si c'est votre sort
» D'être à jamais mené par une fille,
» Fuyez au moins celle qui vous perdit,
» Qui votre cœur dans ses bras amollit;
» Et digne enfin de ce secours étrange,
» Suivez les pas de celle qui vous venge.
Un roi de France a toujours dans le cœur
Malgré

Malgré le vice un très-grand fond d'honneur :
Vous l'avez vu dernierement, mes freres,
Lorſque Louis ſe dérobant des bras
De la beauté qu'exorciſoit Linieres
Aux bords du Rhin du fond des pays-bas
Vint coigner Charle, & braver le trépas.
Du vieux ſoldat le diſcours pathétique
Frappa le prince, Amant des blonds appas.
Ainſi qu'un ange un jour du haut des airs
De ſa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la pouſſiere,
Rappellera les morts à la lumiere.
Charle éveillé, Charle bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant, aux armes !
Les ſeuls combats à ſes yeux ont des charmes.
Il prend ſa pique, il brule de fureur.
Bientôt après la premiere chaleur
De ces tranſports où ſon ame eſt en proye,
Il voulut voir, ſi celle qu'on envoye
Vient de la part du diable ou du ſeigneur :
Ce qu'il doit croire, & ſi ce grand prodige
Eſt en effet ou miracle ou preſtige.
Donc, ſe tournant vers la fiere beauté,
Le roi lui dit, d'un ton de majeſté,
Qui confondroit toute autre fille qu'elle :
» Jeanne ! écoutez ; Jeanne ! êtes-vous pucelle ?
Jeanne lui dit : » ô grand ſire, ordonnez
» Que médecins, lunettes ſur le nez,
» Matrones, clercs, pédans, apoticaires
» Viennent ſonder ces féminins miſteres :
» Et ſi quelqu'un ſe connoît à cela,
» Qu'il trouſſe Jeanne, & qu'il regarde là.

A ſa réponſe & ſage & meſurée,
Le roi vit bien qu'elle étoit inſpirée.
» Oh bien! dit-il, ſi vous en ſçavez tant,
» Fille de Dieu! dites-moi dans l'inſtant
» Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle.
» Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le roi ſurpris ſoudain s'agenouilla,
Cria tout haut : miracle! & ſe ſigna.
Incontinent, la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hipocrate à la main,
Vient obſerver le pur & noble ſein
De la guerriere entre leurs mains livrée.
On la met nue : & monſieur le doyen,
Ayant le tout conſidéré très-bien
Deſſus, deſſous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.
L'eſprit tout fier de ce brevet ſacré,
Jeanne, ſoudain, d'un pas délibéré,
Retourne au roi, devant lui s'agenouille :
Et déployant la ſuperbe dépouille,
Que ſur l'Anglois elle a priſe en paſſant :
„ Permets, dit-elle, ô mon maître puiſſant!
„ Que, ſous tes loix, la main de ta ſervante
„ Oſe venger la France gémiſſante.
„ Je remplirai les oracles divins.
„ J'oſe, à tes yeux, jurer par mon courage,
„ Par cette épée, & par mon pucelage,
„ Que tu ſeras huilé bientôt à Rheims.
„ Tu chaſſeras les Angloiſes cohortes,
„ Qui d'Orléans environnent les portes.
„ Viens accomplir tes auguſtes deſtins!

„ Viens ! & de Tours abandonnant la rive,
„ Dès ce moment souffre que je te suive.
Les courtisans, autour d'elle pressés,
Les yeux au ciel, & vers Jeanne adressés,
Battent des mains, l'admirent, la secondent.
Cent cris de joie à son discours répondent.
Dans cette foule il n'est point de guerrier,
Qui ne voulut lui servir d'écuyer,
Porter sa lance, & lui donner sa vie.
Il n'en est point qui ne soit possédé,
Et de la gloire, & de la noble envie,
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir, chaque officier s'empresse.
L'un prend congé de sa vieille maîtresse :
L'un sans argent va droit à l'usurier,
L'autre à son hôte, & compte sans payer.
Denis a fait déployer l'oriflâme.
A cet aspect, le roi Charle s'enflâme
D'un noble espoir à sa valeur égal.
Cet étendard, aux ennemis fatal,
Cette héroïne, & cet âne aux deux aîles,
Tout lui promet des palmes immortelles.
Denis voulut, en partant de ces lieux,
Aux deux amans épargner les adieux.
On eut versé des larmes trop ameres :
On eut perdu des heures toujours cheres.
Agnès dormoit, quoiqu'il fût un peu tard.
Elle étoit loin de craindre un tel départ.
Un songe heureux, dont les erreurs la frapent,
Lui retraçoit des plaisirs qui s'échapent.
Elle croyoit tenir entre ses bras

Le cher amant dont elle eſt ſouveraine.
Songe flatteur, tu trompois ſes appas!
Son amant fuit, & ſaint Denis l'entraîne.
Tel dans Paris un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'appétit ſe montre inexorable,
Et ſans pitié le fait ſortir de table.

CHANT III.

Description du palais de la Sottise. AGNES se revêt de l'armure pour aller trouver son amant. Elle est prise par les Anglois : & sa pudeur souffre beaucoup.

CE n'est le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aspect du carnage,
Et de conduire un monde de soldats.
Car tout cela se voit en tous climats :
Et tour à tour ils ont cet avantage.
Qui me dira, si nos ardens François,
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus sçavans que l'intrépide Anglois ?
Si le Germain l'emporte sur l'Ibere ?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut battu par Turenne.
Créqui vaincu fut ensuite vainqueur.
L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,
Gagna le quite ou double avec Eugene.
De Stanislas le vertueux support,
Ce roi soldat, Don Quichote du nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu, dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous ses lauriers flétris

Par un rival objet de ſes mépris ?
Pour éblouir & duper le vulgaire,
Un ſûr moyen ſeroit, à mon avis,
De s'établir un divin caractere,
Avec cela tout eſt humble & ſoumis.
Voyons comment dans la grande Chronique.
Du fin Jethro le gendre politique
S'y prit jadis pour être plus que roi.
Aux bonnes gens, dont Jacob fut le pere,
Gens d'eſprit foible & de robuſte foi,
Il dit que Dieu lui montrant ſon derriere
L'endoctrinoit ſur l'admirable loi,
Qui le devoit, & les fils de ſon frere
Entretenir pour jamais à rien faire :
Qu'il lui dictoit tous les importans cas
Où les lépreux, les femmes bien appriſes
Devoient changer de robbe & de chemiſes,
Paroître en rue, ou reſter dans les draps.
De vingt pétards & d'autant de fuſées
Le feu ſaillant, & les brillans éclats
Sur un rocher caché dans les nuées,
Dont une garde & des ordres exprès
Aux curieux interdiſoient l'accès,
Pour les idiots furent une tempête.
Le peuple au loin admirant le fracas,
Du Tout-puiſſant crut connoître le bras,
Et treſſaillit pour le hardi prophête.
Le drôle avoit étudié ſa bête.
Seul au ſommet du myſtérieux mont,
Comme il voulut il fit la quarantaine,
Puis tout à coup ſe montra dans la plaine
Cornes de bouc flamboyantes au front.
Du Phyſicien le brillant phénomene

Sur les esprits fit un effet fort prompt.
Il dit que Dieu roulé dans un buisson
A lui chétif avoit donné leçon.
C'en fut assez. Il vit en révérence
Tous un chacun recevoir son sermon.
On crut du ciel encourir la vengeance
Si l'on osoit manquer d'obéissance
Et de respect à M. Aaron.
Et des statuts, dont l'Auteur malhabile
Eut mérité les petites maisons,
Furent des loix, que ce peuple imbécille
Crut renfermer le sens des Nations.
Le bon Numa, de sa nymphe légere,
S'aida très-bien chez les enfans de Mars.
Le grand Bacchus, qui mit l'Asie en cendre,
L'antique Hercule, & le fier Alexandre,
Et le premier de ces fameux Césars
De quelque Dieu prétendirent descendre.
Ces fiers Romains, à qui tout fut soumis,
Domptoient l'Europe au milieu des miracles,
Ce ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux, & tous les Dieux,
Guidoient leur aigle & combattoient pour eux.
Pour mieux regner sur les peuples conquis,
De Jupiter ont passé pour les fils:
Et l'on voyoit les princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre.
Denis, suivant ces exemples fameux,
Du merveilleux sçut se servir comme eux.
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglois passât même pour telle,
Et que Betfort, & Talbot, & Chandos,

Et Tirconel, qui n'étoient pas des sots,
Crussent la chose, & qu'ils vissent dans Jeanne
Un bras divin fatal à tout profane.
Pour réussir en ce hardi dessein,
Il s'en va prendre un vieux bénédictin,
Non tel que ceux, dont le travail immense
Vient d'enrichir les libraires de France:
Mais un prieur, engraissé d'ignorance,
Et n'ayant lu que son missel Latin.
Frere Lourdis fut le bon personnage
Qui fut choisi pour ce nouveau voyage.
Devers la lune, où l'on tient que jadis
Etoit placé des fous le paradis,
Sur les confins de cet abîme immense,
Où le cahos, & l'Erebe, & la nuit,
Avant le tems de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puissance,
Il est un vaste & caverneux séjour,
Inaccessible à la clarté du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumiere affreuse,
Froide, tremblante, incertaine, & trompeuse.
Pour toute étoile on a des feux folets.
L'air est peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine est la Sotise;
Ce vieil enfant porte une barbe grise,
Oreille longue, avec le chef pointu,
Bouche béante, œil louche, pié tortu.
De l'ignorance elle est, dit-on, la fille.
Près de son trône est sa sotte famille,
Le fol orgueil, l'opiniâtreté,
Et la paresse, & la crédulité.
Elle est servie, elle est flattée en reine:

On la croiroit en effet souveraine.
Mais ce n'est rien qu'un fantôme impuissant,
Un Chilperic, un vrai roi fainéant.
La fourberie est son ministre avide :
Tout est réglé par ce maître perfide :
Et la Sotise est son digne instrument.
Sa cour pleniere est, à son gré, fournie
De gens profonds en fait d'astrologie,
Sûrs de leur art, à tout moment deçus,
Dupes, fripons, & partant toujours crus.
C'est là qu'on voit les maîtres d'alchimie,
Faisant de l'or & n'ayant pas un sou,
Les rose-croix, & tout ce peuple sou,
Argumentant sur la théologie.
Le gros Lourdis, pour aller en ces lieux,
Fut donc choisi parmi tous ses confreres,
Lorsque la nuit couvroit le front des cieux.
D'un tourbillon de vapeurs non légeres,
Enveloppé dans le sein du repos,
Il fut conduit dans le paradis des sots.
Quand il y fut, il ne s'étonna gueres.
Tout lui plaisoit : & même en arrivant
Il crut encor être dans son couvent.
Il vit d'abord la suite emblêmatique
Des beaux tableaux de ce séjour antique.
Caco-démon, qui ce grand temple orna,
Sur la muraille, à plaisir, griffona
Un long tableau de toutes nos sottises,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdises,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du Mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confuses,
Parmi ces flots d'imposteurs & de buses,

On voit surtout un superbe Ecossois:
Law est son nom, nouveau roi des François:
D'un beau papier il porte un diadême:
Et sur son front il est écrit, Système.
Environné de grands ballots de vent,
Sa noble main les donne à tout-venant:
Prêtres, catins, guerriers, gens de justice,
Lui vont porter leur or par avarice.
Ah! quel spectacle! ah! vous êtes donc là,
Tendre Escobar! suffisant Molina!
Petit Doucin! dont la main pateline
Donne à baiser une bulle divine,
Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du nouveau Testament.
Ciel! à leurs yeux une cohorte fiere
En même tems s'en torche le derriere.
L'Ignatien furieux, éperdu
Court se saisir du sacré torcheeu.
Dieux! Quels combats! Quels flots d'encre
& de bile!
On prêche, on court, on barbouille, on exile.
Toi, qui jadis des grenouilles, des rats,
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre,
Que pour la bulle on fera sur la terre.
Le Janséniste esclave du destin,
Enfant perdu de la grace efficace,
Dans ses drapeaux porte un saint Augustin,
Et pour plusieurs il marche avec audace.
Les ennemis s'avancent tout courbés.
Dessus le dos de cent petits abbés.
Cessez, cessez, ô discordes civiles!
Tout va changer: place, place, imbéciles!

Un grand tombeau, ſans ornemens, ſans art,
Eſt élevé, non loin de ſaint Médard.
L'eſprit divin, pour éclairer la France,
Sous cette tombe enferme ſa puiſſance.
L'aveugle y court, & d'un pas chancelant,
Aux quinze-vingt retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient, clopine ſur la tombe,
Crie, hoſanna, ſaute, gigotte, & tombe.
Le ſourd approche, écoute & n'entend rien,
Tout auſſi-tôt, de pauvres gens de bien,
D'aiſe pâmés, vrais témoins du miracle,
Du bon Paris baiſe le tabernacle.
Frere Lourdis, fixant ſes deux gros yeux,
Voit le ſaint œuvre, en rend graces aux cieux,
Joint les deux mains, & riant d'un ſot rire,
Ne comprend rien & toute choſe admire.
Ah! le voici ce ſçavant tribunal,
Moitié prélats, & moitié monacal.
D'inquiſiteurs une troupe ſacrée,
Et là pour Dieu de Sbires entourée.
Ces ſaints docteurs, aſſis en jugement,
Ont pour habits plumes de chat-huant:
Oreilles d'ânes ornent leur tête auguſte:
Et pour peſer le juſte avec l'injuſte:
Le vrai, le faux, balance eſt dans leurs mains:
Cette balance a deux larges baſſins,
Qui tour à tour s'éloignent & ſe choquent.
L'un, tout comblé, contient l'or qu'ils ex-
croquent;
Dans l'autre ſont bulles, brefs, oremus,
Beaux chapelets, ſcapulaires, agnus.
Aux piés bénits de la docte aſſemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée,

Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raiſon?
Murs de Loudun! quel nouveau feu s'allume?
C'eſt un curé que le buche conſume:
Tous ces faquins ont déclaré ſorcier,
Et fait griller meſſire Urbain Grandier.
Galigaï, ma chere maréchale!
Du parlement épaulé de maint pair,
La compagnie ignorante & venale
Te fait chauffer en feu brillant & clair,
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Qu'aux gens d'eſprit notre France eſt fatale!
Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
Et ſe borner à ſçavoir ſon pater!
Je vois plus loin cet arrêt authentique
Pour Ariſtote & contre l'émétique.
Venez, venez, mon beau pere Girard!
Vous méritez un grand article à part.
Vous voilà donc, mon confeſſeur de fille,
Tendre dévot, qui prêchez à la grille!
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras?
J'eſtime fort cette douce avanture.
Tout eſt humain, Girard en votre fait:
Ce n'eſt pas là pécher contre nature.
Que de dévots en ont encor plus fait!
Mais, mon ami, je ne m'attendois guere
De voir le diable entrer en cette affaire.
Girard! Girard! tous tes accuſateurs,
Jacobin, Carme, & faiſeur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucuns de vous n'eſt ſorcier, je vous jure.
Lourdis étoit auſſi dans ce tableau:

Mais

Mais à ſes yeux il n'en put rien paroître.
Il ne vit rien. Le cas n'eſt pas nouveau ;
Le plus habile a peine à ſe connoître.
Quand vers la lune ainſi l'on préparoit
Contre l'Anglois cet innocent myſtere,
Une autre ſcène en ce moment s'ouvroit
Chez les grands fous du monde ſublunaire.
Charle eſt déja parti pour Orléans.
Ses étendards flottent au gré des vents.
A ſes côtés, Jeanne, le caſque en tête,
Déja de Rheims lui promet la conquête:
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers ?
La lance au poing, cette troupe environne
Avec reſpect notre ſainte amazone.
Ainſi l'on voit le ſexe maſculin
A Fontevrault ſervir le féminin.
Le ſceptre eſt là dans les mains d'une femme:
Et pere Anſelme eſt béni par madame.
La belle Agnès, en ces cruels momens,
Ne voyant plus cet amant qu'elle adore,
Cede aux chagrins dont l'excès la dévore.
Un froid mortel s'empare de ſes ſens.
L'ami Bonneau, toujours plein d'induſtrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ſes yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'eſt plus que pour verſer des pleurs.
Puis, ſur Bonneau ſe penchant d'un air tendre
» C'en eſt donc fait ! dit-elle, on me trahit.
» Où va-t'il donc ? que veut-il entreprendre ?
» Etoit-ce là les ſermens qu'il me fit,
» Lorſqu'à ſa flâme il me fit condeſcendre ?

» Toute la nuit, il faudra donc m'étendre
» Sans mon amant, seule, au milieu d'un lit?
» Jeanne, en ces lieux conduite par l'envie,
» Non des Anglois, mais d'Agnès ennemie,
» Portant culotte & brayette au devant,
» Large brayette, inutile ornement
» Jeanne la brune, en gendarme vêtue
» Va désormais lui fasciner la vûe
» Jeanne plaira, moi je serai perdue.
Disant ces mots, elle pleure & rougit,
Frémit de rage & de douleur gémit.
La jalousie en ses yeux étincelle.
Puis, tout à coup, d'une ruse nouvelle
Le tendre amour lui fournit le dessein.
Vers Orléans elle prend son chemin,
De dame Alix & de Bonneau suivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où, dans l'instant, lasse de chevaucher,
La fiere Jeanne avoit été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant subtilement s'informe,
Où couche Jeanne, où l'on met son harnois,
Puis dans l'étui se glisse en tapinois,
De Jean Chandos prend la culotte, & passe
Les cuisses entre, & l'aiguillette lace;
De l'amazone elle prend la cuirasse:
Le dur acier forgé pour les combats
Presse & meurtris ses membres délicats.
L'ami Bonneau la soutient sous les bras;
La belle Agnès dit alors à voix basse:
Amour! amour! maître de tous mes sens,
Donne la force à cette main tremblante;
Fais-moi porter cette armure pesante,

Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerriere,
Tu fais d'Agnès un soldat pour lui plaire.
Je le suivrai : qu'il permette aujourd'hui
Que ce soit moi qui combatte pour lui.
Et si jamais la terrible tempête
Des dards Anglois veut menacer sa tête,
Qu'ils tombent tous sur ces tristes appas!
Qu'il soit du moins sauvé par mon trépas!
Qu'il vive heureux! que je meure pâmée
Entre ses bras, & que je sois aimée!
Tandis qu'ainsi cette belle parloit,
Et que Bonneau les armes lui mettoit,
Le roi Charlot à trois milles étoit.
La tendre Agnès prétend à l'heure même
Pendant la nuit aller voir ce qu'elle aime.
Ainsi vêtue, & pliant sous le poids,
N'en pouvant plus, maudissant son harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie & la fesse écorchée.
Le gros Bonneau, sur un Normand monté,
Va lourdement, & ronfle à son côté.
Le tendre amour, qui crains tout pour la belle,
La voit partir & soupire pour elle.
Agnès à peine avoit gâgné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voisin
Bruits de chevaux & grand cliquetis d'armes :
Le bruit redouble : & voici des gendarmes,
Vêtus de rouge : & pour comble de maux,
C'étoit les gens de monsieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance & demande, qui vive?

A ce grand cri, notre amante naïve,
Songeant au roi, répondit ſans détour,
Je ſuis Agnès : vive France & l'amour !
A ces deux noms, que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès & ſon gros confident.
Ils ſont tous deux menés incontinent
A ce Chandos, qui terrible en ſa rage,
Avoit juré de venger ſon outrage,
Et de punir les brigands ennemis,
Qui ſa culotte & ſon ſer avoient pris.
Dans ce moment, où la main bienfaiſante
Du doux ſommeil laiſſe nos yeux ouverts,
Quand les oiſeaux reprennent leurs concerts,
Qu'on ſent en ſoi ſa force renaiſſante,
Que les déſirs, peres des voluptés,
Sont par les ſens dans notre ame excités :
Dans ce moment, Chandos ! on te préſente
La belle Agnès, plus belle & plus brillante,
Que le ſoleil aux bords de l'orient.
Que ſentis-tu, Chandos en t'éveillant,
Lorſque tu vis cette nymphe ſi belle
A tes côtés, & tes gregues ſur elle ?
Chandos, preſſé d'un aiguillon bien vif,
La dévoroit de ſon regard laſcif :
Agnès en tremble, & l'entend qui marmote
Entre les dents : je l'aurai ma culotte !
A ſon chevet d'abord il la fait ſeoir :
Quittez, dit-il, ma belle priſonniere,
Quittez le poids d'une armure étrangere.
Ainſi parlant, plein d'ardeur & d'eſpoir,
Il la décaſque, il vous la décuiraſſe.
La belle Agnès ſe défend avec grace :

Elle rougit d'une aimable pudeur,
Mais il faut bien tout souffrir d'un vainqueur.
Le gros Bonneau, que le Chandos destine
Au digne emploi de chef de sa cuisine,
Va dans l'instant mériter cet honneur.
Des boudins blancs il étoit l'inventeur.
Et tu lui dois, ô nation Françoise!
Pâtés d'anguille, & gigots à la braise:
La dame Alix, malgré son teint flétri
Parut encor à la troupe Bretonne
De bonne prise, & Robert Makarti
Brave Ecossois, vaillant chef du parti
Dedans sa tente emmena tôt la bonne.
» Monsieur Chandos, hélas! que faites-vous?
Disoit Agnès, d'un air timide & doux.
» Par Dieu, dit-il, (tout héros Anglois jure)
» Quelqu'un m'a fait une sanglante injure!
» Cette culotte est mienne; & je prendrai
» Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainsi, mettre Agnès toute nue,
C'est même chose: & la belle éperdue
Tout en pleurant luttoit entre ses bras,
Et lui disoit: non, je n'y consens pas.
Dans l'instant même, un horrible fracas
Se fait entendre. On crie, alerte, aux armes!
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, & porte les allarmes.
A son reveil, Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnois masculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et son haubert & sa large braguette,
Sans raisonner, saisit soudainement
D'un écuyer le dur accoutrement,

Monte à cheval sur son âne, & s'écrie:
» Venez : vengez l'honneur de la patrie.
Cent chevaliers s'empressent sur ses pas:
Ils sont suivis de six cent vingt soldats.
Frere Lourdis, en ce moment de crise,
Du beau palais, où regne la Sottise,
Est descendu chez les Anglois guerriers:
Environné d'atômes tous grossiers,
Sur son gros dos portant balourderies,
Œuvres de moine, & belle âneries.
Ainsi bâté, si-tôt qu'il arriva,
Sur les Anglois sa robe il secoua,
Son ample robe, & dans leur camp versa
Tous les trésors de sa crasse ignorance,
Trésors communs au bon pays de France.
Ainsi des nuits la noire déïté,
Du haut du char d'ébene marqueté,
Répand sur nous les pavots & les songes,
Et nous endort dans le sein des mensonges.

CHANT IV.

La Pucelle & Dunois combattent les Anglois. Ce qui leur arrive dans le château de Conculix.

SI j'étois roi, je voudrois être juste,
Dans le repos maintenir mes sujets:
Et tous les jours de mon empire auguste
Seroient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que si j'étois contrôleur des finances,
Je donnerois à quelques beaux-esprits
Par-ci, par-là, de bonnes récompenses,
Car après tout leur travail vaut son prix.
Que si j'étois archevêque à Paris,
Je tâcherois avec le moliniste
D'apprivoiser le rude janséniste:
Mais si j'aimois une jeune beauté,
Je ne voudrois m'éloigner d'auprès d'elle:
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chassant l'ennui de l'uniformité,
Tiendroit son cœur en mes fers arrêté.
Heureux amans, que l'absence est cruelle!
Que de danger on essuye en amour!
On risque, hélas! dès qu'on quitte sa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.
Le preux Chandos à peine avoit la joye,
De s'ébaubir sur sa nouvelle proye,

Quand tout à coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort, & fait couler le sang.
De Debora la redoutable lance
Perce Dildo, si fatal à la France,
Lui qui pilla les trésors de Clerveaux,
Et viola les sœurs de Fontevrault.
D'un coup nouveau les deux yeux elle creve
A Soukemart, digne d'aller en Grêve.
Cet impudent, né dans les durs climats
De l'Ibernie, au milieu des frimats,
Depuis trois ans faisoit l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terrasse & milord Halifax,
Et son cousin l'impertinent Borax,
Et Midarblon, qui renia son pere,
Et Marbonay, qui fit cocu son frere.
A son exemple, on ne voit chevalier,
Il n'est gendarme, il n'est bon écuyer,
Qui dix Anglois n'enfile de sa lance.
La mort les suit, la terreur les devance:
Ils pensent voir en ce moment affreux
Un Dieu puissant qui combat avec eux.
Parmi le bruit de l'horrible tempête,
Frere Lourdis crioit à pleine tête:
» Elle est Pucelle! Anglois! frémissez tous.
» C'est saint Denis qui l'arme contre vous.
» Elle est Pucelle: elle a fait des miracles:
» Contre son bras vous n'avez point d'obstacles:
» Vite à genoux, excrémens d'Albion!
» Demandez-lui sa bénédiction.
Certain Anglois, écumant de colere,
Incontinent fait empoigner le Frere:

On vous le lie : & le moine content,
Sans s'émouvoir continuoit, criant :
» Je suis martyr, Anglois, il faut me croire :
» Elle est pucelle : elle aura la victoire.
L'homme est crédule : & dans son foible cœur
Tout est reçu : c'est une molle argile :
Mais que surtout il paroit bien facile
De nous surprendre, & de nous faire peur !
Du bon Lourdis le discours extatique
Fit plus d'effet sur le cœur des soldats,
Que l'amazone & sa troupe héroïque
N'en avoient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil instinct qui fait croire aux prodiges,
L'esprit d'erreur, le trouble, les vertiges,
La froide crainte, & la confusion,
Sur les Anglois répandent leur poison.
Les cris perçans & les clameurs qu'ils jettent,
Les hurlemens que les échos répettent,
Et la trompette, & le son des tambours,
Font un vacarme à rendre les gens sourds.
Le grand Chandos, toujours plein d'assurance,
Leur crie : » enfans, conquerans de la France,
» Marchez à droite. Il dit, & dans l'instant
On tourne à gauche, & l'on fuit en jurant.
Ainsi jadis, dans ces plaines fécondes
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voutes des cieux,
Dieu, ne voulant d'un pareil voisinage,
En cent jargons transmua leur langage.
Si-tôt qu'un d'eux à boire demandoit,

Plâtre ou mortier d'abord on lui donnoit :
Et cette gent, de qui Dieu se mocquoit,
Se sépara, laissant là son ouvrage.
L'on sçait bientôt aux remparts d'Orléans
Le grand combat contre les assiégans :
La renommée y vole à tire-d'aîle,
Prônant partout le nom de la Pucelle.
Vous connoissez l'impétueuse ardeur
De nos François : ces fous sont pleins d'honneur,
Ainsi qu'au bal, ils vont tous aux batailles.
Déja Dunois, la gloire des bâtards,
Dunois, qu'en Grece on auroit pris pour Mars,
Et la Trimouille, & la Hire, & Saintrailles,
Et Richemond, sont sortis des murailles,
Croyant déja chasser les ennemis,
Et criant tous : où sont-ils ? où sont-ils ?
Ils n'étoient pas bien loin : car, près des portes,
Sire Talbot, homme de très-grand sens,
Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens,
En embuscade avoit mis dix cohortes.
Nos chevaliers à peine ont fait cent pas,
Que le Talbot leur tombe sur les bras.
Mais nos François ne s'étonnerent pas,
Champs d'Orléans noble & petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le sang humain, dont vous futes couverts,
Vous engraissa pour plus de cent hivers !
Jamais les champs de Zama, de Pharsale,
De Malplaquet la campagne fatale,
Célebres lieux, couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.

Vous eussiez vu les lances hérissées
L'une sur l'autre en cent tronçons cassées :
Les écuyers, les chevaux renversés,
Dessus leurs pieds dans l'instant redressés,
Le feu jaillir des coups de cimetere,
Et du soleil redoubler la lumiere :
De tout côtés, voler, tomber à bas
Epaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.
Du haut du ciel, les anges de la guerre,
Le fier Michel, & l'exterminateur,
Et des Persans le grand flagellateur,
Avoient les yeux attachés sur la terre,
Et regardoient ce combat plein d'horreur.
Michel alors prit les vastes balances,
Où dans le ciel on pese les humains.
D'une main sûre il pesa les destins,
Et les héros d'Angleterre & de France.
Nos chevaliers, pesés exactement,
Légers de poids par malheur se trouverent:
Du vieux Talbot les destins l'emporterent.
C'étoit du ciel un secret jugement.
Le Richemond se voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la fesse,
Le vieux Saintraille, au-dessus du genou,
Le beau la Hire, ah! je n'ose dire où :
Mais que je plains sa gentille maîtresse!
Dans un marais la Trimouille enfoncé
Ne put sortir, qu'avec un bras cassé.
Donc, à la ville il fallut qu'ils revinssent
Tout éclopés, & qu'au lit ils se tinsent.
Voilà comment ils furent bien punis :
Car ils s'étoient moqués de saint Denis.
Comme il lui plaît, Dieu fait justice ou grace,

Quesnel l'a dit : nul ne peut en douter.
Or, il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux, laidement ajusté,
S'en retournoit sur un brancard porté,
En maugréant & Jeanne & la fortune.
Dunois n'ayant égratignure aucune
Pousse aux Anglois, plus prompt que les éclairs.
Il fend leurs rangs, se fait jour à travers,
Passe, & se trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber, & tout fuit devant elle.
Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du sommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, assemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes.
Plus dangereux étoient Jeanne & Dunois,
Unis ensemble, & frappant à la fois.
Dans leur ardeur si bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglois ils chassèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écarterent.
La nuit survint. Jeanne, & l'autre héros,
N'entendant plus ni François ni Chandos,
Font tous deux halte, en criant : vive France!
Au coin d'un bois, où régnoit le silence,
Au clair de lune ils cherchent le chemin :
Ils viennent, vont, tournent : le tout en vain.
Enfin rendus, ainsi que leur monture,
Mourans de faim, & lassés de chercher,
Ils maudissoient la fatale avanture
D'avoir vaincu, sans sçavoir où coucher.
Tel un vaisseau, sans voiles, sans boussole,
Tournoye au gré de Neptune & d'Eole.

Un

Un certain chien, qui passa tout auprès,
Pour les sauver sembla venir exprès.
Le chien approche, il jappe : il leur fait fête,
Virant sa queue, & portant haut sa tête,
Devant eux marche, & se tournant cent fois,
Il paroissoit leur dire en son patois :
» Venez par-là, messieurs, suivez-moi vîte ;
» Venez, vous dis-je : & vous aurez bon gîte.
Nos deux héros entendirent fort bien,
Par ces façons, ce que vouloit ce chien :
Ils suivent donc guidés par l'espérance,
Et priant Dieu pour le bien de la France,
Et se faisant tous deux de tems en tems,
Sur leurs exploits, de très-beaux complimens.
Du coin lascif d'une vive prunelle,
Dunois lorgnoit malgré lui la Pucelle.
Mais il sçavoit qu'à son bijou caché
De tout l'état le sort est attaché :
Et qu'à jamais la France est ruinée,
Si cette fleur se cueille avant l'année.
Il étouffoit noblement ses désirs,
Et préféroit l'état à ses plaisirs.
Au point du jour, apparut à leur vue
Un beau palais, d'une vaste étendue.
De marbre blanc étoit bâti le mur :
Une Dorique & longue colonade
Porte un balcon formé de jaspe pur,
De porcelaine étoit la baluſtrade.
Nos paladins, enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien abboye : aussi-tôt vingt trompettes
Se font entendre : & quarante estafiers,
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,

Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
Très-galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduiſent.
Et dans des bains filles les introduiſent
Honnêtement. Puis, lavés, eſſuyés,
D'un déjeûner amplement feſtoyés,
Dans de beaux lits brodés ils ſe coucherent,
Et juſqu'au ſoir en héros ils ronflerent.
Il faut ſçavoir que le maître & ſeigneur,
De ce logis, digne d'un empereur,
Etoit le fils de l'un de ces génies,
Des vaſtes cieux habitans éternels,
De qui ſouvent les grandeurs infinies
S'humaniſoient chez les foibles mortels.
Or, cet eſprit, mêlant ſa chair divine
Avec la chair d'une bénédictine,
En avoit eu le ſeigneur Conculix,
Grand nécromant, & le très-digne fils
De cet incube & de la ſœur Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
Son géniteur deſcendant de ſa ſphere,
Lui dit: » enfant! tu me dois la lumiere:
» je viens te voir, tu peux former des vœux:
» Souhaite, parle, & je te rends heureux.
Le Conculix, né très-voluptueux,
Et digne en tout de ſa noble origine,
Dit: » je me ſens de race bien divine,
» Car je raſſemble en moi tous les déſirs:
» Et je voudrois avoir tous les plaiſirs,
» De voluptés raſſaſier mon ame.
» je veux aimer comme homme & comme femme,
» Être, la nuit, du ſexe féminin,

» Et, tout le jour, du sexe masculin.
L'incube dit : » tel sera ton destin.
Et dès ce jour, la ribaude figure
Jouit des droits de sa double nature.
Mais Conculix avoit oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don, sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant : eh quoi ? celui de plaire.
Dieu pour punir ce génie effrené,
Le rendit laid comme un diable incarné :
Et l'impudique avoit dessous le linge,
Odeur d'un bouc, & poil gris d'un vieux singe :
Pour comble enfin, de lui-même charmé,
Il se croyoit tout fait pour être aimé.
De tous côtés on lui cherchoit des belles,
Des bacheliers, des pages, des pucelles.
Et si quelqu'un à ce monstre lascif,
N'accordoit pas le plaisir malhonnête,
Bouchoit son nez, ou détournoit la tête,
Il étoit sûr d'être empalé tout vif.
Le soir venu, Conculix étant femme,
Un farfadet de la part de madame,
S'en vint prier monseigneur le bâtard
A manger caille, oye, & bœuf au gros lard
Dans l'entre-sol, tandis qu'en compagnie
Jeanne soupoit avec cérémonie.
Le beau Dunois, tout parfumé, descend :
Chez Conculix un soupé fin l'attend.
Madame avoit prodigué la parure :
Les diamans surchargeoient sa coëffure :
Son gros cou jaune & ses deux bras quarrés
Sont de rubis, de perles entourés :

Elle en étoit encor plus effroyable :
Elle le preſſe, au ſortir de la table.
Dunois trembla pour la premiere fois.
Des chevaliers c'étoit le plus courtois :
Il eut voulu de quelque politeſſe
Payer au moins les ſoins de ſon hôteſſe :
Et du tendron contemplant la laideur,
Il ſe diſoit : j'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point. Le plus bouillant courage
Peut quelquefois eſſuyer cet outrage.
Lors, Conculix, qui le crut impuiſſant,
Chaſſa du lit le guerrier languiſſant :
Et prononça la ſentence fatale,
Criant aux ſiens : » ſergens, qu'on me l'empale !
Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Ce fier guerrier, l'honneur de ſa patrie,
Jà va périr au printems de ſa vie.
Dedans la cour il eſt conduit tout nu,
Pour être aſſis ſur un bâton pointu.
Déja du jour la belle avant-couriere
De l'orient entr'ouvroit la barriere.
Or, vous ſçavez que cet inſtant préfix
Changeoit madame en monſieur Conculix.
Alors, brulant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire, & lui fourrant au ſein
Les doigts velus d'une gluante main,
Il a déja l'héroïne empeſtée
D'un gros baiſer de ſa bouche infectée.
Plus il s'agite, & plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,

D'un bras nerveux lui détache un soufflet
A poing fermé sur son vilain visage.
La magot tombe, & roule en bas du lit,
Les yeux se pochent, & le nez se meurtrit.
Il crie, il heurle. Une troupe profane
Vient à son aide : on vous empoigne Jeanne.
On va punir sa fiere cruauté
Par l'instrument chez les Turcs usité.
De sa chemise aussi-tôt dépouillée,
De coups de fouets en passant flagellée,
Elle est livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois, soumis à leurs fureurs,
N'attendoit plus que son heure derniere,
Faisant à Dieu sa dévote priere :
Mais une œillade impérieuse & fiere
De tems en tems étonnoit les bourreaux,
Et ses regards disoient : c'est un héros.
Mais quand Dunois eut vu son héroïne,
Des fleurs de lys vengeresse divine,
Prête à subir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconstance du sort.
De la Pucelle il parcouroit les charmes :
Et regardant les funestes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne versa jamais.
Non moins superbe & non moins charitable,
Jeanne, aux frayeurs toujours impénétrable,
Languissamment le beau bâtard lorgnoit,
Et pour lui seul son grand cœur gémissoit.
Leur nudité, leur beauté, leur jeunesse,
Dans leur pitié mettoit trop de tendresse :
Leurs feux secrets, par un destin nouveau,

Ne s'échappoient qu'au bord de leur tombeau.
Et cependant l'animal amphibie,
A ſon dépit joignant la jalouſie,
Faiſoit aux ſiens l'effroyable ſignal,
Qu'on embrochât le couple déloyal.
Dans ce moment, une voix de tonnerre,
Qui fit trembler & les airs & la terre,
Crie : » arrêtez, gardez-vous d'empaler;
» N'empalez pas. Ces mots font reculer
Les fiers licteurs. On regarde, on aviſe
Sous le portail un grand homme d'égliſe,
Coëffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon.
On reconnut le pere Griſbourdon.
Ainſi qu'un chien, dans la forêt voiſine,
Ayant ſenti d'une adroite narine
Le doux fumet, & tous ces petits corps
Sortans au loin de quelque cerf dix-cors,
Il le pourſuit d'une courſe légere,
Et ſans le voir, par l'odeur amené,
Franchit foſſés, ſe gliſſe à la bruyere:
Par d'autres cerfs il n'eſt point détourné.
L'indigne fils de ſaint François d'Aſſiſe,
Porté toujours ſur ſon gros muletier,
De la Pucelle a ſuivi le ſentier,
Courant ſans ceſſe, & ne lâchant point priſe.
En arrivant, il crie à Conculix,
» Au nom du diable, & par les eaux du Stix!
» Par le démon, qui fut ton digne pere!
» Par le pſeautier de ſœur Alix ta mere!
» Sauve le jour à l'objet de mes vœux.
» Regarde-moi : je viens payer pour deux.

» Si ce guerrier & ſi cette pucelle
» N'ont pû remplir avec toi leur devoir,
» Je tiendrai lieu de ce couple rebelle.
» D'un cordelier éprouve le pouvoir.
» Tu vois de plus cet animal inſigne,
» Ce mien mulet de me porter ſi digne,
» Je t'en fais don : c'eſt pour toi qu'il eſt fait :
» Et tu diras : tel moine, tel mulet.
» Laiſſons aller ce gendarme profane :
» Qu'on le délie, & qu'on nous laiſſe Jeanne.
» Nous demandons tous deux pour digne prix
» Cette beauté dont nos cœurs ſont épris.

On vous dira, qu'il n'eſt point de femelle,
Tant pudibonde, & tant vierge fut-elle,
Qui n'eut été fort aiſe en pareil cas.
Mais la Pucelle aimoit mieux le trépas :
Et ce ſecours infernal & lubrique
Sembloit horrible à ſon ame pudique.
Elle pleuroit, elle imploroit les cieux,
Et rougiſſant d'être ainſi toute nue,
De tems en tems fermant ſes triſtes yeux,
Ne voyant point, croyoit n'être point vue.

Le bon Dunois étoit déſeſperé :
Quoi ? diſoit-il, ce paillard décloîtré
Aura ma Jeanne, & perdra ma patrie !
Tout va céder à ce ſorcier impie,
Tandis que moi, diſcret juſqu'à ce jour,
Modeſtement je cachois mon amour !

Pour Conculix, le diſcours énergique
Du cordelier fit ſur lui grand effet.
Il accepta le marché ſéraphique.
» Ce ſoir, dit-il, vous & votre mulet

» Tenez-vous prêts . . . . . Cependant je pardonne
» A ces marmots, & vous les abandonne.
Le moine, alors, d'un air d'autorité,
Frappa trois coups sur l'animal bâté,
Puis fit un cercle, & prit de la poussiere,
Que sur la bête il jetta par derriere,
En lui disant ces mots toujours puissans,
Que Zoroastre enseignoit aux Persans . . .
A ces grands mots, dits en langue du diable,
O grand pouvoir! ô merveille ineffable!
Notre mulet sur deux piés se dressa:
Sa tête oblongue en longue se changea:
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent:
Sous son bonnet ses oreilles se tinrent.
Ainsi jadis ce sublime empereur,
Dont Dieu punit le cœur dur & superbe,
Sept ans cheval, & sept ans nourri d'herbe,
Redevint homme, & n'en fut pas meilleur.
Du cintre bleu de la céleste sphere,
Denis voyoit avec des yeux de pere
De Jeanne d'Arc le triste & piteux cas.
Faire eut-il dû de Vulcain le faux pas,
Il eut voulu s'élancer sur la terre.
Mais il étoit lui-même en embarras.
Denis s'étoit attiré sur les bras
Par son voyage une fâcheuse affaire.
Saint George étoit le patron d'Angleterre.
Il se plaignoit que monsieur saint Denis,
Sans aucun ordre & sans aucun avis,
A ses Bretons eut fait ainsi la guerre.

George & Denis, de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les saints Anglois ont dans leur caractere
Je ne sçais quoi de fier & d'insulaire.
Mais il est tems, lecteur, de m'arrêter.
Il faut fournir une longue carriere.
J'ai peu d'haleine : & je dois vous conter
Le dénoûment de cette grande affaire,
Dire comment le tout se débrouilla,
Ce que fit Jeanne, & ce qui se passa
Dans les enfers, au ciel, & sur la terre.

CHANT V.

Le cordelier GRISBOURDON, *qui avoit voulu violer* JEANNE, *eſt en enfer. Il raconte ſon avanture aux diables.*

OMES amis! vivons en bons chrétiens :
C'eſt le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre ;
A ſon devoir il faut enfin ſe rendre.
Dans mon printems j'ai hanté des vauriens :
A leurs déſirs ils ſe livroient en proye :
Souvent au bal, jamais dans le ſaint lieu,
Soupant, couchant, chéz des filles de joye,
Et ſe moquant des ſerviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t'il? La mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vient viſiter nos diſeurs de bons-mots.
La fievre ardente, à la marche inégale,
Fille du Stix, huiſſiere d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cervaux.
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire : allons, il faut partir :
Où voulez-vous, monſieur, qu'on vous enterre?
Lors, un tardif & foible repentir
Sort à regret de leur mourante bouche,
L'un à ſon aide appelle ſaint Martin,

L'autre saint Roch, l'autre sainte Nitouche,
On psalmodie, on braille du Latin,
On les asperse, hélas! le tout en vain.
Aux piés du lit se tapis le mâtin,
Ouvrant la griffe : & lorsque l'ame échappe
Du corps chétif, au passage il la happe,
Puis vous la porte au fin-fond des enfers,
Digne séjour de ces esprits pervers.
Mon cher lecteur, il est tems de te dire,
Qu'un jour Satan, seigneur du sombre empire,
A ses vassaux donnoit un grand régal;
Il étoit fête au manoir infernal.
On avoit fait une énorme recrue ;
Et les démons buvoient la bien venue
D'un certain pape, & d'un gros cardinal,
D'un roi du nord, de quatorze chanoines,
De deux curés, & de quarante moines,
Tous frais venus du séjour des mortels,
Et dévolus aux brasiers éternels.
Le roi cornu de la ouaille noire
Se déridoit, entourré de ses pairs;
On s'enivroit du nectar des enfers:
On fredonnoit quelques chansons à boire,
L'orsqu'à la porte il s'éleve un grand cri:
Ah! bon jour donc: vous voilà! vous voici!
C'est lui, messieurs : c'est le grand émissaire :
C'est Grisbourdon, notre féal ami :
Entrez, entrez, & chauffez-vous ici.
Et bras dessus, & bras dessous, beau pere,
Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,
Fils de Satan, apôtre de l'enfer!
On vous l'embrasse, on le baise, on le serre;

On vous le porte, en moins d'un tour de main,
Toujours baisé, vers le lieu du festin.
Satan se leve, & lui dit: » fils du diable!
» O des frapparts ornement vénérable!
» Certes si-tôt je n'espérois te voir.
» Chez les humains tu m'étois nécessaire.
» Qui mieux que toi peuploit notre manoir?
» Par toi la France étoit mon séminaire.
» En te voyant, je perds tout mon espoir.
» Mais du destin la volonté soit faite!
» Bois avec nous, & prends place à ma droite.
Le cordelier, plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son seigneur:
Puis, d'un air morne, il jette au loin la vue
Sur cette vaste & brillante étendue:
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits:
Trône éternel, où sied l'esprit immonde:
Abîme immense, où s'engloutit le monde:
Sépulchre où gît la docte antiquité,
Esprit, amour, sçavoir, grace, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable
D'enfans du ciel, tous créés pour le diable.
Tu sçais, lecteur, qu'en ces feux dévorans,
Les meilleurs rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurele,
Le bon Trajan, des princes le modele,
Le doux Titus, l'amour de l'univers,
Les deux Catons, les fléaux des pervers,
Ce Scipion, maître de son courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Cartage.
Vous y grillez, docte & sçavant Platon,
Divin Homere! éloquent Ciceron!

Et

Et vous, Socrate, enfant de la sageſſe,
Martyr de Dieu dans la profane Grece!
Juſte Ariſtide, & vertueux Solon!
Tous malheureux morts ſans confeſſion!
Mais ce qui plus étonna Griſbourdon,
Ce fut de voir dans la chaudiere grande
Certains quidams, ſaints ou rois, dont le nom
Orne l'hiſtoire & pare la légende.
Un des premiers étoit le roi Clovis.
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne
Qu'un ſi grand roi, qui tout ſon peuple a mis
Dans le chemin du benoit paradis,
N'ait pu jouir du ſalut qu'il nous donne.
Ah! qui croiroit, qu'un premier roi chrétien
Fut en effet damné comme un payen?
Mais mon lecteur ſe ſouviendra très-bien,
Qu'être lavé de cette eau ſalutaire,
Ne ſuffit pas, quand le cœur eſt gâté.
Or ce Clovis, dans le crime empâté,
Portoit un cœur inhumain, ſanguinaire:
Et ſaint Remi ne put laver jamais
Le roi des Francs, gangrené de forfaits.
Parmi ces grands, ces ſouverains du monde,
Enſevelis dans cette nuit profonde,
On diſcernoit le fameux Conſtantin.
Eſt-il bien vrai! crioit avec ſurpriſe
Le moine gris: ô rigueur! ô deſtin!
Quoi! ce héros, fondateur de l'égliſe,
Qui de la terre à chaſſé les faux Dieux,
Eſt deſcendu dans l'enfer avec eux!
Lors, Conſtantin dit ces triſtes paroles:
» J'ai renverſé le culte des idoles:
» Sur les débris de leurs temples fumans,

» Au Dieu du ciel j'ai prodigué l'encens.
» Mais tous mes soins pour sa grandeur su-
prême
» N'eurent jamais d'autre objet que moi-
même.
» Les saints autels n'étoient à mes regards
» Qu'un marche-pied du trône des Césars.
» L'ambition, les fureurs, les délices,
» Etoient mes Dieux, avoient mes sacrifices.
» L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur
sang,
» Ont cimenté ma fortune & mon rang.
» Pour conserver cette grandeur si chere,
» J'ai massacré mon malheureux beau-pere.
» Dans les plaisirs & dans le sang plongé,
» Foible & barbare, en ma fureur jalouse,
» Ivre d'amour, & de soupçons rongé,
» Je fis périr mon fils & mon épouse.
» O Grisbourdon! ne sois plus étonné
» Si, comme toi, Constantin est damné.
» Ainsi que lui vingt rois fêtés à Rome
» Dans ces bas-lieux bruleront à jamais.
» Le pape eut beau, pour payer leurs bien-
faits,
» Les mettre en rouge au livre qu'on renom-
me,
» Leur donner jour, & vouloir qu'on les
chomme.
» Le diable rit de tous ces beaux décrets.
» D'après leur vie il leur lut leurs arrêts,
» Et chacun d'eux jugé sur ses forfaits
» Rôtit ou bout comme il fut méchant homme.
Riant au nez du sire Constantin,

Le cordelier en fort mauvais latin
Fit compliment, puis en marchant admire
Tous les ſecrets du ténébreux empire.
En même rang que ces fameux brigands
Si ſottement célébrés ſur la terre,
Et juſtement dévoués aux tourmens
Dans les enfers. Le très-révérend frere
Vit ſaint Louis la fleur de nos patrons.
Ce ſaint Louis, le pere des Bourbons.
Il maudiſſoit la cruelle manie
Qui ſur la foi d'un fourbe Ultramontain
Lui fit laiſſer à ſon mauvais deſtin
Sans nuls galans ſa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la Turque Syrie
Aſſaſſiner le pauvre Sarrazin.
Ce roi bigot, inceníé paladin,
Qui dans le ciel auroit eu belle place,
S'il eut été tout ſimplement chrétien,
Grilloit là-bas, & le méritoit bien.
Homme pieux, ſans être homme de bien,
Laiſſant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au-delà de la grace,
Et bien plus loin que les commandemens.
Il ſe feſſa, ſe couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaiſe chere.
Onc ne tâta de biſques, d'ortolans;
Onc ne mangea ni perdrix, ni faiſans.
Sur un châlit, ſans fermer la paupiere,
L'eſprit au ciel, la diſcipline en main,
Il attendit ſouvent le lendemain.
Il eut mieux fait certes, le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton
Tranquillement au ſein de ſon empire,

C'eſt, ſur ma foi, pour aller au démon
Un ſot chemin que celui du martyre.
Cet innocent renta les Quinze-vingts,
Pour le moutier dota cent pauvres filles,
Et fonda gîte aux dévots pélerins.
C'eſt bien de quoi le mettre au rang des ſaints!
Mais ſans remords dans le ſein des familles,
Il répandit de ſes dévotes mains
Les triſtes fruits des combats inhumains,
Et le trépas, & l'affreuſe indigence.
Il appauvrit, il dévaſta la France,
Il la remplit de veuves, d'orphelins.
Quel diable eut fait plus de mal aux humains?
Le Griſbourdon le vit, & ſçut ſe taire.
Dans un réduit, à feu de reverbere,
Il vit bouillir maints grands prédicateurs,
Riches prélats, Caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne & nonains d'Italie,
De tous les rois les graves confeſſeurs
De nos beautés les paillards directeurs,
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Dans le foyer d'un grand feu de charbon
La tête hors d'un énorme chaudron,
Sous un grand feutre, en forme de galere,
Le moine vit le féroce Calvin,
Qui des deux yeux au défaut de la main,
Faiſoit la nique à Luther ſon confrere,
Puis menaçoit un pontiſe Romain.
A ſon regard farouche, attrabilaire,
On connoiſſoit de l'orgueilleux ſectaire
Le mauvais cœur, l'eſprit intolérant,
L'ame jalouſe & digne d'un tyran.
Tout en cuiſant, il ſembloit être encore

Dans sa cité, qu'un galant homme abhorre,
Et que redoute un esprit dégagé
Des contes vieux, & du sot préjugé
A voir rôtir Servet le grand Apôtre,
Juste ennemi, toutefois indiscret,
De saint Auteur, de sainte patenôtre,
Rival haï, dont tout le crime étoit
De raisonner mieux que lui ne faisoit
Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
Sembloit entendre & voir à ses genoux
Lui crier grace & demander la vie.
Ce Nivernois *, dont il fut si jaloux,
Ce sot prélat, faiseur de boutonnieres,
Galant chéri des jeunes chambrieres,
Qui préféra les Caffards Génevois
Aux bonnes gens du pays Champenois.
Pendez, pendez, le vilain sembloit dire.
Baiser soubrette est péché dont ma loi
Ne permet point aux huguenots de rire.
Et ce paillard doit périr sur ma foi
Pour avoir eu plus de plaisir que moi.
Le cordelier d'une voix de tonnerre
Qu'accompagnoit un regard furieux,
Lui dit, Maraut, de quel droit sur la terre
Prétendis-tu punir l'amour heureux?
Qui t'avoua de la cruelle guerre
Que tu livras à ces enfans des Dieux,
Qu'un zèle ardent pour la paix des familles
Consacre au soin de soulager les filles.
Dans la fureur dont il étoit atteint,
Certes le moine alloit faire tapage

* Spisame, Evêque de Nevers.

Et de Geneve à mal mettre le ſaint,
Quand il connut qu'il étoit dans la cage,
Où de ſa main Lucifer même a peint
Tous les damnés que fournira chaque âge.
Quiconque entroit dans ce damné réduit,
Se ſentoit tôt animé de l'eſprit.
Il croyoit voir, il lui ſembloit entendre
Se demener, & gennir les portraits.
De l'avenir pénétrant les ſecrets
Comme préſens, ſans jamais s'y méprendre.
Il les avoit dans ſon cerveau frappé:
Et des damnés chez les races futures
Il devinoit les noires avantures,
Mieux que prophéte, ou démon incarné.
Le Griſbourdon dedans la galerie,
Venant calmer ſa clauſtrale furie,
Il apperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard, moitié blanc, moitié noir,
Portant criniere en étoile arrondie.
Au fier aſpect de cet animal pie,
Le cordelier, riant d'un ris malin,
Se dit tout bas: cet homme eſt jacobin.
» Quel eſt ton nom? s'écria-t-il ſoudain.
L'ombre répond, d'un ton mélancolique:
» Hélas! mon fils, je ſuis ſaint Dominique.
A ce diſcours, à cet auguſte nom,
Vous euſſiez vu reculer Griſbourdon.
Il ſe ſignoit: il ne pouvoit le croire.
» Comment! dit-il, dans la caverne noire
» Un ſi grand ſaint! un apôtre! un docteur!
» Vous, de la foi le ſacré protecteur,
» Homme de Dieu, prêcheur évangélique!
» Certes! ici la grace eſt en défaut.

» Vous dans l'enfer, ainſi qu'un hérétique!
» Pauvres humains! qu'on eſt trompé là-haut!
» Et puis, allez dans vos cérémonies
» De tous les ſaints chanter les litanies.
Lors répartit, avec un ton dolent,
Notre Eſpagnol au manteau noir & blanc:
» Ne ſongeons plus aux vains diſcours des hommes:
» De leurs erreurs qu'importe le fracas?
» Infortunés, tourmentés où nous ſommes,
» Loués, fêtés où nous ne ſommes pas.
» Tel ſur la terre a plus d'une chapelle,
» Qui dans l'enfer eſt cuit bien triſtement.
» Et tel au monde on damne impunément,
» Qui, dans les cieux, a la vie éternelle.
» Pour moi, je ſuis dans la noire ſéquelle
» Très-juſtement, pour avoir autrefois
» Perſécuté ces pauvres Albigeois.
» Je n'étois pas envoyé pour détruire:
» Et je ſuis cuit pour les avoir fait cuire.
» Non que je ſois condamné ſans retour.
» J'eſpere encor me trouver quelque jour
» Avec les ſaints, au ſéjour de la gloire.
» Mais en ces lieux je fais mon purgatoire.
Oh! quand j'aurois une langue de fer,
Toujours parlant, je ne ſçaurois ſuffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer & dire
Combien de ſaints on rencontre en enfer.
Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut aſſez fait au fils de ſaint François
Tous les honneurs de leur triſte patrie,
Chacun cria, d'une commune voix:
» Cher Griſbourdon! conte-nous, conte, conte,

„ Qui t'a conduit vers une fin si prompte?
„ Conte-nous donc par quel étonnant cas
„ Ton ame dure est tombée ici-bas.
» Messieurs, dit-il, je ne m'en défends pas.
„ Je vous dirai mon étrange avanture:
„ Elle pourra vous étonner d'abord:
„ Mais il ne faut me taxer d'impostûre:
„ On ne ment plus, si-tôt que l'on est mort.
» J'étois là-haut, comme on sçait, votre apôtre.
„ Et pour l'honneur du froc, & pour le vôtre,
„ Je concluois l'exploit le plus galant,
„ Que jamais moine ait fait hors du couvent.
„ Mon muletier, ah! l'animal insigne!
„ Ah! le grand homme! ah! quel rival condigne!
„ Mon muletier, ferme dans son devoir,
„ De Conculix avoit passé l'espoir.
„ J'avois aussi pour ce monstre femelle,
„ Sans vanité, prodigué tout mon zèle.
„ Le Conculix, ravi d'un tel effort,
„ Nous laissoit Jeanne en vertu de l'accord.
„ Jeanne la forte, & Jeanne la rebelle,
„ Perdoit bientôt ce grand nom de pucelle.
„ Entre mes bras elle se débattoit:
„ Le muletier par dessous la tenoit:
„ Et Conculix de bon cœur ricannoit.
„ Mais croirez-vous ce que je vais vous dire?
„ L'air s'entr'ouvrit: & du haut de l'empire
„ Qu'on nomme ciel, lieux où ni vous ni moi
„ N'irons jamais, & vous sçavez pourquoi,
„ Je vis descendre, ô fatale merveille!
„ Cet animal qui porte longue oreille,

„ Et qui jadis à Balaam parla,
„ Quand Balaam sur la montagne alla.
„ Quel terrible âne! Il portoit une selle
„ D'un beau velours: & sur l'arçon d'icelle
„ Etoit un sabre à deux larges trenchans:
„ De chaque épaule il lui sortoit une aile,
„ Dont il voloit, & devançoit les vents.
„ A haute voix alors s'écria Jeanne:
„ Dieu soit loué! voici venir mon âne.
„ A ce discours, je fus transi d'effroi.
„ L'âne, à l'instant, ses quatre genoux plie,
„ Leve sa queue & sa tête polie,
„ Comme disant à Dunois monte-moi.
„ Dunois le monte: & l'animal s'envole
„ Sur notre tête, & passe, & caracole.
„ Dunois, planant le cimeterre en main,
„ Sur moi chétif fondit d'un vol soudain.
„ Mon cher Satan, mon seigneur souverain,
„ Ainsi, dit-on, lorsque tu fis la guerre
„ Imprudemment au maître du tonnerre,
„ Tu vis sur toi s'élancer saint Michel,
„ Vengeur fatal des injures du ciel.
„ Réduit alors à défendre ma vie,
„ J'eus mon recours à la sorcellerie.
„ Je dépouillai d'un nerveux cordelier
„ Le sourcil noir & le visage altier.
„ Je pris la mine & la forme charmante
„ D'une beauté douce, fraîche, innocente:
„ De blonds cheveux se jouoient sur mon sein.
„ De gaze fine une étoffe brillante
„ Fit entrevoir une gorge naissante.
„ J'avois tout l'art du sexe féminin.
„ Je composois mes yeux & mon visage.

„ On y voyoit cette naïveté,
„ Qui toujours trompe, & qui toujours engage.
„ Sous ce vernis, un air de volupté
„ Eut des humains rendu fou le plus sage.
„ J'eusse amolli le cœur le plus sauvage,
„ Car j'avois tout, artifice & beauté.
„ Mon paladin en parut enchanté.
„ J'allois périr : ce héros invincible
„ Avoit levé son braquemart terrible :
„ Son bras étoit à demi-descendu,
„ Et Grisbourdon se croyoit pourfendu.
„ Dunois regarde, il s'émeut, il s'arrête.
„ Qui de Medus eut vu jadis la tête,
„ Etoit en roc mué soudainement :
„ Le beau Dunois changea bien autrement.
„ Il avoit l'ame avec les yeux frappée.
„ Je vis tomber sa redoutable épée :
„ Je vis Dunois sentir à mon aspect
„ Beaucoup d'amour, & beaucoup de respect.
„ Qui n'auroit cru que j'eusse eu la victoire ?
„ Mais voici bien le pis de mon histoire.
„ Le muletier qui pressoit dans ses bras
„ De Jeanne d'Arc les robustes appas,
„ En me voyant si gentille, & si belle,
„ Brula soudain d'une flâme nouvelle.
„ Hélas ! mon cœur ne le soupçonnoit pas
„ De convoiter des charmes délicats !
„ Un cœur grossier connoître l'inconstance :
„ Il lâcha prise, & j'eus la préférence
„ Il quitte Jeanne : ah ! funeste beauté !
„ A peine Jeanne est-elle en liberté,
„ Qu'elle apperçut le brillant cimeterre,

„ Qu'avoit Dunois laiſſé tomber par terre,
„ Du fer trenchant ſa dextre ſe ſaiſit :
„ Et dans l'inſtant que le ruſte infidéle
„ Quittoit pour moi la ſuperbe pucelle,
„ Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit :
„ Et d'un revers, la nuque me fendit.
„ Depuis ce tems, je n'ai nulle nouvelle
„ Du muletier, de Jeanne la cruelle,
„ De Conculix, de l'âne, de Dunois.
„ Puiſſent-ils tous être empalés cent fois!
„ Et que le ciel qui confond les coupables,
„ Pour mon plaiſir les donne à tous les diables!

Ainſi parloit le moine avec aigreur :
Et tout l'enfer en rit d'aſſez bon cœur.

CHANT VI.

Avanture d'Agnès & de Monrose. Temple de la Renommée. Avanture de Dorothée.

QUITTONS l'enfer : quittons ce gouffre immonde
Où Grisbourdon brule avec Lucifer.
Dressons mon vol aux campagnes de l'air :
Et revoyons ce qui se passe au monde.
Ce monde, hélas ! est bien un autre enfer.
Je vois partout l'innocence proscrite :
L'homme de bien flétri par l'hipocrite :
L'esprit, le goût, les beaux arts éperdus,
Sont envolés, ainsi que les vertus.
Une rampante & lâche politique
Tient lieu de tout, est le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le sage arme la main des sots.
Et l'intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait & la paix & la guerre,
Triste & pensif auprès d'un coffre-fort,
Vend le plus foible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels, insensés & coupables !
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
Ah ! malheureux qui péchez sans plaisir,
Dans vos erreurs soyez plus raisonnables,

Soyez

Soyez au moins des pécheurs fortunés :
Et puiſqu'il faut que vous ſoyez damnés,
Damnez-vous donc par des fautes aimables.
Agnès Sorel ſçut en uſer ainſi.
On ne lui peut reprocher en ſa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne : & je penſe qu'auſſi
Dieu, tout clément, aura pris pitié d'elle.
En paradis tout ſaint n'eſt point pucelle.
Quand Jeanne d'Arc défendoit ſon honneur,
En combattant avec tant de bonheur,
Et que du fil de la céleſte épée,
De Griſbourdon la tête fut tranchée,
Notre âne aîlé, qui deſſus ſon harnois,
Portoit en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le capriee profane
De l'éloigner, & de l'ôter à Jeanne.
Quelle raiſon en avoit-il? L'amour,
Le tendre amour, & la naiſſante envie,
Dont en ſecret ſon ame étoit ſaiſie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel doux eſpoir, quelle flâme hardie
Preſſoient déja ce héros d'Arcadie.
Il prend ſon vol, & Dunois ſtupéfait
A tire-d'aîle eſt porté comme un trait.
Il regardoit de loin ſon héroïne,
Qui toute nue, & le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de ſang, ſe frayoit un chemin.
Le Conculix veut l'arrêter en vain.
Ses farfadets, ſon peuple aërien,
En cent façons volent ſur ſon paſſage :
Jeanne s'en moque, & paſſe avec courage.

Lorſqu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, & s'approchant admire,
L'art étonnant de ce palais de cire,
De toutes parts un eſſein bourdonnant
Sur mon badaut s'en vient fondre avec rage.
Un peuple aîlé lui couvre le viſage.
L'homme piqué court, à tort, à travers:
De ſes deux mains il frappe, il ſe démene,
Diſſipe, tue, écraſe par centaine
Cette canaille, habitante des airs.
C'étoit ainſi que la Pucelle fiere
Chaſſoit au loin cette foule légere.
A ſes genoux, le chétif muletier,
Craignant pour ſoi le ſort du cordelier,
Tremble & s'écrie: » ô Pucelle! ô ma mie!
„ Dans l'écurie autrefois tant ſervie,
„ Quelle furie! épargne au moins ma vie:
„ Que les honneurs ne changent point tes
mœurs.
„ Tu vois mes pleurs: ah! Jeanne, je me
meurs!
Jeanne répond: » faquin, je te fais grace.
„ Dans ton vil ſang, de fange tout chargé,
„ Ce fer divin ne ſera point plongé.
„ Végette encor, & que ta lourde maſſe
„ Ait à l'inſtant l'honneur de me porter.
„ Je ne te puis en mulet tranſlater.
„ Mais ne m'importe ici de la figure:
„ Homme, ou mulet, tu ſeras ma monture.
„ Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
„ Et je prétends le retrouver en toi.
„ Ç'à qu'on ſe courbe. « Elle dit, & la bête
Baiſſe à l'inſtant ſa chauve & lourde tête,

Marche des mains : & Jeanne, sur son dos,
Va dans les champs affronter les héros.
Pour Conculix, honteux, plein de colere,
Il s'en alla murmurer chez son pere.
Mais que devint la belle Agnès Sorel ?
Vous souvient-il de son trouble cruel ?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embrassa toute nue ?
Ce Jean Chandos s'élança de ses bras
Très-brusquement, & courut aux combats.
La belle Agnès crut sortir d'embarras :
De son danger encor toute surprise,
Elle juroit de n'être jamais prise
A l'avenir, en un semblable cas :
Au bon roi Charles elle juroit tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
De respecter ce tendre & doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle.
Mais il ne faut jamais jurer de rien.
Dans ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp surpris tumulte inséparable,
Quand chacun court, officier & soldat,
Que l'un s'enfuit & que l'autre combat,
Que les valets, fripons suivant l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis,
Parmi les cris, la poudre, & la fumée,
La belle Agnès se voyant sans habits,
Du grand Chandos entre en la garderobe :
Puis, avisant chemise, mules, robe,
Saisit le tout en tremblant & sans bruit :
Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.
Tout vint à point : car de bonne fortune
Elle apperçut une jument bay-brune,

Bride à la bouche & selle sur le dos,
Que l'on devoit amener à Chandos
Son écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenoit par la bride.
L'adroite Agnès s'en va subtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant:
Puis, se servant de certaine escabelle,
Y passe un pied, monte, se met en selle,
Pique, & s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte & de joye à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudissant sa pesante bedaine,
Ce beau voyage, & la guerre, & la cour,
Et les Anglois, & Sorel, & l'amour.
Or, de Chandos le très-fidele page,
(Monrose étoit le nom du personnage)
Qui revenoit ce matin d'un message,
Voyant de loin tout ce qui se passoit,
Cette jument, qui vers le bois couroit,
Et de Chandos la robe & le bonnet,
Devinant mal ce que ce pouvoit être,
Crut fermement que c'étoit son cher maître,
Qui, loin du camp demi-nud s'enfuyoit.
Epouvanté de l'étrange avanture,
D'un coup de fouet il hâte sa monture,
Galope, & crie: » ah! mon maître! ah! seigneur!
» Vous poursuit-on? Charlot est-il vainqueur?
» Où courez-vous? Je vais partout vous suivre.
» Si vous mourez, je cesserai de vivre.
Il dit, & vole: & le vent emportoit
Lui, son cheval, & tout ce qu'il disoit.
La belle Agnès, qui se croit poursuivie,

Court dans le bois, au péril de sa vie.
Le page y vole : & plus elle s'enfuit,
Plus notre Anglois avec ardeur la suit.
La jument bronche : & la belle éperdue,
Jettant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté, sur la terre étendue.
Le page arrive, aussi prompt que les vents.
Mais il perdit l'usage de ses sens,
Quand cette robe ouverte & voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un sein d'albâtre, & cuisses dont l'amour
A dessiné la forme & le contour.
Bel Adonis! telle fut ta surprise,
Quand la maîtresse & de Mars & d'Anchise,
Du haut des cieux, le soir, au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la premiere fois.
Vénus, sans doute, avoit plus de parure.
Une jument n'avoit pas renversé
Son corps divin de fatigue harassé :
Bonnet de nuit n'étoit point sa coëffure.
Son cu d'ivoire étoit sans meurtrissure.
Mais Adonis, à ces attraits tous nus,
Balanceroit entre Agnès & Vénus.
Le jeune Anglois se sentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de respect & de crainte.
Il prend Agnès, & l'embrasse en tremblant :
» Hélas! dit-il, feriez-vous point blessée ?
Agnès sur lui tourne un œil languissant,
Et d'une voix timide, embarrassée,
En soupirant elle lui parle ainsi :
» Qui que tu sois qui me poursuis ici!
» Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
» N'abuse point du malheur qui m'opprime.

» Jeune étranger, conserve mon honneur,
» Sois mon appui, sois mon liberateur!
Elle ne put en dire davantage:
Elle pleura, détourna son visage;
Triste & confuse, & tout bas promettant
D'être fidéle au bon roi son amant.
Monrose ému fut un tems en silence.
Puis il lui dit d'un ton tendre & touchant:
» O! de ce monde adorable ornement,
» Que sur les cœurs vous avez de puissance!
» Je suis à vous: comptez sur mon secours:
» Vous disposez de mon cœur, de mes jours,
» De tout mon sang. Ayez tant d'indulgence,
» Que d'accepter que j'ose vous servir:
» Je n'en veux point une autre récompense.
» C'est être heureux, que de vous secourir.
Il tire alors un flacon d'eau des carmes:
Sa main timide en arrose ses charmes,
Et les endroits de roses & de lys,
Qu'avoient la selle & la chute meurtris.
La belle Agnès rougissoit sans colere,
Ne trouvoit point sa main trop téméraire,
Et le lorgnoit sans crainte, sans effroi,
Jurant toujours d'être fidéle au roi.
Le page ayant employé sa bouteille.
» Rare beauté! dit-il, je vous conseille
» De cheminer jusques au bourg voisin:
» Nous marcherons par ce petit chemin,
» Dedans ce bourg nul soldat ne demeure:
» Nous y serons avant qu'il soit une heure.
» J'ai de l'argent: & l'on vous trouvera
» Et coëffe, & juppe, & tout ce qu'il faudra
» Pour habiller avec plus de décence

» Une beauté digne d'un roi de France.
La dame errante approuva son avis.
Monrose étoit si tendre & si soumis,
Etoit si beau, sçavoit à tel point vivre,
Qu'on ne pouvoit s'empêcher de le suivre.
Quelque censeur, interrompant le fil
De mon discours, dira : mais se peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune homme, qu'un page,
Fut près d'Agnès respectueux & sage ?
Qu'il ne prit point la moindre liberté ?
Ah ! laissez là vos censures rigides :
Le page aimoit : & si la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.
Agnès & lui marchoient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre & de chevalerie,
De contes vieux, & de galanterie.
Notre écuyer, de cent pas en cent pas,
S'approchoit d'elle, & baisoit ses beaux bras ;
Le tout, d'un air respectueux & tendre.
La belle Agnès ne sçavoit s'en défendre :
Mais rien de plus. Ce jeune homme de bien
Vouloit beaucoup, & ne demandoit rien.
Dedans le bourg ils sont entrés à peine :
Dans un logis son écuyer la mene,
Bien fatiguée. Agnès, entre deux draps,
Modestement repose ses appas.
Monrose court, & va, tout hors d'haleine,
Chercher partout, pour dignement servir,
Alimenter, chauffer, coëffer, vêtir,
Cette beauté, déja sa souveraine.
O jeune enfant, dont l'amour & l'honneur

Ont pris plaisir à diriger le cœur!
Où sont les gens, dont la sagesse égale
Les procédés de ton ame loyale?
Dans ce logis, ciel! que vais-je avouer?
De Jean Chandos logeoit un aumônier.
Tout aumônier est plus hardi qu'un page.
Le scélérat, informé du voyage
Du beau Monrose, & de la belle Agnès,
Et trop instruit que dans son voisinage,
A quatre pas, reposoient tant d'attraits,
Pressé soudain de son désir infâme,
Les yeux ardens, le sang rempli de flâme,
Le corps en rut, de luxure ennivré,
Entre, en jurant, comme un désespéré,
Ferme la porte, & les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que faisoit en ce même moment
Le beau Dunois sur son âne volant.
Au haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête, & divisent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal,
Fameux passage, aux Romains si fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir sur sa tête,
Et sous ses pieds se former la tempête,
Est un palais de marbre transparent,
Sans toît ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans sont des glaces fidelles,
Si que chacun qui passe devant elles,
Ou belle, ou laide, ou jeune homme, ou barbon,
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.
Mille chemins menent devers l'empire
De ces beaux lieux, où si bien l'on se mire.

Mais ces chemins ſont tous bien dangereux.
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel bien ſouvent ſur ce nouvel Olympe
Eſt arrivé, ſans trop ſçavoir par où :
Chacun y court : & tandis qu'un y grimpe,
Il en eſt cent qui ſe caſſent le cou.
De ce palais la ſuperbe maîtreſſe,
Eſt cette vieille & bavarde déeſſe,
La Renommée, à qui, dans tous les tems,
Le plus modeſte a donné quelque encens.
Le ſage dit, que ſon cœur la mépriſe,
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom ;
Que la louange eſt pour l'ame un poiſon.
Le ſage ment, & dit une ſottiſe.
La Renommée eſt donc en ces hauts lieux :
Les courtiſans dont elle eſt entourée,
Princes, pédans, guerriers, religieux,
Eſcorte vaine & de vent ennivrée,
Vont tous priant & criant à genoux :
O Renommée ! ô puiſſante déeſſe !
Qui ſçavez tout, & qui parlez ſans ceſſe,
Par charité, parlez un peu de nous.
Pour contenter leurs ardeurs indiſcrettes,
La Renommée a toujours deux trompettes :
L'une, à ſa bouche appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros,
L'autre eſt.... au cu, puiſqu'il faut vous le dire,
C'eſt celle-là, qui ſert à nous inſtruire
De ce fatras de volumes nouveaux,
Vers de Danchet, proſe de Marivaux,
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnaſſe inſectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipſés tour-à-tour,

Faits en un mois, périssent en un jour:
Ensevelis dans le fond des colléges,
Rongés des vers, eux & leurs priviléges.
Gentil Dunois! sur ton âne monté,
En ce beau lieu tu te vis transporté:
Ton nom fameux, qu'avec justice on fête,
Etoit corné par la trompette honnête.
Tu regardois ces miroirs si polis.
O quelle joie enchantoit tes esprits!
Car tu voyois dans ces glaces brillantes
De tes vertus les images vivantes:
Non seulement des siéges, des combats.
Et ces exploits qui font tant de fracas:
Mais des vertus encor plus difficiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,
Te bénissant au sein de leurs asyles:
Des gens de bien à la cour protégés:
Des orphelins, de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainsi contemplant son histoire,
Se complaisoit à jouir de sa gloire.
Son âne aussi s'amusoit à se voir,
Se pavanant de miroir en miroir.
On entendit, dessus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes:
Elle disoit: » Voici l'horrible jour,
» Où dans Milan la sentence est dictée.
» On va bruler la belle Dorothée.
» Pleurez, mortels, qui connoissez l'amour!
» Qui? dit Dunois: quelle est donc cette belle?
» Qu'a-t'elle fait? Pourquoi la brule-t'on?
» Passe, après tout, si c'est une laidron.
» Mais dans le feu mettre un jeune tendron,

» Par tous les saints ! c'est chose trop cruelle,
Comme il parloit la trompette reprit ;
» Telle est la loi : hélas ! il est écrit,
» O Dorothée ! ô pauvre Dorothée !
» Qu'en feu cuisant tu vas être jettée,
» Si la valeur d'un chevalier loyal
» Ne te ravit à ce brasier fatal.
A cet avis, Dunois sentit dans l'ame
Un prompt desir de secourir la dame.
Car vous sçavez, que si-tôt qu'il s'offroit
Occasion de marquer son courage,
Venger un tort, redresser quelque outrage,
Sans raisonner ce héros y couroit.
» Allons, dit-il à son âne fidéle :
» Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.
L'âne aussi-tôt les deux aîles étend.
Un chevalier va moins rapidement.
Il voit déja la ville, où la justice
Arrangeoit tout pour cet affreux supplice.
Dans la grand'place on éleve un bucher :
Trois cens archers, gens cruels & timides,
Du mal d'autrui monstres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit par tout le beau monde aux fenêtres,
Attendant l'heure, déja larmoyant.
Sur un balcon, l'archevêque & ses prêtres
Observent tout d'un œil ferme & constant.
Quatre alguasils amenent Dorothée
Nue, en chemise, & de fers garotée.
Le juste excès de son affliction,
Le désespoir, & la confusion
Devant ses yeux répandent un nuage.
Des pleurs ameres innondent son visage.

Elle entrevoit, d'un œil mal assuré,
L'affreux poteau, pour la mort préparé.
Et ses sanglots se faisant un passage:
» O mon amant! ô toi qui dans mon cœur
» Regnes encor dans ce moment d'horreur!...
Elle ne put en dire davantage;
Et béguayant le nom de son amant,
Elle tomba, sans voix, sans sentiment,
Le front jauni d'une pâleur mortelle:
Dans cet état elle étoit encor belle.
Un scélérat, nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infâme champion,
La dague au poing, vers le buché s'avance,
Le front armé de fer & d'impudence,
Et dit tout haut: » messieurs, je jure Dieu
» Que Dorothée a mérité le feu.
» Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle?
» Est-il quelqu'un qui combatte pour elle?
» S'il en est un, que cet audacieux
» Ose à l'instant se montrer à mes yeux!
» Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Disant ces mots, il marche fierement,
Branlant en l'air un braquemart tranchant,
Roulant les yeux, tordant sa laide bouche.
On frémissoit à son aspect farouche.
Et dans la ville il n'étoit écuyer,
Qui Dorothée osât justifier.
Sacrogorgon venoit de les confondre.
Chacun pleuroit, & nul n'osoit répondre.
Le fier prélat, du haut de son balcon,
Encourageoit le cruel champion.
Le beau Dunois, qui planoit sur la place,
Fut si touché de l'insolente audace

De ce pervers : & Dorothée en pleurs
Etoit ſi belle au ſein de tant d'horreurs ;
Son déſeſpoir la rendoit ſi touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il ſaute à terre ; & d'un ton élevé,
» C'eſt moi, dit-il, face de réprouvé,
» Qui viens ici montrer par mon courage,
» Que Dorothée eſt vertueuſe & ſage,
» Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
» Suppôt du crime & menteur déloyal.
» Je veux d'abord ſçavoir de Dorothée
» Quelle noirceur lui peut être imputée :
» Quel eſt ſon cas ; & par quel guet-à-pend
» On fait bruler les filles à Milan.
Il dit : le peuple, à la ſurpriſe en proye,
Pouſſa des cris d'eſpérance & de joye.
Sacrogorgon, qui ſe mouroit de peur,
Fit, comme il put, ſemblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat, ſous ſa mine hipocrite
Ne put cacher le trouble qui l'agite.
A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air humble & courtois :
Et cependant que la belle lui conte,
En ſoupirant, ſon malheur & ſa honte,
L'âne divin, ſur l'égliſe perché,
De tout ce cas paroiſſoit fort touché.
Et de Milan les dévotes familles
Béniſſoient Dieu, qui prend pitié des filles.

CHANT VII.

DUNOIS ravit l'innocente DOROTHÉE à la sainte inquisition.

LORSQUE autrefois, au printems de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtresse,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse,
Je détestai l'empire des amours.
Mais d'offenser par le moindre discours
Cette beauté que j'avois encensée,
De son bonheur oser troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée :
Gêner un cœur, ce n'est pas ma façon.
Que si je traite ainsi les infidelles,
Vous comprenez, à plus forte raison,
Que je respecte encor plus les cruelles.
Il est affreux d'aller persécuter
Un tendre cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtresse, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux bruler,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage ;
On trouve assez de quoi se consoler :
Ou bien, buvez : c'est un parti si sage !
Et plut à Dieu qu'en un cas tout pareil
Ce fier prélat, qu'amour rendit barbare,
Cet oppresseur d'une beauté si rare,

Se fut servi d'un aussi bon conseil!
Déja Dunois à la belle affligée
Avoit rendu le courage & l'espoir:
Mais avant tout il convenoit sçavoir
Les attentats dont elle étoit chargée.
„O vous! dit-elle, en baissant ses beaux yeux,
„Ange divin! qui descendez des cieux!
„Vous qui venez prendre ici ma défense!
„Vous sçavez bien quelle est mon innocence.
Dunois reprit: » je ne suis qu'un mortel:
„Je suis venu par une étrange allure
„Pour vous sauver d'un trépas si cruel.
„Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel:
„Je crois votre ame & vertueuse & pure:
„Mais dites-moi, pour Dieu! votre avanture.
Lors Dorothée, en essuyant ses pleurs,
Dont le torrent son beau visage mouille,
Dit: » l'amour seul a fait tous mes malheurs!
„Vous connoissez monsieur de la Trimouille?
„Oui, dit Dunois: c'est mon meilleur ami:
„Peu de héros ont une ame aussi belle.
„Mon roi n'a point de guerrier plus fidelle:
„L'Anglois n'a point de plus fier ennemi:
„Nul chevalier n'est plus digne qu'on l'aime.
„Il est trop vrai! dit-elle: c'est lui-même.
„Il ne s'est pas écoulé plus d'un an,
„Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
„C'est en ces lieux qu'il m'avoit adorée.
„Il le juroit, & j'ose être assurée
„Que son grand cœur est toujours enflâmé:
„Qu'il m'aime encor: car il est trop aimé.
» Ne doutez point, dit Dunois, de son ame:

» Votre beauté vous répond de sa flâme.
» Je le connois : il est, ainsi que moi,
» A ses amours fidéle comme au roi.
L'autre reprit : » Ah ! monsieur, je vous croi,
» O ! jour heureux, où je le vis paroître :
» Où des mortels il étoit à mes yeux
» Le plus aimable & le plus vertueux :
» Où de mon cœur il se rendit le maître !
» Je l'adorois, avant que ma raison
» Eut pû sçavoir si je l'aimois, ou non.
» Ce fut, monsieur, ô moment délectable !
» Chez l'archevêque, où nous étions à table,
» Que ce héros, plein de sa passion,
» Me fit, me fit sa déclaration.
» Ah ! j'en perdis la parole & la vue !
» Mon sang brula d'une ardeur inconnue.
» Du tendre amour j'ignorois le danger :
» Et de plaisir je ne pouvois manger.
» Le lendemain, il me rendit visite :
» Elle fut courte : il s'en alla bien vite :
» Quand il partit, mon cœur le rappelloit :
» Mon tendre cœur après lui s'envoloit.
» Le lendemain, il eut un tête-à-tête
» Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
» Le lendemain, il en reçut le prix,
» Par deux baisers sur mes lévres ravis.
» Le lendemain, il osa davantage :
» Il me promit la foi de mariage.
» Le lendemain.... il fut entreprenant.
» Le lendemain, il me fit un enfant.
» Que dis-je ! hélas ! faut-il que je raconte
» De point en point mon malheur & ma honte,

» Sans que je ſçache, ô digne chevalier!
„ A quel héros j'oſe me confier?
Lors le guerrier, par pure obéiſſance,
Dit, ſans vanter ſes faits & ſa naiſſance:
„ Je ſuis Dunois ». C'étoit en dire aſſez.
„ Dieu! reprit-elle: ô Dieu, qui m'exaucez!
„ Quoi? ta bonté fait voler à mon aide
„ Ce grand Dunois, ce bras à qui tout céde?
„ Gentil guerrier! noble fils de l'amour!
„ Eh quoi! c'eſt vous! vous, l'eſpoir de la
France!
„ Qui me ſauvez & l'honneur & le jour!
„ Votre nom ſeul auroit ma confiance.
„ Vous ſçavez donc, brave & gentil Dunois!
„ Que mon amant, au bout de quelques mois,
„ Fut obligé de partir pour la guerre.
„ Guerre funeſte! & maudite Angleterre!
„ Il écouta la voix de ſon devoir:
„ Mon tendre amour étoit au déſeſpoir.
„ Un tel état vous eſt connu ſans doute,
„ Et vous ſçavez, monſieur, ce qu'il en coute.
„ Ce fier devoir fait ſeul tous mes malheurs.
„ Je l'éprouvois en répandant des pleurs:
„ Mon cœur étoit forcé de ſe contraindre:
„ Et je mourois, & ſans pouvoir m'en plaindre.
„ Il me donna le préſent amoureux
„ D'un bracelet fait de ſes blonds cheveux,
„ Et ſon portrait, qui trompant ſon abſence,
„ M'a fait cent fois retrouver ſa préſence.
„ Un tendre écrit ſur-tout il me laiſſa,
„ Que de ſa main le ferme amour traça.
„ C'étoit, monſieur, une juſte promeſſe,
„ Un cher garant de ſa ſainte tendreſſe.

„ On y lisoit : (Je jure par l'amour,
„ Par les plaisirs de mon ame enchantée,
„ De revenir bientôt en cette cour,
„ Pour épouser ma chere Dorothée.)
„ Las! il partit : il porta sa valeur
„ Dans Orléans : peut-être est-il encore
„ Dans ces remparts, où l'appella l'honneur.
„ S'il y sçavoit quels maux & quelle horreur
„ Sont loin de lui le prix de son ardeur!
„ Non, juste ciel! il vaut mieux qu'il l'ignore.
„ Il partit donc. Et moi, je m'en allai,
„ Loin des soupçons d'une ville indiscrete,
„ Chercher aux champs une sombre retraite,
„ Conforme aux soins de mon cœur désolé.
„ Mes parens morts, libre dans ma tristesse,
„ Cachée au monde, & fuyant tous les yeux,
„ Dans le secret le plus mystérieux
„ J'ensevelis mes pleurs & ma grossesse.
„ Mais, par malheur, hélas! je suis la niece
„ De l'archevêque ». A ces funestes mots
Elle sentit redoubler ses sanglots.
Puis, vers le ciel tournant ses yeux en larmes :
„ J'avois, dit-elle, en secret mis au jour
„ Le tendre fruit de mon furtif amour.
„ Avec mon fils consolant mes alarmes,
„ De mon amant j'attendois le retour.
„ A l'archevêque il prit en fantaisie
„ De venir voir quelle espece de vie
„ Menoit sa niece au fond de ses forêts.
„ Pour ma campagne il quitta son palais.
„ Il fut touché de mes foibles attraits.
„ Cette beauté, présent cher & funeste,

„ Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteſte,
„ Perça ſon cœur des plus dangereux traits.
„ Il s'expliqua. Ciel! que je fus ſurpriſe!
„ Je lui parlai des devoirs de ſon rang,
„ De ſon état, des nœuds ſacrés du ſang,
„ Je remontrai l'horreur de l'entrepriſe:
„ Elle outrageoit la nature & l'égliſe.
„ Hélas! j'eus beau lui parler de devoir:
„ Il s'entêta d'un chimérique eſpoir.
„ Il ſe flatoit que mon cœur indocile
„ D'aucun objet ne s'étoit prévenu:
„ Qu'enfin l'amour ne m'étoit point connu:
„ Que ſon triomphe en ſeroit plus facile.
„ Il m'accabloit de ſes ſoins fatiguans,
„ De ſes devoirs rebutés & preſſans.
„ Hélas! un jour, que toute à ma triſteſſe,
„ Je reliſois cette douce promeſſe,
„ Que de mes pleurs je mouillois cet écrit,
„ Il ſe ſaiſit, d'une main ennemie,
„ De ce papier qui contenoit ma vie.
„ Il lut, il vit dans cet écrit fatal
„ Tous mes ſecrets, ma flâme, & ſon rival.
„ Son ame, alors, jalouſe & forcenée,
„ A ſes déſirs fut plus abandonnée.
„ Toujours alerte, & toujours m'épiant,
„ Il ſçut bientôt que j'avois un enfant.
„ Sans doute un autre en eût perdu courage.
„ Mais l'archevêque en devint plus ardent:
„ Et ſe ſentant ſur moi cet avantage,
„ Ah! me dit-il, n'eſt-ce donc qu'avec moi
„ Que vous avez la fureur d'être ſage!
„ Et vos faveurs ſeront le ſeul partage
„ De l'étourdi qui ravit votre foi?

„ Oſez-vous bien me faire réſiſtance?
„ Y penſez-vous? vous ne méritez pas
„ Le fol amour que j'ai pour vos appas:
„ Cédez ſur l'heure, ou craignez ma vengeance.
„ Je me jettai tremblante à ſes genoux:
„ J'atteſtai Dieu; je répandis des larmes:
„ Lui, furieux d'amour & de courroux,
„ Dans cet état me trouve plus de charmes.
„ Il me renverſe & va me violer.
„ Je me débats, ſans que je me dégage:
„ A mon ſecours il fallut appeller.
„ Tout ſon amour ſoudain ſe tourne en rage.
„ D'un oncle, ô ciel! ſouffrir un tel outrage!
„ De coups affreux il meurtrit mon viſage.
„ On vient au bruit. L'archevêque à l'inſtant,
„ Joint à ſon crime un crime encor plus grand.
„ Chrétiens, dit-il, ma niece eſt une impie.
„ Je l'abandonne, & je l'excommunie.
„ Un hérétique, un damné ſuborneur,
„ Publiquement a fait ſon déshonneur:
„ L'enfant qu'ils ont eſt un fruit d'adultere:
„ Que Dieu confonde & le fils & la mere!
„ Et puiſqu'ils ont ma malédiction,
„ Qu'ils ſoient livrés à l'inquiſition!
„ Il ne fit point une menace vaine:
„ Et dans Milan le traître arrive à peine,
„ Qu'il fait agir le grand inquiſiteur.
„ On me ſaiſit priſonniere: on m'entraîne
„ Dans des cachots, où le pain de douleur
„ Etoit ma ſeule & triſte nourriture:
„ Lieux ſouterreins, lieux d'une nuit obſcure,

„ Séjour des morts, & tombeau des vivans.
„ Après trois jours on me rend la lumiere;
„ Mais pour la perdre au milieu des tourmens.
„ Vous les voyez, ces braſiers dévorans:
„ C'eſt-là qu'il faut expirer à vingt ans!
„ Voilà mon fils à ſon heure derniere!
„ C'eſt-là, c'eſt-là, ſans votre bras vengeur,
„ Qu'on m'arrachoit la vie avec l'honneur:
„ Plus d'un guerrier auroit, ſelon l'uſage,
„ Pris ma défenſe, & pour moi combattu:
„ Mais l'archevêque enchaîne leur vertu:
„ Contre l'égliſe ils n'ont point de courage:
„ Ardens au mal, de glace pour le bien:
„ Qu'attendre, hélas! d'un cœur Italien?
„ Ils tremblent tous à l'aſpect d'une étole.
„ Mais un François n'eſt alarmé de rien:
„ Il braveroit le pape au capitole.

A ces propos, Dunois, piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accuſée,
Plein de courroux pour ſon perſécuteur,
Bruloit déja d'exercer ſa valeur,
Et ſe flatoit d'une victoire aiſée.
Bien ſurpris fut de ſe voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fiere,
Etoit venu l'inveſtir par derriere.
Un cuiſtre en robe, avec bonnet carré,
Crioit du ton de vrai miſereré;
» On fait ſçavoir de par la ſainte égliſe,
» Par monſeigneur, pour la gloire de Dieu,
» A tous chrétiens que le ciel favoriſe,
» Que nous venons de condamner au feu
» Cet étranger, ce champion profane,
» De Dorothée infâme chevalier,

» Comme infidéle, hérétique, & sorcier;
» Qu'il soit brulé sur l'heure sur son âne!
Cruel prélat! Busiris en soutane!
C'étoit, perfide, un tour de ton métier.
Tu redoutois le bras de ce guerrier:
Tu t'entendois avec le saint office,
Pour opprimer, sous le nom de justice,
Quiconque eût pu lever ce voile affreux,
Dont tu cachois ton crime à tous les yeux.
Tout aussi-tôt l'assassine cohorte,
Du saint office abominable escorte,
Pour se saisir du superbe Dunois,
Deux pas avance: elle en recule trois,
Puis marche encor, puis se signe, & s'arrête.
Sacrogorgon, qui trembloit à leur tête,
Leur crie: » il faut, il faut vaincre ou périr.
» De ce sorcier tâchons de nous saisir.
Au milieu d'eux, les diacres de la ville,
Les sacristains, arrivent à la file:
L'un tient un pot, & l'autre un goupillon.
Ils font leur ronde, & de leur eau salée
Benoitement asperge l'assemblée.
On exorcise, on maudit le démon:
Et le prélat, toujours l'ame troublée,
Donne partout sa bénédiction.
Le grand Dunois, non sans émotion,
Voit qu'on le prend pour l'envoyé du diable.
Lors saisissant, de son bras redoutable,
Sa grande épée, & de l'autre, montrant
Un chapelet, catholique instrument,
De son salut cher & sacré garant,
» Allons, dit-il, venez à moi, mon âne!
L'âne descend, Dunois monte: & soudain

Il va frappant, en moins d'un tour de main,
De ces croyans la cohorte profane.
Il perce à l'un le hernum & le bras:
Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme atlas;
Qui voit tomber son nez & sa machoire,
Qui son oreille, & qui son humerus:
Qui, pour jamais, s'en va dans la nuit noire;
Et qui s'ensuit, disant ses oremus.
L'âne, au milieu du sang & du carnage,
Du paladin seconde le courage,
Il vole, il crie, il mord, il foule aux piés
Le tourbillon des saquins effrayés.
Sacrogorgon abaissant la visiere,
Toujours jurant, s'en alloit en arriere.
Dunois le joint, l'atteint à l'os pubis:
Le fer sanglant lui sort par le coxis:
Le vilain tombe, & le peuple s'écrie,
Béni soit Dieu! le barbare est sans vie.
Le scélérat encor se débattoit
Sur la poussiere: & son cœur palpitoit,
Quand le héros lui dit: » ame traîtresse!
» L'enfer t'attend: crains le diable: & confesse
» Que l'archevêque est un coquin mitré,
» Un ravisseur, un parjure avéré:
» Que Dorothée est l'innocence même:
» Qu'elle est fidéle au tendre amant qu'elle aime.
» Et que tu n'es qu'un sot & qu'un fripon.
» Oui, monsieur, oui, oui, vous avez raison:
» Je suis un sot, la chose est par trop claire,
» Et votre épée a prouvé cette affaire.
Il dit: son ame alla chez le démon.
Ainsi mourut le fier Sacrogorgon.

Dans l'instant même, où ce bravache infâme
A Belzébuth rendoit sa vilaine ame,
Devers la place arrive un écuyer,
Portant salade avec lance dorée:
Deux postillons à la jaune livrée
Alloient devant. C'étoit chose assurée,
Qu'il arrivoit quelque grand chevalier.
A cet objet, la belle Dorothée,
D'étonnement & d'amour transportée,
Ah! Dieu puissant, se mit-elle à crier,
Seroit-ce lui! seroit-il bien possible!
A mes malheurs le ciel est trop sensible.
Les Milanais, peuple très-curieux,
Vers l'écuyer avoient tourné les yeux.
Eh! chers lecteurs, n'êtes-vous pas honteux
De ressembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux & votre esprit
Du changement qui dans Milan se fit?
Est-ce donc là le but de mon ouvrage?
Songez, lecteurs, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels assiégeans,
A la Pucelle, à l'illustre amazône,
La vengeresse & du peuple & du trône:
Qui sans jupon, sans pourpoint, sans bonnet,
Parmi les champs, comme un Centaure alloit:
Ayant en Dieu sa plus ferme espérance,
Comptant sur lui plus que sur sa vaillance;
Et s'adressant à monsieur saint Denis,
Qui cabaloit alors en paradis
Contre saint George en faveur de la France.
Surtout, amis, n'oubliez point Agnès.
Ayez l'esprit tout plein de ses attraits:
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.

Est-il

Eſt-il quelqu'un ſi morne & ſi ſévere
Que pour Agnès il ſoit ſans intérêt?
Qui vous plaira, ſi Sorel vous déplaît?
Que Dorothée au feu ſoit condamnée,
Que le ſeigneur du haut du firmament,
Sauve les jours de cette infortunée:
Semblable cas advient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'eſſuyer,
Soit dans les bras d'un robuſte aumônier,
Ou ſemble épris peur quelque jeune page,
Cet accident peut être plus commun:
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avoûrai: j'aime toute avanture,
Qui tient de près à l'humaine nature:
Car je ſuis homme, & je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines foibleſſes:
J'ai dans mon tems poſſedé des maîtreſſes,
Et j'aime encor à retrouver mon cœur.

CHANT VIII.

AGNÈS SOREL poursuivie par l'aumônier de JEAN CHANDOS. Regrets de son amant.

EH quoi! toujours clouer une préface
A tous mes chants! la morale me lasse:
Un simple fait, conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré succinct, sans frivole ornement,
Point trop d'esprit, aucun rafinement:
Voilà de quoi désarmer la censure.
Va donc, Voltaire, au fait plus rondement:
C'est mon avis. Tableau d'après nature,
S'il est bien fait, n'a besoin de bordure.
Le bon roi Charles, entré dans Orléans,
Enfloit le cœur de ses fiers combattans,
Les rempliſſoit de joye & d'espérance,
En leur vantant les destins de la France.
Il ne parloit que d'aller aux combats;
Il étaloit une fiere allégresse:
Mais en secret il soupiroit tout bas,
De se trouver absent de sa maîtresse.
L'avoir laissée, avoir pu seulement
De son Agnès s'écarter un moment,
C'étoit un trait d'une vertu suprême;
Mais c'est quitter la moitié de soi-même.

A peine auſſi fut-il ſeul enfermé,
A peine auſſi ſon cœur eut-il calmé,
Le foible effort du démon de la gloire.
Que le démon qui préſide à l'amour
Vint à ſes ſens s'expliquer à ſon tour:
Il plaidoit mieux, il gagna la victoire.
D'un air diſtrait le bon prince écouta
Le gros Louvet, qui long-tems arranga;
Puis, à ſa chambre en ſecret il alla,
Où, d'un cœur triſte & d'une main tremblante,
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ſes pleurs tendrement il mouilla.
Pour les ſécher, Bonneau n'étoit pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché, chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amere!
Notre butor rapporte le poulet.
Le roi, ſaiſi d'une alarme mortelle,
Lui dit: » hélas! pourquoi donc reviens-tu?
» Quoi, mon billet?.... Sire, tout eſt perdu!
» Les Anglois.... Sire, ah! tout eſt confondu?
» Sire, ils ont pris.... Agnès & la Pucelle.
A ce propos dit ſans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout ſentiment:
Et de ſes ſens il ne reprit l'uſage,
Que pour ſentir l'effet de ſon tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage,
N'eſt pas, ſans doute, un véritable amant.
Le roi l'étoit. Un tel événement
Le tranſportoit de douleur & de rage.
Ses courtiſans perdirent tous leurs ſoins
A l'arracher à ſa douleur mortelle.

Charles fut prêt d'en perdre la cervelle.
Son pere, hélas! devint fou pour bien moins.
» Ah! cria-t'il, que l'on m'enleve Jeanne,
» Mes chevaliers, tous mes gens à soutane,
» Mon directeur, & le peu de pays,
» Que m'ont laissé mes destins ennemis!
» Cruels Anglois! prenez-moi plus encore;
» Mais rendez-moi ce que mon cœur adore.
» Amour! Agnès! monarque désastreux!
» Que fais-je ici m'arrachant les cheveux!
» Je t'ai perdue! il faudra que j'en meure.
» Je t'ai perdue! Et pendant que je pleure,
» Peut-être, hélas! quelque insolent Anglois,
» A ses désirs asservit ces attraits,
» Faits seulement pour des baisers François.
» Une autre bouche à tes lévres charmantes
» Pourroit ravir ces saveurs succulantes!
» Une autre main, perlustrer tes beautés!
» Un autre.... ô ciel! que de calamités!
» Et qui sçait même, en ce moment horrible,
» A leurs transports si tu n'es point sensible?
» Qui sçait, hélas! si ton tempérament
» Ne trahit pas ton malheureux amant?
Le triste roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus souffrir l'inquiétude,
Va sur ce cas consulter les docteurs,
Nécromanciens, devins, sorboniqueurs,
Juifs, jacobins, quiconque sçavoit lire.
» Messieurs, dit-il, il convient de me dire
» Si mon Agnès est fidelle à sa foi,
» Si pour moi seul sa belle ame soupire:
» Gardez-vous bien de tromper votre roi:
» Dites-moi tout; de tout il faut m'instruire.

Eux bien payés consulterent soudain
En Grec, Hébreu, Syriaque, Latin.
L'un du roi Charles examine la main:
L'autre en quarré dessine une figure:
Un autre observe & Vénus & Mercure:
Un autre va son pseautier parcourant,
Disant amen, & tout bas marmotant:
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre;
Et celui-là fait des cercles à terre;
Il n'est aucun qui doute de son art;
Aucun ne croit qu'un diable y prenne part.
Aux yeux du prince ils travaillent, ils suent;
Puis, louant Dieu, tous ensemble ils concluent;
Que ce grand roi peut dormir en repos;
Qu'il est le seul, parmi tous les héros,
A qui le ciel, par sa grace infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie:
Qu'Agnès est sage, & fuit tous les amans.
Ils se trompoient, hélas! les bonnes gens;
Agnès aimoit; Agnès étoit saillie:
Puis fiez-vous à messieurs les sçavans.
Cet aumônier terrible, inexorable,
Avoit saisi le moment favorable.
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphoit de ses jeunes attraits;
Et l'accablant de sa mâle éloquence,
Il ravissoit des plaisirs imparfaits:
Volupté triste, & fausse jouissance,
Vuide d'appas, brutale violence,
Honteux plaisir, qu'amour ne connoît pas.
Car qui voudroit tenir entre ses bras
Une beauté qui détourne la bouche,

Qui de ſes pleurs inonde votre couche?
Un honnête homme a bien d'autres déſirs:
A ſes baiſers il veut que l'on ripoſte,
Et qu'on l'invite à courir chaque poſte.
Il n'eſt heureux qu'en donnant des plaiſirs.
Un aumônier n'eſt pas ſi difficile:
Il va piquant ſa monture indocile,
Sans s'informer, ſi le jeune tendron
Sous ſon empire a du plaiſir, ou non.
Le page aimable, amoureux & timide,
Qui dans le bourg étoit allé courir,
Pour dignement honorer & ſervir,
La déïté, qui de ſon ſort décide,
Revient enfin. Las! il revint trop tard.
Il rentre; il voit le damné de frappart,
Qui, tout en feu, dans ſa brutale joye,
Se demenoit, étendu ſur ſa proye.
Le beau Monroſe, à cet objet fatal,
Le fer en main, vole ſur l'animal.
Du chapelain l'impudique furie
Céde au beſoin de défendre ſa vie.
Du lit il ſaute, il empoigne un bâton,
Il s'en eſcrime, il accole la page.
Chacun des deux eſt brave champion:
Monroſe eſt plein d'amour & de courage,
Et l'aumônier, de luxure & de rage.
Les gens heureux qui goûtent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,
Ont vu ſouvent, près de quelque boccage,
Un loup cruel affamé de carnage,
Qui de ſes dents déchire la toiſon,
Et boit le ſang d'un malheureux mouton.

Si quelque chien, à l'oreille écourtée,
A l'œil ardent, à la gueule endentée,
Vient comme un trait, tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnacier
Laisse tomber de sa gueule écumante
Sur le gazon la victime innocente.
Il court au chien, qui sur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat sanglant.
Le loup mordu, tout bouillant de colere,
Croit étrangler son superbe adversaire:
Et le mouton, palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très-sinceres vœux.
C'étoit ainsi que l'aumônier nerveux,
D'un cœur farouche & d'un bras formidable,
Se débatoit contre le page aimable,
Tandis qu'Agnès, demi-morte de peur,
Restoit au lit, digne prix du vainqueur.
L'hôte & l'hôtesse, & toute la famille,
Et les valets, & la petite fille,
Montent au bruit. On se jette entre deux:
On fait sortir l'aumônier scandaleux:
Et contre lui chacun est pour le page:
Jeunesse & grace ont partout l'avantage.
Le beau Monrose eut donc la liberté
De rester seul auprès de sa beauté;
Et son rival, hardi dans sa détresse,
Sans s'étonner, alla chanter sa messe.
Agnès honteuse, Agnès au désespoir
Qu'un sacristain à ce point l'eut pollue,
Et plus encor, qu'un beau page l'eut vue
Dans le combat indignement vaincue,
Versoit des pleurs, & n'osoit plus le voir;
Elle eût voulu que la mort la plus prompte

Fermât ſes yeux & terminât ſa honte.
Elle diſoit, dans ce grand déſarroi,
Pour tout diſcours : Ah ! monſieur, tuez-moi.
» Qui ! vous mourir ! lui répondit Monroſe.
» Je vous perdrois ! un prêtre en ſeroit cauſe !
» Ah ! croyez-moi, ſi vous aviez péché,
» Il faudroit vivre à prendre patience.
» Eſt-ce à nous deux de faire pénitence ?
» D'un vain remords votre cœur eſt touché :
» Divine Agnès, quelle erreur eſt la vôtre,
» De vous punir pour le péché d'un autre ?
Si ſon diſcours n'étoit pas éloquent,
Ses yeux l'étoient ; un feu tendre & touchant
Inſinuoit à la belle attendrie
Quelque déſir de conſerver ſa vie.
Fallut dîner. Car, malgré nos chagrins,
Chétifs mortels ! j'en ai l'expérience,
Les malheureux ne ſont point abſtinence ;
En enrageant on fait encor bombance ;
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, & ce bavard d'Homere,
Que tout ſçavant, même en baillant révere,
Ne manquent point, au milieu des combats,
L'occaſion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête-à-tête,
Près de ſon lit, avec le page honnête.
Tous deux, d'abord également honteux,
Sur leur aſſiette arrêtoient leurs beaux yeux,
Puis, enhardis tous deux ſe regardoient.
Puis firent mieux, & puis ſe careſſerent.
Vous ſçavez bien que dans la fleur des ans,
Quand la ſanté brille dans tous les ſens,
Qu'un bon dîné fait couler dans nos veines

Des passions les semences soudaines,
Tout votre cœur céde au besoin d'aimer:
Vous vous sentez doucement enflâmer
D'une chaleur bénigne & pétillante:
La chair est foible, & le diable vous tente.
Le beau Monrose, en ces tems dangereux,
Ne pouvant plus commander à ses feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée.
» O cher objet! ô maîtresse adorée!
» C'est à moi seul désormais de mourir.
» Ayez pitié d'un cœur soumis & tendre.
» Quoi! mon amour ne sçauroit obtenir
» Ce qu'un barbare a bien osé vous prendre?
» Ah! si le crime a pu le rendre heureux,
» Que devez-vous à l'amour vertueux?
» C'est lui qui parle; & vous devez l'entendre.
Cet argument paroissoit assez bon.
Agnès sentit le poids de la raison:
Une heure pourtant elle osa se défendre.
Une heure est trop reculer son bonheur.
Pour accorder le plaisir & l'honneur:
Mais qui ne sçait qu'un peu de résistance
Vaut cent fois mieux que trop de complaisance?
Monrose enfin, Monrose fortuné,
Eut tous les droits d'un amant couronné.
Du vrai bonheur il eut la jouissance.
Du prince Anglois la gloire & la puissance
Ne s'étendoit que sur des rois vaincus,
Le fier Henri n'avoit pris que la France:
Le lot du page étoit bien au-dessus.
Mais que la joie est trompeuse & légere!
Que le bonheur est chose passagere!

Le charmant page à peine avoit goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglois arrive une cohorte;
On entre, on monte, on enfonce la porte.
Couple ennivré des careſſes d'amour!
C'eſt l'aumônier qui vous joua ce tour.
On prend Agnès, on prend ſon ami tendre:
Devers Chandos on s'en va les mener.
Certes! au diable il me faudroit donner
Pour vous décrire & pour vous bien apprendre
L'effroi, le trouble & la confuſion,
Le déſeſpoir, la déſolation,
L'amas d'horreurs, l'état épouventable,
Qui le beau page & ſon Agnès accable.
Ils rougiſſoient de s'être faits heureux:
A Jean Chandos que diront-ils tous deux?

CHANT IX.

Ce qui advint à la belle AGNÈS *dans un couvent.*

DANS le chemin advint que de fortune
Le corps Anglois rencontra sur la brune
Vingt chevaliers, qui pour Charles tenoient,
Et qui de nuit en ces quartiers rodoient,
Pour découvrir si l'on avoit nouvelle
Touchant Agnès & touchant la Pucelle.
Quand deux mâtins, deux coqs, & deux amans,
Nez contre nez se rencontrent aux champs:
Lorsqu'un suppôt de la grace efficace
Trouve un colon de l'école d'Ignace:
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par hasard un prêtre ultramontain,
Sans perdre tems un grand combat commence,
A coups de gueule, ou de plume, ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent dessus, légers comme faucons.
Les gens Anglois sont gens qui se défendent:
Mille beaux coups se donnent & se rendent.
Le fier courtier, qui notre Agnès portoit,
Etoit actif, jeune, fringant comme elle;
Il se cabroit, il ruoit, il tournoit,

Après alloit, sautillant sous la selle:
Bientôt, au bruit des cruels combattans,
Il s'effarouche, il prend le mord aux dents.
Agnès en vain veut, d'une main timide,
Le gouverner dans sa course rapide:
Elle est trop foible: il lui fallut enfin
A son cheval remettre son destin.
Le beau Monrose, au fort de la mêlée,
Ne peut sçavoir ou sa nymphe est allée:
Le coursier vole, aussi prompt que le vent:
Et sans relâche ayant couru six mille,
Il s'arrêta dans un valon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois étoit près de ce monastere:
Auprès du bois, une onde vive & claire
Fuit & revient: & par de longs détours,
Parmi des fleurs, elle poursuit son cours.
Plus loin, s'éleve une colline verte,
A chaque automne enrichie & couverte
Des doux présens dont Noé nous dota,
Lorsqu'à la fin son grand coffre il quitta
Pour réparer du genre humain la perte,
Et que lassé du spectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore, & Pomone, & la féconde haleine
Des doux zéphirs parfument ces beaux champs:
Sans se lasser l'œil charmé s'y promene.
Le paradis de nos premiers parens
N'avoit point eu de valons plus rians:
Plus fortunés: & jamais la nature
Ne fut plus belle, & plus riche & plus pure.
L'air, qu'on respire en ces lieux écartés,

Porte

Porte la paix dans les cœurs agités,
Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux humains aimer la solitude.
Au bord de l'onde Agnès se reposa,
Sur le couvent ses beaux yeux arrêta:
Et de ses sens le trouble se calma.
C'étoit, lecteur, un couvent de nonettes,
Ah! dit Agnès, agréables retraites!
Lieux où le ciel a versé ses bienfaits!
Séjour heureux d'innocence & de paix!
Hélas! du ciel la faveur infinie
Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
Ce chastes sœurs, épouses de leur Dieu,
De leurs vertus embaumes ce beau lieu:
Et moi, fameuses entre les pécheresses,
J'ai consumé mes jours dans les foiblesses.
Agnès ainsi parlant à haute voix
Sur le portail apperçut une croix:
Elle adora, d'humilité profonde,
Ce signe heureux du salut de ce monde:
Et se sentant quelque componction,
Elle comptoit s'en aller à confesse:
Car de l'amour à la dévotion
Il n'est qu'un pas: l'un & l'autre est foiblesse.
Or, du moutier la vénérable abbesse
Depuis deux jours étoit allée à Blois,
Pour du couvent y soutenir les droits.
Ma sœur Besogne avoit en son absence
Du saint troupeau la bénigne intendance:
Elle accourut au plus vîte au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
» Entrez, dit-elle, aimable voyageuse!

» Quel bon patron, quelle fête joyeuſe
» Peut amener aux pieds de nos autels
» Cette beauté, dangereuſe aux mortels?
» Seriez-vous point quelque ange ou quelque ſainte,
» Qui des beaux cieux abandonne l'enceinte,
» Pour ici-bas nous faire la faveur
» De conſoler les filles du ſeigneur?
Agnès répond: » c'eſt pour moi trop d'honneur:
» Je ſuis, ma ſœur, une pauvre mondaine:
» De grands péchés mes beaux jours ſont ourdis:
» Et ſi jamais je vais en paridis,
» Je n'y ſerai qu'auprès de Magdelaine.
» De mon deſtin le caprice fatal,
» Dieu, mon bon ange, & ſur-tout mon cheval,
» Ne ſçait comment en ces lieux m'ont portée.
» De grands remords mon ame eſt agitée.
» Mon cœur n'eſt point dans le crime endurci:
» J'aime le bien: j'en ai perdu la trace:
» Je la retrouve: & je ſens que la grace,
» Pour mon ſalut, veut que je couche ici.
Ma ſœur Beſogne, avec douceur prudente,
Encouragea la belle pénitente;
Et de la grace exaltant les attraits,
Dans ſa cellule elle conduit Agnès:
Cellule propre & bien illuminée,
Pleine de fleurs, & galamment ornée,
Lit ample & doux. On diroit que l'amour
A de ſes mains arrangé ce ſéjour.

Agnès, tout bas louant la providence,
Dit : qu'il eſt doux de faire pénitence!
Après ſoupé, car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble & digne point,
Beſogne dit à la belle étrangere :
„ Il eſt nuit cloſe : & vous ſçavez, ma chere,
„ Que c'eſt le tems, où les eſprits malins
„ Rodent partout, & vont tenter les ſaints.
„ Il nous faut faire une œuvre profitable :
„ Couchons enſemble, afin que ſi le diable
„ Veut contre nous faire ici quelque effort,
„ Nous trouvant deux, le diable en ſoit moins fort.

La dame errante accepta la partie.
Elle ſe couche & croit faire œuvre pie,
Croit qu'elle eſt ſainte, & que le ciel l'abſout;
Mais ſon deſtin la pourſuivoit partout.

Puis-je au lecteur raconter ſans vergogne
Ce que c'étoit que cette ſœur Beſogne?
Il faut le dire, il faut le publier :
Ma ſœur Beſogne étoit un bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux viſage,
N'ayant encor que vingt ans & demi,
Blanc comme lait, & frais comme roſée.

La dame abbeſſe, en perſonne aviſée,
En avoit fait depuis peu ſon ami.
Son bachelier vivoit dans l'abbaye
En cultivant ſon oüaille jolie;
Ainſi qu'Achille, en fille déguiſé,
Chez Licomede étoit favoriſé
Des doux baiſers de ſa Deïdamie.

La pénitente étoit à peine au lit

Avec la sœur, soudain elle sentit
Dans la nonain métamorphose étrange;
Assurément elle gagnoit au change.
Crier, se plaindre, eveiller le couvent,
N'auroit été qu'un scandale imprudent.
Souffrir en paix, soupirer & se taire,
Se résigner, est tout ce qu'on peut faire.
Puis, rarement en telle occasion
On a le tems de la réflexion.
Quand sœur Besogne, à sa fureur claustrale,
(Car on se lasse) eut mis quelque intervalle,
La belle Agnès, non sans contrition,
Fit en secret cette réflexion:
C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête!
C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut!
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

CHANT X.

Les Anglois violent le couvent. Combat de St. GEORGE, patron d'Angleterre, contre St. DENIS, patron de la France.

JE vous dirai ſans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus,
Laſſés tous deux des plaiſirs défendus,
S'abandonnoient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivreſſe tranquille.
Un bruit affreux dérange leur ſommeil:
De tous côtés, le flambeau de la guerre,
L'horrible mort, éclairent leur reveil.
Près du couvent le ſang couvroit la terre.
Sept eſcadrons de maladrins Anglois
Avoient battu ſept eſcadrons François:
Ceux-ci s'en vont à travers de la plaine,
Le fer en main: ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tout hors d'haleine,
» Mourez ſur l'heure, ou rendez-nous Agnès.
Mais aucun d'eux n'en ſçavoit des nouvelles.
Le vieux Colin, paſteur de ces cantons,
Leur dit: » meſſieurs, en gardant mes moutons,
» Je vis hier le miracle des belles,
» Qui vers le ſoir entroit en ce moutier.
Lors les Anglois ſe mirent à crier:

» Ah ! c'eſt Agnès ! n'en doutons point, c'eſt
elle.
» Entrons, amis. La cohorte cruelle
Saute à l'inſtant deſſus les murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis !
Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des ſervantes de Dieu
Attaquent tout ſans honte & ſans ſcrupule.
Ah ! ſœur Agnès ! ſœur Marton ! ſœur Urſule !
Où courez-vous, levant les mains aux cieux,
Le trouble au ſein, la mort dans vos beaux
yeux ?
Où fuyez-vous, colombes gémiſſantes ?
Vous embraſſez de vos mains impuiſſantes
Le ſaint autel, aſyle redouté,
Sacré garant de votre chaſteté.
C'eſt vainement dans ce péril funeſte
Que vous criez à votre époux céleſte :
A ſes yeux même, à ces mêmes autels,
Tendre troupeau ! vos raviſſeurs cruels
Vont profaner la foi pure & ſacrée,
Qu'au doux Jeſus votre bouche a jurée.
Je ſçai qu'il eſt des lecteurs bien mondains,
Gens ſans pudeur, ennemis des nonains,
Mauvais plaiſans, de qui l'eſprit frivole
Oſe inſulter aux filles qu'on viole.
Laiſſons-les dire. Hélas ! mes cheres ſœurs,
Qu'il eſt affreux pour de ſi jeunes cœurs,
Pour des beautés ſi ſimples, ſi timides,
De ſe débattre en des bras homicides,
De recevoir les baiſers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans :

Qui d'un effort déteſtable & farouche,
Les yeux en feu, le blaſphême à la bouche,
Mêlent l'horreur avec la volupté,
Et font l'amour avec férocité:
De qui l'haleine horrible, empoiſonnée,
La barbe dure, & la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir & ſanglant
Semblent donner la mort en careſſant:
Et qu'on prendroit dans leurs fureurs étranges
Pour des démons qui violent des anges!
Déja le crime, aux regards effrontés,
Contemple à nud ces dévotes beautés.
Sœur Rebondi, ſi diſcrette & ſi ſage,
Au fier Shipunk eſt tombée en partage:
Le dur Barklai, l'incrédule Warton
Sont tous les deux après ſœur Amidon:
On pleure, on crie, on preſſe, on jure,
on cogne.
Dans le tumulte on voyoit ſœur Beſogne
Se débattant entre Bard & Curton,
Qui la preſſoient ſans entendre raiſon.
Aimable Agnès! dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée:
Et votre ſort, objet charmant & doux!
Eſt à jamais de pécher malgré vous.
Le chef ſanglant de la gent ſacrilége,
Hardi vainqueur, vous preſſe & vous aſſiége:
Et les ſoldats, ſoumis dans leur fureur,
Avec reſpect lui cédent cet honneur.
Le juſte ciel, en ſes décrets ſéveres,
Met quelquefois un terme à nos miſeres;
Car dans le tems que meſſieurs d'Albion
Avoient placé l'abomination

Tout au milieu de la sainte Sion,
Du haut des cieux, le patron de la France,
Le bon Denis, propice à l'innocence,
Crut échapper aux soupçons inquiets
Du fier saint George, ennemi des François.
Du paradis il vint en diligence:
Mais, pour descendre au terrestre séjour,
Plus ne monta sur un rayon du jour:
Sa marche alors auroit paru trop claire.
Il s'en alla vers le Dieu du mystere:
Dieu sage & fin, grand ennemi du bruit:
Qui partout vole & ne va que de nuit:
Il favorise, & certes, c'est dommage!
Force fripons; mais il conduit le sage:
Il est sans cesse à l'église, à la cour:
Au tems jadis il a guidé l'amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis; puis il fit le voyage
Par un chemin solitaire, écarté,
Parlant tout bas, & marchant de côté.
Des bons François le protecteur fidelle,
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui sur le dos de son gros muletier,
Gagnoit chemin par un petit sentier,
En priant Dieu, qu'une heureuse avanture
Lui fît enfin retrouver son armure.
Tout du plus loin que saint Denis la vit,
D'un ton benin le bon patron lui dit:
» O ma pucelle! ô vierge destinée
» A protéger les filles & les rois!
» Viens secourir la pudeur aux abois;
» Viens réprimer la rage forcenée;
» Viens! que ce bras vengeur des fleurs de lys

» Soit le sauveur de mes tendrons bénis !
» Vois ce couvent : le tems presse ; on viole :
» Viens, ma pucelle ! Il dit ; & Jeanne y vole.
Le cher patron, lui servant d'écuyer,
A coups de crosse hâtoit le muletier.
Vous voici, Jeanne ! au milieu des infâmes,
Qui polluoient ces vénérables dames.
Jeanne étoit nue : un Anglois impudent
Vers cet objet tourne soudain la tête :
Il la convoite : il pense fermement,
Qu'elle venoit pour être de la fête.
Vers elle il court ; & sur sa nudité
Il va cherchant la sale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre,
Droit sur le nez. L'infâme roule à terre,
Jurant ce mot des François révéré,
Mot énergique, au plaisir consacré,
Mot, que souvent le profane vulguaire
Indignement prononce en sa colere.
Jeanne, à ses pieds foulant son corps sanglant,
Crioit tout haut à ce peuple méchant :
» Cessez, cruels ! cessez, troupe profane !
» O violeurs ! craignez Dieu, craignez Jeanne.
Ces mécréans, au grand œuvre attachés,
N'écoutoient rien, sur leurs nonains nichés.
Tels des ânons broutent les fleurs naissantes,
Malgré les cris du maître & des servantes.
Jeanne, qui voit leurs insolens travaux,
De grande horreur saintement transportée,
Invoquant Dieu, de Denis assistée,
Le fer en main, vole de dos en dos,
De nuque en nuque, & d'échine en échine,

Frappant, perçant de sa lame divine:
Pourfendant l'un alors qu'il commençoit:
Dépêchant l'autre alors qu'il finissoit:
Et moissonnant la cohorte félone:
Si que chacun fut percé sur sa none,
Et perdant l'ame au fort de son désir
Alloit au diable en mourant de plaisir.
Le fier Warton, dont la lubrique rage
Avoit en bref consommé son ouvrage,
Le fier Warton fut le seul écuyer,
Qui de sa none osa se délier,
Et droit en pied, reprenant son armure,
Attendit Jeanne, & changea de posture.
O vous, grand saint, protecteur de l'état!
Bon saint Denis! témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muse fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors la Pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla:
» Mon cher Denis! mon saint! que vois-je là?
» Mon corcelet! mon armure céleste!
» Ce beau présent que tu m'avois donné
» Brille à mes yeux au dos de ce damné!
» Il a mon casque: il a ma soubreveste.
Il étoit vrai: la Jeanne avoit raison.
La belle Agnès, en troquant de jupon,
De cette armure en secret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Isac Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure, & s'en couvrit le dos:
Et Dieu permit, qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combattit pour icelle.
Le fier Anglois, de fer enharnaché,
Eut à son tour l'ame bien stupéfaite,

Quand il se vit si vivement chargé
Par une jeune & fringante brunette.
La voyant nue, il eut un grand remords:
Sa main trembla de blesser ce beau corps;
Il l'aissa cheoir soudain son cimeterre:
Et de la belle admirant les trésors,
Il recula quatre pas en arriere.
Saint George alors, du sein du paradis,
Ne voyant plus son confrere Denis,
Se douta bien que le saint de la France
Portoit aux siens sa divine assistance.
Il promenoit ses regards inquiets
Dans les recoins du céleste palais.
Sans balancer, aussi-tôt il demande
Son beau cheval, connu dans la légende.
Le cheval vint. George le bien monté,
La lance au poing, & le sabre au côté,
Va parcourant cet effroyable espace,
Que des humains veut mesurer l'audace:
Ces cieux divers, ces globes lumineux,
Que fait tourner René le songe-creux
Dans un amas de subtile pousiere,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guere,
Et que Newton, rêveur bien plus heureux,
Fait tournoyer sans bousole & sans guide
Autour de rien, tout au milieu du vuide
George, enflammé de dépit & d'orgueil,
Franchit ce vuide, arrive en un clein d'œil
Devers les lieux arrosés par la Loire,
Où saint Denis croyoit chanter victoire.
Ainsi l'on voit dans la profonde nuit
Une cométe en sa longue carriere
Etinceler d'une horrible lumiere:

On voit sa queue : & le peuple frémit :
Le pape en tremble : & la terre étonnée,
Croit que les vins vont manquer cette année.
Tout du plus loin que saint George apperçut
Monsieur Denis, de colere il s'émut :
Et brandillant sa lance meurtriere,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homere :
„ Denis, Denis ! rival foible & hargneux !
„ Timide appui d'un parti malheureux !
„ Tu descends donc en secret sur la terre,
„ Pour égorger mes héros d'Angleterre !
„ Crois-tu changer les ordres du destin,
„ Avec ton âne & ton bras féminin ?
„ Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
„ Punisse enfin, toi, ta fille, & la France ?
„ Ton triste chef, branlant sur ton coû tords,
„ S'est vu déja séparé de ton corps :
„ Je veux t'ôter aux yeux de ton église
„ Ta tête chauve en son lieu mal remise :
„ Et t'envoyer vers les murs de Paris,
„ Digne patron des badauts attendris,
„ Dans ton faubourg, où l'on chomme ta fête,
„ Tenir encor, & rebaiser ta tête.
Le bon Denis, levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton tendre & pieux :
„ O grand saint George ! ô mon puissant confrere !
„ Veux-tu toujours écouter ta colere ?
„ Depuis le tems que nous sommes au ciel,
„ Ton cœur dévot est tout pétri de fiel.
„ Nous faudra-t'il, bienheureux que nous sommes,
„ Saints enchâssés, tant fêtés chez les hommes,

„ Nous qui devons l'exemple aux nations,
„ Nous décrier par nos diviſions?
„ Veux-tu porter une guerre cruelle
„ Dans le ſéjour de la paix éternelle?
„ Juſques à quand les ſaints de ton pays
„ Mettront-ils donc le trouble en paradis?
„ O fiers Anglois, gens toujours trop hardis!
„ Le ciel, un jour, à ſon tour en colere,
„ Se laſſera de vos façons de faire:
„ Le ciel n'aura, grace à vos ſoins jaloux,
„ Plus de dévots qui viennent de chez vous.
„ Malheureux ſaint! pieux attrabilaire!
„ Patron maudit d'un peuple ſanguinaire!
„ Sois plus traitable: & pour Dieu! laiſſe-moi
„ Sauver la France, & ſecourir mon roi.

A ce diſcours, George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à ſon viſage:
Et des badauts contemplant le patron,
Il redoubla de force & de courage:
Car il prenoit Denis pour un poltron.
Il fond ſur lui, tel qu'un ardent faucon
Vole de loin ſur un tendre pigeon.
Denis recule, & prudent il appelle
A haute voix ſon âne ſi fidéle,
Son âne aîlé, ſa joye & ſon ſecours.
» Viens, crioit-il, viens protéger mes jours:
» Contre un méchant viens défendre ma vie.
L'animal ſaint revenoit d'Italie
En ce moment: & moi conteur ſuccint,
Dirai bientôt ce qui fit qu'il revint.

A ſaint Denis dos & ſelle il préſente.
Notre patron ſur ſon âne élancé,
Sentit ſoudain ſa valeur renaiſſante.

Subtilement il avoit ramassé
Le fer sanglant d'un Anglois trépassé.
Lors, brandillant le fatal cimeterre,
Il pousse à George : il le prsse, il le serre,
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions sur son malheureux chef :
Tous sont parés : Denis garde sa tête,
Et de ses coups fait tomber la tempête
Sur le cheval & sur le chevalier.
Le feu jaillit sur l'élastique acier :
Les fers croisés, & de taille & de pointe,
A tout moment vont, au fort du combat,
Chercher le coû, le casque & le rabat,
Et l'auréole, & l'endroit délicat,
Où la cuirasse à l'aiguillete est jointe.
Tous deux tenoient la victoire en suspend,
Paul pour Denis gageoit contre Vincent,
Quand de sa voix terrible & discordante
L'âne entonna sa musique écorchante :
Le ciel en tremble : Echo, du fond des bois,
En frémissant répéte cette voix.
George pâlit : Denis d'une main leste,
Fait une feinte, & d'un revers céleste
Tranche le nez du grand saint d'Albion :
Le bout sanglant roule sur son arçon.
George, sans nez, mais non pas sans courage,
Venge à l'instant l'honneur de son visage,
Et jurant Dieu selon les nobles us
De ses Anglois, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis saint Pierre
Certain jeudi fit tomber à Malchus.
A ce spectacle, à la voix ampoulée
De l'âne saint, à ces terribles cris,

Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voute étoilée
S'ouvrit alors; & des arches du ciel
On vit sortir l'archange Gabriel,
Qui soutenu sur ses brillantes aîles,
Fend doucement les plaines éternelles;
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le sorcier Moïse,
Quand dans la mer suspendue & soumise
Il engloutit les peuples & les rois.
» Que vois-je ici? cria-t-il en colere.
» Deux saints patrons, deux enfans de lumiere,
» Du Dieu de paix confidens éternels,
» Vont s'échiner comme de vils mortels?
» Laissez, laissez aux sots enfans des femmes
» Les passions, & les fers, & les flammes.
» Abandonnez à leur profane sort
» Les corps chétifs de ces grossieres ames,
» Nés dans la fange, & formés pour la mort.
» Mais vous, enfans, qu'au séjour de la vie,
» Le ciel nourrit de sa pure embroisie,
» Etes-vous las d'être trop fortunez?
» Etes-vous fous? ciel! un oreille! un nez!
» Vous, que la grace & la miséricorde
» Avoient formés pour prêcher la concorde!
» Pouvez-vous bien de je ne sçais quels rois
» En étourdis embrasser la querelle?
» Ou renoncez à la voute éternelle,
» Ou dans l'instant qu'on se rende à mes lois!
» Que dans vos cœurs la charité s'éveille!
» George insolent! ramassez cette oreille,
» Ramassez, dis-je: & vous, monsieur Denis!
» Prenez ce nez avec vos doigts bénis;

» Que chaque chose en son lieu soit remise.
Denis soudain va d'une main soumise
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa : chacun des deux marmote
A Gabriel un gentil oremus :
Tout se rajuste ; & chaque cartilage
Va se placer à l'air de son visage ;
Sang, fibre, chair, tout se consolida ;
Et nul vestige aux deux saints ne resta
De nez coupé, ni d'oreille abbatue ;
Tant les saints ont la chair ferme & dodue !
Puis Gabriel, d'un ton de président,
» Ç'a, qu'on s'embrasse ! il dit, & dans l'instant,
Le bon Denis, sans fiel & sans colere,
De bonne foi baisa son adversaire :
Mais le fier George en l'embrassant juroit
Et promettoit que Denis la payeroit.
Le bel archange, après cette embrassade,
Prend mes deux saints, & d'un air gracieux
A ses côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verse rasade.
Peu de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais sous les murs qu'arrosoit le Scamandre,
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les Dieux armés de l'Olympe descendre ?
N'a-t-on pas vu chez le sage Milton
D'anges ailés toute une légion
Rougir de sang les célestes campagnes,
Jetter au nez quatre ou cinq cens montagnes,
Et qui pis est, avoir de gros canon ?
Pardonnez-moi ce peu de fiction,

Qui sous les noms de Denis & de George
Vous a dépeint les peuples d'Albion
Et les François qui se coupoient la gorge.
Mais dans le ciel si la paix revenoit,
Il en étoit autrement sur la terre :
Séjour maudit de discorde & de guerre.
Le bon roi Charles en cent endroits couroit,
Nommoit Agnès, la cherchoit, la pleuroit.
Et cependant Jeanne la foudroyante,
De son épée invincible & sanglante,
Au fier Warton le trépas préparoit.
Elle l'atteint vers l'énorme partie,
Dont cet Anglois pollua le couvent.
Warton chancele ; & son glaive tranchant
Quitte sa main par la mort engourdie.
Il tombe, & meurt en reniant les saints.
Le vieux troupeau des antiques nonains
Voyant aux pieds de l'amazone auguste
Le chevalier sanglant & trébuché,
Disant Avé, s'écrioient : » il est juste
» Qu'on soit puni par où l'on a péché !
Sœur Rebondi, qui dans la sacristie
A succombé sous le vainqueur impie,
Pleuroit le traître en rendant grace au ciel :
Et mesurant des yeux le criminel,
Elle disoit d'une voix charitable :
» Hélas ! hélas ! nul ne fut plus coupable.

CHANT XI.

MONROSE tue l'aumônier, CHARLES retrouve AGNÈS, qui se consoloit avec MONROSE dans le château de CUTENDRE.

J'Avois juré de laisser la morale,
De conter net, de fuir les longs discours :
Mais que ne peut ce grand Dieu des amours ?
Il est bavard, & ma plume inégale
Va griffonant de son bec affilé
Ce qu'il inspire à mon cerveau brulé.
Jeunes beautés, filles, veuves ou femmes,
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmans,
Vous qui lancez & recevez ses flammes !
Or, dites-moi, quand deux jeunes amans
Egaux en grace, en mérite, en talens,
Au doux plaisir tous deux vous sollicitent,
Egalement vous pressent, vous excitent,
Mettent en feu vos sensibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connoissez-vous cette histoire frivole,
D'un certain âne illustre dans l'école ?
Dans l'écurie on vint lui présenter
Pour son dîné deux mesures égales,
De même forme, à pareils intervalles ;
Des deux côtés l'âne se vit tenter

Egalement, & preſſant ſes oreilles,
Juſte au milieu des deux formes pareilles,
De l'équilibre accompliſſant les loix,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitez point cette philoſophie:
Daignez plutôt honorer tout d'un tems
De vos bontés vos deux jeunes amans:
Et gardez-vous de riſquer votre vie.
A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, ſi triſte, ſi ſanglant,
Où le matin vingt nones affligées,
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire étoit un vieux château
A pont-levis, machicoulis, tourelles:
Un long canal, tranſparant, à fleur d'eau,
En ſerpentant tournoit aux pieds d'icelles,
Puis, embraſſoit en quatre cens jets d'arc
Les murs épais qui défendoient le parc.
Un vieux baron, ſurnommé de Cutendre,
Etoit ſeigneur de cet heureux logis;
En ſureté chacun pouvoit s'y rendre.
Le vieux ſeigneur, dont l'ame eſt bonne & tendre,
En avoit fait l'aſyle du pays:
François, Anglois, tous étoient ſes amis:
Tout voyageur, en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou none, ou Turc, ou prêtre,
Y recevoient un accueil gracieux.
Mais il falloit qu'on entrât deux à deux;
Car tout baron a quelque fantaiſie:
Et celui-ci pour jamais réſolut

Qu'en son châtel en nombre pair on fut,
Jamais impair : tel étoit sa folie.
Quand deux à deux on abordoit chez lui,
Tout alloit bien : mais malheur à celui
Qui venoit seul en ce logis se rendre !
Il soupoit mal : il lui falloit attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.
La fiere Jeanne, ayant repris ses armes,
Qui cliquetoient sur ses robustes charmes,
Devers la nuit y conduisit au frais,
En devisant, la belle & douce Agnès.
Cet aumônier qui la suivoit de près,
Cet aumônier ardent, infatigable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainsi qu'un loup qui mâche sous la dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever sa curée,
Va du bercail escalader l'entrée.
Tel enflâmé de sa lubrique ardeur,
Les yeux en feu, l'aumônier ravisseur
Alloit cherchant les restes de sa joye
Qu'on lui ravit, lorsqu'il tenoit sa proye.
Il sonne, il crie. On vient : on apperçut
Qu'il étoit seul : & soudain il parut
Que ces deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les solives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevoient,
Et se levant, le pont-levis haussoient.
A ce spectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.
Il suit de l'œil les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.

On voit souvent du haut d'une goutiere
Descendre un chat auprès d'une voliere,
Tendant la griffe à travers des barreaux
Qui contre lui défendent les oyseaux:
Il suit des yeux cette espece emplumée
Qui se tapis au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit sous des ormes touffus
Un beau jeune homme, à la tresse dorée,
Au sourcil noir, à la mine assurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au tein fleuri par les graces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge.
C'étoit l'amour, ou c'étoit mon beau page.
C'étoit Monrose. Il avoit tout le jour
Cherché l'objet de son naissant amour.
Dans le couvent reçu par les nonetes,
Il apparut à ces filles discretes,
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour dire Avé venant du haut du ciel.
Les tendres sœurs voyant le beau Monrose
Sentoient rougir leurs visages de rose,
Disant tout bas: ah! que n'étoit-il là,
Dieu paternel! quand on nous viola?
Toutes en cercle autour de lui se mirent,
Parlant sans cesse: & lorsqu'elles apprirent
Que ce beau page alloit chercher Agnès,
On lui donna le coursier le plus frais
Avec un guide, afin que sans esclandre
Il arrivât au château de Cutendre.
En arrivant, il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.
Lors, tout ému de joye & de colere:

» Ah! c'eſt donc toi, prêtre de Belzébuth?
» Je jure ici Chandos & mon ſalut,
» Et plus encor les yeux qui mon ſçu plaire,
» Que tes forfaits vont enfin ſe payer.
Sans répartir, le bouillant aumônier
Prend d'une main, par la rage tremblante,
Un piſtolet, en preſſe la détente:
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part,
Le plomb chaſſé ſiffle & vole au haſard,
Suivant au loin la ligne mal-mirée
Que lui traçoit une main égarée.
Le page viſe, & par un coup plus ſûr
Atteint ce front, ce front horrible & dur,
Où ſe peignoit une ame déteſtable.
L'aumônier tombe: & le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de ſon cœur
De la pitié le mouvement aimable.
» Hélas! dit-il, meurs du moins en chrétien:
» Dis Te Deum: tu vécus comme un chien:
» Demande au ciel pardon de ta luxure;
» Prononce Amen; donne ton ame à Dieu.
» Non, répondit le maraut à tonſure;
» Je ſuis damné; je vais au diable: adieu.
Il dit; & meurt. Son ame déloyale
Alla groſſir la cohorte infernale.
Tandis qu'ainſi ce monſtre impénitent
Alloit rôtir aux braſiers de Satan,
Le bon roi Charles, accablé de triſteſſe,
Alloit cherchant ſon errante maîtreſſe,
Se promenant pour calmer ſa douleur
Devers la Loire avec ſon confeſſeur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque

En peu de mots, ce que c'eſt qu'un docteur,
Qu'en ſa jeuneſſe un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'eſt un mortel, tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ſes mains
Du bien, du mal la trompeuſe balance,
Vous mene au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher ſon maître en conſcience;
Son ton, ſes yeux, ſon geſte compoſant;
Obſervant tout; flatant avec adreſſe
Le favori, le maître, la maîtreſſe;
Toujours accord; & toujours complaiſant.
Le confeſſeur du monarque Gallique
Etoit un fils du bon ſaint Dominique:
Il s'appelloit le pere Bonifoux;
Homme de bien, ſe faiſant tout à tous.
Il lui diſoit d'un ton dévot & doux:
» Que je vous plains! la partie animale
» Prend le deſſus; la choſe eſt bien fatale!
» Aimer Agnès eſt un péché vraiment!
» Mais ce péché ſe pardonne aiſément.
» Au tems jadis il étoit fort en vogue.
» Chez les Hébreux, malgré le décalogue,
» Cet Abraham, le pere des croyans,
» Avec Agar s'aviſa d'être pere;
» Car ſa ſervante avoit des yeux charmans,
» Qui de Sara méritoient la colere.
» Jacob le juſte épouſa les deux ſœurs.
» Tout patriarche a connu les douceurs
» Du changement dans l'amoureux myſtere.
» Le vieux Booz entre ſes draps reçut
» Après moiſſons la bonne & ſage Ruth;
» Et ſans compter la belle Betzabée,

» Du bon David l'ame fut abſorbée
» Dans les plaiſirs de ſon ample ſérail.
» Son vaillant fils, fameux par ſa criniere,
» Un beau matin, par grace ſinguliere,
» Vous repaſſa tout ce gentil bercail.
» De Salomon vous ſçavez le partage:
» Comme un oracle on écoutoit ſa voix;
» Il ſçavoit tout: & des rois le plus ſage
» Etoit pourtant le plus paillard des rois.
» De leurs péchés ſi vous ſuivez la trace,
» Si vos beaux ans ſont livrés à l'amour,
» Conſolez-vous: la ſageſſe a ſon tour.
» Jeune, on s'égare; & vieux, on obtient grace.
» Ah! dit Charlot, ce diſcours eſt fort bon:
» Mais que je ſuis bien loin de Salomon!
» Que ſon bonheur augmente mes détreſſes!
» Pour ſes ébats il eut ſept cens maîtreſſes:
» Je n'en eus qu'une; hélas! je ne l'ai plus!
Des pleurs alors ſur ſon nez répandus,
Interrompoient ſa voix tendre & plaintive,
Lorſqu'il aviſe, en tournant vers la rive,
Sur un rouſſin trotant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat. C'étoit Bonneau lui-même.
Un chacun ſçait qu'après l'objet qu'on aime
Rien n'eſt plus doux, pour un parfait amant,
Que de trouver ſon cher confident.
Le roi, perdant & reprenant haleine,
Crie à Bonneau: » quel démon te ramene?
» Que fait Agnès? dis? d'où viens-tu? quels lieux
» Sont embellis, éclairés par ſes yeux?

» Où la trouver ? dis donc ; réponds donc, parle.

Aux queſtions qu'enfiloit le roi Charles,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avoit été mis en pourpoint ;
Comme il avoit ſervi dans la cuiſine ;
Comme il avoit, par fraude clandeſtine,
Et par miracle à Chandos échappé,
Quand à ſe battre on étoit occupé,
Comme on cherchoit cette beauté divine.
Sans rien omettre, il raconta très-bien
Ce qu'il ſçavoit ; mais il ne ſçavoit rien.
Il ignoroit la fatale avanture,
Du prêtre Anglois la brutale luxure,
Du page aimé l'amour reſpectueux,
Et du couvent le ſac inceſtueux,
N'étoient du tout deſſus ſa tablature.
Et bien en prit à l'amant curieux.
Ainſi Louis ſe perdant à la chaſſe
Dans les taillis de ſon Fontainebleau,
De queſtions fatigue ſon Bonneau,
A ſon retours lui demande la trace
De la beauté qui captive ſon cœur,
Veut que de rien il ne lui faſſe grace,
Et n'en apprend que tout bien, tout honneur.

Après avoir bien expliqué leurs plaintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le ſort, & les cruels Anglais,
Ils étoient tous plus triſtes que jamais.
Il étoit nuit : le char de la grande ourſe
Vers ſon nadir avoit fourni ſa courſe :
Le jacobin dit au prince penſif :
» Il eſt bien tard ! ſoyez mémoratif,

» Que tout mortel, prince ou moine, à cette heure,
» Devroit chercher quelque honnête demeure,
» Pour y souper, & pour passer la nuit.
Le triste roi, par le moine conduit,
Sans rien répondre, & ruminant sa peine,
Le coû penché, galoppe dans la plaine:
Et bientôt Charles, & le prêtre, & Bonneau,
Furent tous trois aux fossés du château.
Non loin du pont étoit l'aimable page,
Lequel ayant jetté dans le canal
Le corps maudit de son damné rival,
Ne perdoit point l'objet de son voyage.
Il dévoroit en secret son ennui,
Voyant ce pont entre sa dame & lui.
Mais quand il vit aux rayons de la lune
Les trois François, il sentit que son cœur
Du doux espoir éprouvoit la chaleur:
Et d'une grace adroite & non commune,
Cachant son nom, & surtout son ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il se fit entendre,
Il inspira je ne sçais quoi de tendre:
Il plut au prince: & le moine benin
Le caressoit de son air patelin,
D'un œil dévot, & du plat de la main.
Leur nombre heureux étoit formé de quatre,
On vit bientôt les deux fléches s'abbatre
Du pont mobile: & les quatre coursiers,
Font en marchant gémir les madriers.
Le gros Bonneau, tout éssoufflé, chemine,
En arrivant, droit devers la cuisine,

Songe au soupé. Le moine, au même lieu,
Dévotement en rendit grace à Dieu.
Charles, prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre, avant qu'il prit son somme.
Le bon baron lui fit son compliment,
Puis le mena dans son appartement.
Charles a besoin d'un peu de solitude:
Il veut jouir de son inquiétude:
Il pleure Agnès. Il ne se doutoit pas
Qu'il fut si près de ses jeunes appas.
Le beau Monrose en sçut bien davantage.
Avec adresse il fit causer un page:
Il se fit dire où reposoit Agnès,
Remarquant tout avec des yeux distraits.
Ainsi qu'un chat, qui d'un regard avide,
Guette au passage une souris timide,
Marchant tout doux; la terre ne sent pas
L'impression de ses pieds délicats:
Dès qu'il l'a vue, il a sauté sur elle.
Ainsi Monrose, avançant vers sa belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Posant l'orteil, & haussant les talons.
Agnès! Agnès! il entre dans ta chambre:
Moins promptement la paille vole à l'ambre:
Et le fer suit moins simpatiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monrose, en arrivant, se jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où sa maîtresse avoit, entre deux draps,
Pour sommeiller, arrangé ses appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force,
Ni le loisir: le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil. Un baiser amoureux

Unit soudain leurs bouches demi-closes :
Leur ame vint sur leurs lévres de rose :
Un tendre feu sortit de leurs beaux yeux :
Dans leurs baisers, leurs langues se cher-
cherent ;
Qu'éloquemment alors elles parlerent !
Discours muets, langage des désirs,
Charmant prélude, organe des plaisirs,
Pour un moment il vous fallut suspendre
Ce doux concert, & ce duo si tendre.
Agnès aida Monrose impatient
A dépouiller, à jetter promptement
De ses habits l'incommode parure,
Déguisement qui pese à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu ;
Que hait surtout un Dieu qui va tout nu.
Dieux, quels objets ! Est-ce Flore, Zé-
phire ?
Est-ce Psiché, qui caresse l'Amour ?
Est-ce Vénus, que le fils de Cynire
Tient dans ses bras, loin des rayons du jour,
Tandis que Mars est jaloux & soupire ?
Le Mars François, Charles, au fond du
château,
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret, & boit avec tristesse.
Pour égayer sa taciturne altesse,
Un vieux valet, bavard de son métier,
Apprit au roi, sans se faire prier,
Que deux beautés, l'une, robuste & fiere,
L'autre, plus douce, aux yeux bleus, au
tein frais,
Couchoient alors dans la gentilhommiere.

Charles étonné les soupçonne à ces traits.
Il se fait dire, & puis redire encore
Quels sont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler le maintien vertueux
Du tendre objet de son cœur amoureux.
C'est elle enfin: c'est tout ce qu'il adore.
Il en est sûr. Il quitte son repas.
» Adieu Bonneau: je cours entre ses bras.
Il dit, & vole, & non pas sans fracas:
Il étoit roi, cherchant peu le mystere.
Plein de sa joie, il répete, il redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans son lit.
Que d'embarras! comment sortir d'affaire?
Voici comment le beau page s'y prit.
Près du lambris, dans une grande armoire,
On avoit mis un petit oratoire,
Autel de poche, où, lorsque l'on vouloit,
Pour quinze sous un capucin venoit.
Sur le rétable, en voute pratiquée
Est une niche en attendant son saint:
D'un rideau verd la niche étoit masquée.
Que fait Monrose? un beau penser lui vint
De s'ajuster dans la niche sacrée
En bienheureux. Derriere le rideau
Il se tapis, sans pourpoint, sans manteau.
Le roi s'avance; & presque dès l'entrée,
Il saute au coû de sa belle adorée,
Et tout en pleurs il veut jouir des droits
Qu'ont les amans, surtout quand ils sont rois.
Le saint caché frémit à cette vue;
Il fait du bruit, & la toile remue.
Le roi s'avance; il y porte la main;

Il ſent un corps ; il recule, il s'écrie :
» Amour ! Satan ! ſaint François ! ſaint Germain !
Moitié frayeur, & moitié jalouſie,
Puis tire à lui, fait tomber ſur l'autel
Avec grand bruit le rideau, ſous lequel
Se blotiſſoit cette aimable figure,
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étaloit
Ce que Céſar ſans pudeur ſoumettoit
A Nicomede en ſa belle jeuneſſe :
Ce que jadis le héros de la Grece
Admira tant dans ſon Epheſtion :
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô ciel ! ont de foibleſſe !
Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cet hiſtoire, au moins ſe ſouvient-il
Que dans le camp la courageuſe Jeanne
Traça jadis au bas d'un dos profane,
D'un doigt conduit par monſieur ſaint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lys.
Cet écuſſon, ce ſaint cu, ce derriere,
Emurent Charles : il ſe mit en priere :
Il croit que c'eſt un tour de Belzébuth :
De repentir & de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte :
Le prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains : » qu'on vole ici vers elle !
» Accourez tous : le diable eſt chez ma belle !
Aux cris du roi, le confeſſeur troublé,
Non ſans regret, quitte auſſi-tôt la table ;

L'ami Bonneau monte tout essoufflé:
Jeanne s'éveille, & d'un bras redoutable,
Prenant ce fer que la victoire suit,
Cherche l'endroit d'où partoit tout ce bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormoit à l'aise, & ne put rien entendre.

CHANT XII.

Sortie du château de CUTENDRE. *Combat de la* PUCELLE *&* JEAN CHANDOS. *Etrange loi du combat, à laquelle la* PUCELLE *eſt ſoumiſe.*

EN accourant, la fiere Jeanne d'Arc,
D'une lucarne, apperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers, portant dames en croupe,
Et d'écuyers, qui tenoient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains:
Cent boucliers, où des nuits la couriere
Réfléchiſſoit ſa tremblante lumiere:
Cent caſques d'or, d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés:
Et des rubans, dont les touffes dorées,
Pendoient au bout des lances acérées.
Voyant cela, Jeanne crut fermement
Que les Anglois avoient ſurpris Cutendre.
Mais Jeanne d'Arc ſe trompoit lourdement:
En fait de guerre on peut bien ſe méprendre:
Témoin Ajax, & certain général,
Duc, bel-eſprit, miniſtre, maréchal:
L'un ſur le Rhin, l'autre aux bords du Scamandre,
Un beau matin s'aviſerent de prendre

Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
Sans que l'honneur fut en rien compromis.
Ce n'étoient point des enfans d'Angleterre,
Qui de Cutendre avoient surpris la terre:
C'étoit Dunois, de Milan revenu,
Le grand Dunois, à Jeanne si connu,
Qui ramenoit la belle Dorothée.
Elle étoit d'aise & d'amour transportée:
Elle en avoit sujet assurément:
Car auprès d'elle étoit son cher amant.
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Pour qui son œil de pleurs souvent se mouille,
L'ayant cherchée à travers cent combats,
L'avoit trouvée, & ne la quittoit pas.
En nombre pair, cette troupe dorée,
Dans le château, la nuit étoit entrée.
Jeanne y vola. Le bon roi qui la vit,
Crut qu'elle alloit combattre, & la suivit.
Et dans l'erreur qui trompoit son courage,
Il laisse encor Agnès avec son page.
O page heureux! & plus heureux cent fois
Que le plus chaud, le plus chrétien des rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grace
Au bénoit saint dont tu tenois la place!
Il te fallut r'habiller promptement:
Sur le satin de ton cu ferme & blanc,
Tu rajustas ta trousse diaprée.
Agnès t'aidoit d'une main timorée,
Qui s'égaroit & se trompoit souvent.
Que de baisers sur sa bouche de rose
Elle reçut en r'habillant Monrose!
Que son bel œil, le voyant rajusté,
Sembloit encor chercher la volupté!

Monrose au parc descendit sans rien dire.
Le confesseur tout saintement soupire,
Voyant passer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnoit de la distraction.
La douce Agnès composoit son visage,
Ses yeux, son air, son maintien, son langage.
Auprès du roi, Bonifoux se rendit,
Le consola, le rassura, lui dit:
Que dans la niche un envoyé céleste
Etoit d'en-haut venu pour annoncer,
Que des Anglois la puissance funeste
Touchoit au terme, & que tout doit passer:
Que le roi Charles obtiendra la victoire.
Charles le crut: car il aimoit à croire.
La fiere Jeanne appuya ce discours,
» Du ciel, dit-elle, acceptons le secours:
» Venez, grand prince! & rejoignons l'armée,
» De votre absence à bon droit alarmée.
Sans balancer, la Trimouille & Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ce héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut présentée.
Agnès la baise; & le noble escadron,
Sortit enfin du logis du baron.
Les gens du ciel aiment souvent à rire
Des passions du sublunaire empire:
Il regardoit cheminant dans les champs
Cet escadron de héros & d'amans.
Le roi de France alloit près de sa belle,
Qui s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur son cheval la main lui présentoit,
Serroit la sienne, exhaloit sa tendresse,

Et cependant, ô comble de foiblesse!
De tems en tems le beau page lorgnoit.
Le confesseur psalmodiant suivoit,
Des voyageurs récitant la priere,
S'interrompant, en voyant tant d'attraits,
Et regardant avec des yeux distraits
Le roi, le page, Agnès, & son bréviaire.
Tout brillant d'or, & le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la cour,
Caracoloit auprès de Dorothée,
Ivre de joye, & d'amour transportée,
Qui le nommoit son cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de son cœur.
Jeanne auprès d'eux, ce fier soutien du trône,
Portant corset & jupon d'amazône,
Le chef orné d'un petit chapeau verd,
Enrichi d'or & de plumes couvert,
Sur son fier âne étaloit ses gros charmes,
Parloit au roi, couroit, alloit le pas,
Se rengorgeoit, & soupiroit tout bas
Pour le Dunois, compagnon de ses armes:
Car elle avoit toujours le cœur ému,
Se souvenant de l'avoir vu tout nu.
Bonneau portant barbe de patriarche,
Suant, soufflant, Bonneau fermoit la marche;
O d'un grand roi serviteur précieux!
Il pense à tout: il a soin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vin vieux,
Longs saucissons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets, ou cuits, ou prêts à cuire.
On avançoit, alors que Jean Chandos,
Cherchant partout son Agnès & son page,
Au coin d'un bois, près d'un certain passage,

Le fer en main, rencontra nos héros.
Chandos avoit une suite assez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui suit les pas du monarque amoureux.
Mais elle étoit d'espece différente :
On n'y voyoit ni tetons, ni beaux yeux.
» Oh ! oh ! dit-il, d'une voix menaçante,
» Galans François, objet de mon courroux,
» Vous avez donc trois filles avec vous !
» Et moi Chandos, je n'en aurai pas une ?
» Ç'a, combattons. Je veux que la fortune
» Décide ici qui de nous sçait le mieux
» Pousser sa lance & plaire à deux beaux yeux.
» Que la valeur soit notre seule chance !
» Que de vous tous le plus ferme s'avance !
» Qu'on entre en lice ! & celui qui vaincra,
» L'une des trois à son aise tiendra.
Le roi, piqué de cette offre cinique,
Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique.
Dunois lui dit : » ah ! laissez-moi, seigneur,
» Venger mon prince & ces dames d'honneur.
Il dit, & court. La Trimouille l'arrête :
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau, toujours de bon accord,
Leur proposa de s'en remettre au sort :
Car c'est ainsi que les guerriers antiques
En ont usé dans les tems héroïques :
Ne vit-on pas l'apôtre Matthias
Gagner aux dez la place de Judas ?
Même aujourd'hui, dans quelques républiques,
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux
Se tire au dez, & tout n'en va que mieux,
Le gros Bonneau tient le cornet, soupire,
Craint

Craint pour son roi, prend les dez, roule, tire.
Denis, du haut du céleste rempart,
Voyoit le tout d'un paternel regard:
Et contemplant la Pucelle & son âne,
Il conduisoit ce qu'on nomme hazard.
Il fut heureux. Le sort échut à Jeanne.
Jeanne! c'étoit pour vous faire oublier
L'infâme jeu de ce grand cordelier,
Qui ci-devant avoit raflé vos charmes.
Jeanne, à l'instant, court au roi, court aux armes,
Modestement va derriere un buisson
Se délacer, détacher son jupon,
Et revêtir son armure sacrée,
Qu'un écuyer tient déja préparée:
Puis à cheval elle monte en courroux:
Branlant sa lance & serrant les genoux,
Elle invoquoit les onze milles belles,
Du pucelage héroïnes fidelles.
Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien
Dans les combats n'invoquoit jamais rien.
Jean contre Jeanne avec fureur s'avance:
Des deux côtés égale est la vaillance.
Les deux coursiers bardés, coëffés de fer,
Sous l'éperon partent comme l'éclair,
Vont se heurter, & de leur tête dure,
Front contre front fracassent leur armure:
La flâme en sort: & le sang du coursier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentissent:
Des deux coursiers les huit pieds tressaillissent:
Et les guerriers du coup désarçonnés,

Tombent chacun ſur la croupe étonnés :
Ainſi qu'on voit deux boules ſuſpendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même inſtant partir,
Hâter leurs cours, ſe heurter, s'applatir,
Et remonter ſous le choc qui les preſſe,
Multipliant leur poids par leur viteſſe.
Chaque parti crut mort les deux courſiers,
Et treſſaillit pour les deux chevaliers.
Or, des François le champion auguſte
N'avoit la chair ſi ferme & ſi robuſte,
Les os ſi durs, les membres ſi diſpos,
Si muſculeux, que meſſer Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné ſa ligne & ſon point fixe,
Son quadrupede un haut-le-corps lui fit,
Qui ſur le pré Jeanne d'Arc étendit,
Sur ſon beau dos, ſur ſa croupe gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.
Chandos penſoit qu'en ce grand déſarroi
Il avoit mis ou Dunois ou le roi :
Il veut ſoudain contempler ſa conquête.
Le caſque ôté, Chandos voit une tête,
Où languiſſoient deux grands yeux noirs & longs.
De la cuiraſſe il défait les cordons :
Il voit, ô ciel! ô plaiſir! ô merveille!
Deux gros tétons de figure pareille,
Unis, polis, ſéparés, demi-ronds,
Et ſurmontés de deux petits bouions,
Qu'en ſa naiſſance a la roſe vermeille.
On tient qu'alors, en élevant ſa voix,
Il bénit Dieu pour la premiere fois.

» Elle eſt à moi la Pucelle de France!
S'écria-t-il : » Contentons ma vengeance.
» J'ai, grace au ciel, doublement mérité
» De mettre à bas cette fiere beauté.
» Que ſaint Denis me regarde & m'excuſe :
» Mars & l'amour ſont mes droits ; & j'en uſe.
Puis, ſe tournant devers ſon écuyer,
» Je vois, dit-il, qu'elle eſt hors d'elle-même;
» J'ai ces deux bras pour combattre & tuer :
» Pour la guérir je prendrai le troiſieme.
Son écuyer répond : » pouſſez, milord :
» Du trône Anglois affermiſſez le ſort.
» Frere Lourdis en vain nous décourage :
» Il jure en vain que ce ſaint pucelage
» Eſt des Troyens le grand Palladium,
» Le bouclier ſacré du Latium :
» De la victoire il eſt, dit-il, le gage ;
» C'eſt l'oriflâme. Il faut nous en ſaiſir.
» Oui, dit Chandos, & j'aurai pour partage
» Le plus grand bien, la gloire & le plaiſir.
Jeanne pâmée écoutoit ce langage
Avec horreur, & faiſoit mille vœux
A ſaint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque,
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire ? Il faut dans tout état
Qu'on ſe ſoumette à la loi du combat.
Les fers en l'air, & la tête penchée,
L'oreille baſſe & du choc écorchée,
Languiſſamment le céleſte baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardoit.
Il nourriſſoit dès long-tems dans ſon ame
Pour la Pucelle une diſcrette flâme,

Des sentimens nobles & délicats,
Très-peu connus des ânes d'ici-bas:
Il soupiroit en voyant les trois bras.
Le confesseur du bon monarque Charles
Tremble en sa chair, alors que Chandos parle:
Il craint surtout que son cher pénitent,
Pour soutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A son Agnès n'en vueille faire autant,
Et que la chose encor soit imitée
Par la Trimouille, & par sa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraison,
Et fait tout bas sa méditation
Sur les effets, la cause, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

CHANT XIII.

Vision. Miracle qui sauve l'honneur de JEANNE.

EN méditant avec attention,
Le bénoit moine eut une vision,
Assez semblable au prophétique songe
De ce prophéte heureux par un mensonge
Patte-velu, dont l'esprit lucratif
Avoit vendu ses lentilles en Juif:
Ce vieux Jacob, (admirez bien, mes freres,
Du livre saint les sublimes mysteres)
Devers l'Euphrate, une nuit apperçut
Mille béliers qui grimperent en rut
Sur les brebis, qui les laisserent faire.
Le moine vit de plus plaisans objets,
Il vit très-bien, ou crut voir le bon pere,
Ce qu'aucun saint n'obtint de voir jamais:
Il vit courir à la même avanture,
Il vit aux pieds des futures Agnès
Les demi-Dieux de la race future:
Il observa les différens attraits
De ces beautés, dont l'adresse féconde
Faisoit danser tous les maîtres du monde:
Chacune étoit juste sous son héros,
Partant ensemble & disant les grands mots:
Chacune avoit son trot & son allure;
Chacun piquoit à l'envi sa monture.

Tous excelloient à ce jeu des deux dos.
Tels, au retour de Flore & de Zéphire,
Quand le printems reprend son doux empire,
Tous les oiseaux, peints de mille couleurs,
Par leurs amours agitent les feuillages:
Les papillons se baisent sur les fleurs;
Et les lions courent sous les ombrages
Vers leurs moitiés qui ne sont plus sauvages.
C'est-là qu'il vit le beau François premier,
Ce brave roi, ce loyal chevalier
Avec Etampe heureusement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là, Charle-Quint joint le myrte au laurier,
Baise à la fois la Flamande & la Maure.
Quels rois, ô ciel! l'un, à ce beau métier,
Gagne la goutte, & l'autre pis encore.
Près de Diane on voit danser les ris,
Aux mouvemens que l'amour lui fait faire,
Quand dans ses bras décharnés & flétris,
Yvre d'amour tendrement elle serre
En se pâmant, le second des Henris.
De la débauche un long & docte usage
De la beauté lui fait avoir le prix.
De Charles neuf, le successeur volage,
Quitte en riant sa Cloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.
Mais quels combats le jacobin vit rendre
Par Borgia, le sixieme Alexandre?
En cent tableaux il est représenté:
Là, sans thiare, & d'amour transporté,
Tournant le dos, troussant sa soutanelle,
Avec Vanose il se fait la femelle:
Un peu plus bas, on voit Sa Sainteté,

Pour ses plaisirs convoitant sa famille,
Donner l'assaut à Lucrece sa fille.
O Léon dix! ô sublime Paul trois!
Jules second! & toi Monté le drille!
A ce beau jeu vous passez tous les rois.
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la ligue rebelle,
A mon héros, plus connu mille fois
Par les plaisirs que goûta Gabrielle,
Que par vingt ans de travaux & d'exploits.
Le moine vit des doges de Venise,
Et ces grands ducs, fiers oppresseurs de Pise,
Avec les boucs partageant leurs plaisirs:
Mais les laissant à leurs puans désirs:
Bientôt on voit le plus beau des spectacles,
Ce siécle heureux, ce siécle des miracles,
Ce grand Louis, cette orgueilleuse cour,
Où tous les arts sont instruits par l'amour.
L'amour bâtit ce superbe Versailles:
L'amour, aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis,
Malgré les cris du fier Dieu des batailles;
L'amour amene au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes;
Toutes en feu, toutes impatientes;
De Mazarin la niece aux yeux divins;
La généreuse & tendre la Valiere;
La Montespan, plus ardente & plus fiere;
L'une se livre au moment de jouir,
Et l'autre attend le moment du plaisir.
Mais tout à coup quelle métamorphose!
D'un long froc noir, lugubrement paré,
L'amour met bas sa couronne de rose:

Son front se perd sous un bonnet quarré.
Le sot scrupule, & la froide décence
Masquent les traits de sa riante enfance.
L'hymen le suit à pas mystérieux :
Les deux flambeaux brulent des mêmes feux,
Feux sans éclat, dont la pâle lumiere
Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
A la lueur de ces tristes flambeaux,
Suivi d'un prêtre, & de deux maquereaux ;
Pour guide un diable en noire soutanelle,
Le grand Louis, couronné de pavots,
Vient épouser sa vieille maquerelle.
Le moine vit ce phœnix des Bourbons
Enforcelé de deux flasques tétons,
Sur un sopha piquer sa haridelle.
L'amour en pleurs, & sa suite fidelle,
Les jeux, les ris, s'envolent à Paphos,
Paris, la cour, sont en proye aux dévots.
Une grossiere & maussade luxure
Rappelle aux sens toute la volupté.
Sous l'air caffard, un cinisme effronté
Mit Diogene où régnoit Epicure.
Dans les excès d'une crapule obscure,
Le courtisan cherche la liberté.
Hercule en froc, & Priape en soutane,
Dans les palais portent l'obscénité:
Tout leur fait joug, & le couple profane,
Recommandé par sa brutalité,
A son plaisir patine la beauté.
C'en étoit fait du tendre amour, en France,
Quand la fortune, ou bien la providence,
A saint Denis logea le roi bigot.
Le moine voit à ce régne cagot

Dans les destins succéder la Régence,
Tèms fortuné, marqué par la licence,
Où la folie agitant son grelot,
Jette sur tout un vernis d'innocence:
Où le caffard n'est prisé que du sot.
Tendre Argenton! folâtre Parabere!
C'est par vos soins, que le Dieu de Cythere
Régnant en maître au palais d'Orléans,
Sur ses autels revoit fumer l'encens.
Le Dieu du goût, son seul & digne émule,
Tâche d'unir les graces aux talens.
Faune & Priape, & le brutal Hercule,
Forcés de fuir, rentrent dans les couvens:
Ils n'osent plus se faire voir en France
Que sous les traits de Bieux ou de Vence.
Le bon régent, de son palais royal,
Des voluptés donne à tous le signal.
Vous répondez à ce signal aimable,
Jeune Berry! bel astre de la cour!
Vous répondez du sein du Luxembourg,
Vous, que Bacchus & le Dieu de la table
Menent au lit, escortés par l'amour.
Près de Paris, sous la pourpre Romaine...
Mais je m'arrête: un semblable tableau
Pourroit au peintre attirer dure aubeine:
Il y faudroit placer plus d'un Bonneau
En robe courte: or, dans ce dernier âge
Homme d'épée est un fier maquereau:
Et moi chétif j'abhorre le tapage.
Je tiendrai donc contre l'appas flateur:
Je me tairai, n'en déplaise au lecteur!
O Rambouillet, asyle du mystere!
Meudon! Choisi! réduits délicieux!

Que les plaisirs, les amours, & les jeux
Ont si souvent préférés à Cythere,
Sur vos secrets censurés par Ligniere
Et respectés de son prudent recteur,
Ma chaste Muse est forcée à se taire.
Le tems présent est l'arche du Seigneur:
Qui la touchoit d'une main trop hardie
Puni du ciel tomboit en létargie.
Je me tairai. Mais si j'osois pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, simple, touchant!
O potelée & douce la Tournelle!
Si j'osois mettre à vos genoux charnus
Le grain d'encens que l'on doit à Vénus,
Si je chantois cette haute fortune,
L'objet des vœux de Flavacourt la brune,
Si je chantois ce tendre & doux lien,
Ce nœud si cher, quoique si peu chrétien,
Formé, béni par la vieille Eminence,
Maudit, rompu par un prélat bigot,
Et resserré par ce grand roi de France,
Malgré l'avis & les sermons d'un sot!
Si de l'amour je déployois les armes,
Si je disois!.... Non, je ne dirai mot;
Je serois trop au-dessous de vos charmes.
Dans son extase enfin le moine noir
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
D'un œil avide, & toujours très-modeste,
Il contemploit le spectacle céleste
De tous ces rois accouplés bout à bout,
Charles second sur la belle Portsmouth,
George second sur la tendre Yarmouth;
Et ce dévot, roi de Lusitanie,

En priant Dieu se pâmant sur sa mie,
Et ce Victor, attrapé tour à tour
Par son orgueil, par son fils, par l'amour.
Mais quand au bout de l'auguste enfilage
Il apperçut entre Iris & son page,
Perçant un cu, qu'il serroit des deux mains,
Cet auteur roi, si dur & si bizarre,
Que dans le Nord on admire, on compare
A Salomon, ainsi que les Germains,
Leur empereur au César des Romains,
» Hélas! dit-il, si les grands de la terre
» Font deux à deux cette éternelle guerre,
» Si l'univers doit en passer par-là,
» Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
» Les deux gigots sur la belle brunette
» Du seigneur Dieu la volonté soit faite!
» Amen, Amen, dit-il, & se pâma,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.
Mais saint Denis étoit loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle & la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois
Oüi conter qu'on nouoit l'aiguillette.
C'est une étrange & terrible recette,
Et dont un saint ne doit jamais user,
Que quand d'un autre il ne peut s'aviser.
D'un pauvre amant le feu se tourne en glace:
Vif & perclus, sans rien faire il se lasse:
Dans ses efforts étonné de languir,
Et consumé sur le bord du plaisir.
Telle une fleur des feux du jour séchée,
La tête basse & la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs

Qui lui rendoient la vie & les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Adglois dans ſes droits de conquête.
Chandos ſuant, & ſoufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt, ſi jeanne eſt une fille :
» Au diable ſoit, dit-il, la ſotte éguille !
Bientôt le diable emporte l'étui neuf :
Il veut encor ſecouer ſa guenille :
Jeanne échapant à ſon vainqueur confus
Reprend ſes ſens quand il les a perdus ;
Puis, d'une voix ſanglotante, terrible,
Elle lui dit : » Tu n'es pas invincible ;
» Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,
» Dieu t'abandonne, & ton cheval s'abbat.
» Dans l'autre, un jour, je vengerai la France ;
» Denis le veut, & j'en ai l'aſſurance :
» Et je te donne avec tes combattans
» Un rendez-vous ſous les murs d'Orléans.
Le fier Chandos lui répondit : » Ma belle !
» Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle :
» J'aurai pour moi ſaint George & le Dieu fort :
» Et je promets de réparer mon tort.

CHANT XIV.

CORISANDRE.

MON cher lecteur ſçait par expérience
Que ce beau Dieu, qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne ſont point jeux d'enfans,
A deux carquois tout à fait différens.
L'un a des traits, dont la douce piquûre
Se fait ſentir, ſans danger, ſans douleur,
Croît par le tems, pénétre au fond du cœur,
Et vous y laiſſe une vive bleſſure.
Les autres traits ſont un feu dévorant,
Dont le coup part & brule au même inſtant.
Dans les cinq ſens il porte le ravage.
Un rouge vif allume le viſage:
D'un nouvel être on ſe croit animé:
D'un nouveau ſang le corps eſt enflâmé.
On n'entend rien, le regard étincelle:
Sans réfléchir le geſte & l'acte ſuit:
L'eau ſur le feu bouillonnant à grand bruit;
Qui ſur les bords du broc, qui la recéle
S'éleve, court, s'échappe, tombe & fuit,
N'eſt qu'une image imparfaite, infidéle
Du feu d'amour, quand en nous il agit.
Vous connoiſſez tous ces états, mes freres?
Mais ce tyran de nos ames légeres,
Ce Dieu fripon, cet étourdi d'Amour,

Faiſoit alors un bien plus plaiſant tour.
Il fit loger entre Blois & Cutendre
Une beauté, dont les aimables traits
Auroient paſſé tous les charmes d'Agnès,
Si cette belle avoit eu le cœur tendre:
Beau don, qui vaut tous les autres attraits,
C'étoit la jeune & ſotte Coriſandre.
L'amour voulut, que tout roi, chevalier,
Homme de robe, & jeune bachelier,
Dès qu'il verroit cette jeune imbécile
Perdît le ſens à ſe faire lier.
Mais les valets, le peuple, eſpece vile,
Etoient exempts de la bizarre loi:
Il falloit être ou getilhomme ou roi
Pour être fou. Ce n'eſt pas tout encore:
L'art d'Eſculape, & cent grains d'ellebore
Contre ce mal étoient un vain ſecours:
Et la cervelle empiroit tous les jours,
Juſqu'au moment où la belle innocente
Pour quelque amant ſeroit compatiſſante:
Et ce moment du ciel étoit preſcrit,
Pour que la belle eut enfin de l'eſprit.
Plus d'un amant, né ſur les bords de Loire,
Pour avoir vu Coriſandre une fois,
Avoit perdu le ſens & la mémoire.
L'un ſe croit cerf, & broûte dans les bois,
L'autre, penſant avoir un cu de verre,
Dès qu'un paſſant le heurte en ſon chemin
Va s'écriant quon caſſe ſon derriere.
Goyon ſe croit du ſexe féminin,
Porte une juppe & ſe meurt de triſteſſe,
Qu'à la trouſſer nul amant ne s'empreſſe:
D'un large bât Valori s'eſt chargé;

Il se croit âne, & ne se trompe guere,
Veut qu'on le charge & ne cesse de braire.
Sablé se croit en marmite changé,
Marche à trois pieds, une main pose à terre;
L'autre fait l'anse. Hélas! chacun de nous
Pourroit fort bien se mettre au rang des fous
Sans avoir vu la belle Corisandre.
Quel bon esprit ne se laisse surprendre
A ses désirs? & qui n'a ses travers?
Chacun est fou, tant en prose qu'en vers?
Or, Corisandre avoit une grand'mere,
Femme de bien, d'une humeur peu sévere,
Dont en secret l'orgueil se complaisoit
A voir les fous que sa fille faisoit.
Mais de scrupule à la fin obsédée,
Elle eut pitié d'un si triste fléau;
Sa fille donc, si fatale au cerveau,
Par elle fut dans sa chambre enfermée.
Elle aposta, pour garder le château,
Deux champions, à la mine assurée,
Qui défendoient l'accès de la maison
A tout venant qui risquoit sa raison.
La belle sotte ainsi claquemurée,
Filoit, cousoit, & chantoit, sans penser,
Sans nul regret, qui vint la traverser,
Sans goût, sans soins, & sans la moindre envie
De s'appliquer à guérir la folie
De ses amans: ce qui n'auroit tenu
Qu'à dire oui, si la belle eût voulu.
Le fier Chandos, encor tout en colere
D'avoir raté sa superbe adversaire,
Vers ses Anglois retournoit en grondant:
Semblable au chien, dont la vorace dent

Saisit en vain le liévre qui s'échappe,
Qui tourne, vire, & crie, & pleure, & jappe,
Puis vers son maître approche à petit pas
Portant la queue & l'oreille fort bas.
Chandos maudit son animal revêche,
Qui lui fit faute en ce tendre duel.
Son général cependant lui dépêche
Pour le presser un jeune colonel,
Brave Irlandois, nommé Paul Tirconnel,
Portant l'air haut, une large poitrine,
Jarret tendu, bras nerveux, double échine,
Au sourcil fier, & qui porte la mine
D'avoir toujours sçu parer à l'affront,
Qui de Chandos faisoit rougir le front.
Ces deux guerriers, avec leur noble escorte,
De Corisandre arrivans à la porte,
Veulent entrer, quand des deux portiers l'un
Crie: » arrêtez, gardez-vous d'entreprendre
» De pénétrer jusques à Corisandre,
» Si vous voulez garder le sens commun.
Le fier Chandos, qui croit qu'on l'injurie
Pousse en avant, & frappant en furie,
D'un coup d'estoc, renverse à douze pas
Un des huissiers, qui se démet un bras,
Et tout meurtri roule au loin sur le sable.
Paul Tirconnel, non moins impitoyable,
De l'éperon donne à la fois deux coups,
Lâche la bride & serre les genoux
A son coursier, qui comme la tempête
Part de la main & passe sur la tête
De l'autre huissier, qui leve un front confus,

Reſte un moment interdit & perclus,
Et détournant reçoit une ruade
Qui le met bas avec ſon camarade.
Tel en province un brillant officier,
Jeune, galant, égrefin, petit-maître,
Cour au ſpectacle, & roſſe le portier,
Gagne une loge, & placé ſans payer
Siffle par air tout ce qu'il voit paroître.
La ſuite Angloiſe arrive dans la cour:
La vieille dame y deſcend éplorée.
A ce grand bruit, Coriſandre effarée
Prend un jupon, ſort de la chambre, accourt,
Chandos leur fait un compliment fort court,
En digne Anglois, qui de parler n'a cure.
Mais obſervant l'innocente figure,
Ce teint de lys, ces charmes ſucculens,
Ces bras d'ivoire & ces tétons naiſſans,
Que de ſes mains arrondis la nature,
Il s'en promet une heureuſe avanture;
Quand Coriſandre, à l'hébêté maintien,
Jette au haſard un œil qui ne dit rien.
Pour Tirconnel, d'une façon gentille,
Il ſalua la grand'mere & la fille,
Et pour ſa part fit auſſi les yeux doux.
Qu'arrive-t'il? les voilà tous deux foux.
Chandos atteint de cette maladie,
En maquignon natif de Normandie,
Pour un cheval prend la jeune beauté,
Prétend qu'il ſoit ſellé, bridé, monté,
Et puis claquant ſa croupe rebondie,
D'un demi-tour s'élance ſur ſon dos.
La belle crie, & tombe ſous Chandos;
Quand Tirconnel, par une autre manie,

Au même instant se croit cabaretier,
Et prend la belle à genoux accroupie
Pour un tonneau, qu'il convient préparer
Pour le percer & pour le soutirer
Par l'orifice au clair jusqu'à la lie.
Tout chevauchant alors Chandos lui crie,
» Vous êtes fou! God dam! l'esprit malin
» A détraqué, je crois, votre cervelle.
» Quoi! vous prenez pour un tonneau de vin
» Mon cheval blanc à criniere isabelle! ....
» C'est mon tonneau, j'en porte le bondon....
» C'est mon cheval, ... c'est mon tonneau,
mon frere .....
Egalement tous deux avoient raison.
Ils soutenoient leur folle opinion
Avec l'ardeur, dont un moine en colére
Plaide en faveur du dévot scapulaire,
Et d'Olivet pour son cher Ciceron.
Des démentis en réplique & duplique,
Et certains mots, que, grace à ma pudeur,
Mon style honnête épargne à mon lecteur,
Mots effrayans pour qui d'amour se pique,
Mirent en feu nos illustres Bretons,
Qui se narguoient de leurs estramaçons.
Comme le vent d'abord foible murmure,
S'éleve, gronde, & brisant les vaisseaux,
Trop agités pour résister aux eaux,
Répand l'horreur sur toute la nature:
Ainsi l'on vit nos deux Anglois, d'abord
Se plaisanter, faire semblant de rire,
Puis se fâcher, puis dans leur noir délire
Aller d'un train à se donner la mort.
Tous deux en garde, en la même posture,

Le bras tendu, le corps en son profil,
La tête haute, & le bras de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.
Mais aussi-tôt sans régle ni mesure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.
Au mont Etna dans leur forge brulante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincellante
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon, dont se mocque la terre.
Des deux côtés le sang est répandu,
Du bras, du col, & du crâne fendu,
Sans qu'un seul cri succéde à la blessure.
La bonne mere en gémit de douleur,
Voudroit pouvoir leur ôter leur armure:
Dit son Pater, demande un confesseur:
Et cependant sa fille avec langueur
Se rengorgeant, rajuste sa coëffure.
Nos deux Anglois sanglans, lassés, rendus,
Gissoient tous deux sur la terre étendus,
Quand arriva le grand roi de la France,
Et ces héros brillans porteurs de lance,
Et ces beautés, qui formoient une cour
Digne de Mars & du Dieu de l'amour.
La belle sotte au devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment leur donne le bon jour,
Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'auroit cru que la nature mit

Tant de poiſon dans des yeux ſans eſprit!
Des beaux François les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du ciel verſés bénignement
Sont des mortels reçus différemment:
Tout ſe façonne à notre caractere:
Diverſement ſur nous la grace opere.
Le même ſuc, dont la terre nourrit
Des fruits divers les ſemences écloſes,
Fait des œillets, des chardons & des roſes.
D'Argens ſoupire alors que d'Arget rit:
Et Maupertuis débite des fadaiſes,
Comme Newton ſes doctes hypothèſes:
Et certain roi fait ſervir ſes ſoldats
A ſes amours ainſi qu'à ſes combats.
Tout ſe varie: une cervelle Angloiſe
Tourne autrement qu'une tête Françoiſe:
Chacun ſe ſent des mœurs de ſon pays,
Chez les Anglois, ſombres & durs eſprits,
Toute folie eſt noire, attrabilaire;
Chez les François elle eſt vive & légere.
D'abord nos gens ſe prenant par la main,
Danſent en rond, & chantent le refrein.
Le gros Bonneau lourdement ſe démene,
Hors de cadence, ainſi que hors d'haleine.
Bréviaire en main, le pere Bonnifoux
A pas plus lents danſe avec tous ces foux.
Mais ſe plaiſant ſur-tout avec le page,
A ſon ſouris, à ſon dévot langage,
A ſes yeux doux, à ſon geſte, à ſon ton,
On croit au pere un reſte de raiſon.
Le mal nouveau qui faſcine la vue
De la royale & danſante cohue,

Leur fait penſer que la cour du château
Eſt un jardin avec un baſſin d'eau :
Et voulant tous s'y baigner, ils dépouillent
Leurs corcelets ; & nuds ſur le gazon,
Nageant à vuide, & levant le menton,
Dans l'onde claire ils penſent qu'ils ſe mouillent.
Et remarquez que le moine en nageant
Alloit toujours près du page engageant.
A cet amas de têtes ſans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothée, Agnès, & la Pucelle,
Qui détournoient leur diſcrette prunelle,
Puis regardoient, & puis levoient les yeux
Avec le cœur & les mains vers les cieux.
Quoi ! s'écria l'inébranlable Jeanne,
J'aurai pour moi ſaint Denis, & mon âne :
J'aurai battu plus d'un Anglois profane :
Vengé mon prince, & ſauvé des couvens :
J'aurai marché vers les murs d'Orléans ;
Le tout en vain ? Le deſtin nous condamne
A voir périr nos travaux impuiſſans,
Et nos héros à perdre le bons ſens.
La douce Agnès, la tendre Dorothée,
De nos nageurs ſe tenoient à portée,
Pleuroient tantôt, & rioient quelquefois
De voir ſi fous des héros & des rois.
Mais que réſoudre ? Où fuir ? quel parti prendre ?
On regretoit le château de Cutendre.
Une ſervante en ſecret leur apprit
L'art de guérir ceux qui perdoient l'eſprit.

» La providence a décrété, dit-elle,
» Que le bon ſens ne peut être hébergé
» Chez les cerveaux, dont il a délogé,
» Que quand enfin la belle Coriſandre
» Aux lacs d'amour ſe laiſſera ſurprendre.
Ce bon avis ne fut pas ſans profit.
Le muletier par bonheur l'entendit:
Car vous ſçaurez que ce paillard terrible
Pour Jeanne d'Arc étant toujours ſenſible,
Jaloux de l'âne, avoit d'un pied diſcret
Suivi de loin l'amazone en ſecret.
A ce propos, il eut la confiance
De ſecourir & ſon prince & la France.
La belle étoit juſtement dans un coin
Propre au myſtere: il la guette de loin,
Puis court vers elle, armé, plein de courage.
On le crut fou; mais c'étoit le ſeul ſage.
O muletier! de quels rares tréſors
La juſte main de la riche nature
T'avoit payé la trop commune injure
De la fortune! En un ſeul haut-le-corps
Il met à bas la belle créature:
Il la ſubjugue, & d'un rein vigoureux
Faiſant jouer le bélier monſtrueux,
Il force, il rompt les quatre barricades:
Puis redoublant ſes vives eſtocades,
Il loge enfin dans toute ſa longueur
En ce fourreau ſon braquemart vainqueur.
Du bruſque aſſaut la jeune Coriſandre
N'avoit pas eu le tems de ſe défendre:
Les points fermés, tout le corps en arrêt,
Serrant les dents, retirant le jarret,
Sans dire mot, ſans rien voir, rien entendre,

Elle attendoit, en invoquant les saints,
Que l'ennemi se fut cassé les reins.
Pour elle enfin le moment vint d'apprendre
Et de sçavoir. A peine elle sentit
La volupté, dont la triste ignorance
De sa jeune ame abrutissoit l'essence,
De tous côtés le charme se rompit.
Chaque cervelle aussi-tôt fut remise
En son état, non sans quelque mépriſe:
Car le Roi Charles obtint le gros bon sens
Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
Celui du moine; & chacun des galans
Troqua de même. On eut peu d'avantage
Dans ces marchés: la raison des humains,
Ce don de Dieu, n'est que fort peu de chose.
Il ne l'a pas versée à pleines mains,
Et tout mortel est content de sa dose.
Ce changement n'en produisit aucun
Chez les amans: chacun pour sa maîtresse
Garda son goût, conserva sa tendresse:
Car en amour que fait le sens commun?
Pour Corisandre, elle obtint la science
Du bien, du mal, une honnête assurance,
De l'art, du goût, enfin mille agrémens,
Qu'elle ignoroit dans sa triste innocence.
Un muletier lui fit tous ces présens.
Ainsi d'Adam la compagne imbécile,
Dans son jardin vivant sans volupté,
Dès que du diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée & subtile,
Telles que sont les femmes de nos jours,
Sans appeller le diable à leur secours.

CHANT XV.

Comment JEAN CHANDOS *veut abuſer de la dévote* DOROTHÉE. *Combat de* LA TRIMOUILLE *&* CHANDOS. *Ce fier* CHANDOS *eſt vaincu par* DUNOIS.

O Volupté! mere de la nature,
Belle Vénus! ſeule divinité
Que dans la Grece invoquoit Epicure:
Qui du cahos chaſſant la nuit obſcure
Donnes la vie & la fécondité,
Le ſentiment & la félicité
A cette foule innombrable, agiſſante
D'êtres mortels, à ta voix renaiſſante:
Toi, que l'on peint déſarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel & le Dieu de la guerre:
Qui d'un ſourire écartes le tonnerre,
Calmes les flots, fais naître ſous tes pas
Tous les plaiſirs qui conſolent la terre:
Tendre Vénus! conduis en ſûreté
Le roi des Francs, qui défend ſa patrie:
Loin des périls conduis à ſon côté
La belle Agnès, à qui ſon cœur ſe fie.
Pour ces amans, de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas:
Elle n'eſt pas encor ſous ton empire:

C'eſt

C'eſt à Denis à veiller ſur ſes pas:
Elle eſt pucelle : & c'eſt lui qui l'inſpire.
Je recommande à tes douces faveurs
Et la Trimouille & cette Dorothée :
Verſe la paix dans leurs ſenſibles cœurs:
De ſon amant que jamais écartée,
Elle ne ſoit expoſée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont perſécutée.
Tendre Vénus! c'eſt par un muletier
Que tu formas le cœur de Coriſandre.
Depuis ce jour, douce, aviſée, & tendre
A tes autels prompte à ſacrifier,
Elle ſçut plaire, & jouir, & ſe rendre
A tous les nœuds dignes de la lier :
Ainſi l'on voit un artiſan groſſier
Tourner, polir d'une main rude & noire
L'or, le rubis, & le jaſpe, & l'ivoire.
Dont ſe pavane un brillant chevalier.
Aux beaux François, dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie,
Au poſſeſſeur du bon ſens de Bonneau
La belle fait les honneurs du château,
Et puis, conclut un accord pacifique
Entre Charlot & Chandos le cinique.
Elle obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe iroit de ſon côté,
Sans nul reproche & ſans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entr'elles.
Sur les Anglois elle étendit ſes ſoins
Selon leur goût, leurs mœurs, & leurs beſoins.
Un gros roſbif que le beurre aſſaiſonne,
Des Plumpoudins, des vins de la Garonne,
Leur ſont offerts, & des mêts plus exquis

Les ragoûts fins, dont le jus pique, flate,
Et les perdrix à jambes d'écarlate
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la premiere fois
Sur la Pucelle il reprendroit ſes droits.
En attendant, il reprit ſon beau page.
Jeanne revint, ranimant ſon courage,
Se replacer à côté de Dunois.
Le roi des Francs, avec ſa garde bleue,
Agnès en tête, un confeſſeur en queue,
A remonté, l'eſpace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille & d'un flot inconſtant.
Sur des bateaux & des planches uſées,
Un pont joignoit les rives oppoſées.
Une chapelle étoit au bout du pont.
C'étoit dimanche. Un hermite à ſandale
Fait raiſonner ſa voix ſacerdotale:
Il dit la meſſe: un enfant la répond.
Charles & les ſiens ont eu ſoin de l'entendre
Dès le matin au château de Cutendre.
Mais Dorothée en entendoit toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à ſon ſecours
Le juſte ciel, vengeur de l'innocence,
Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea ſes fidéles amours.
Elle deſcend, ſe retrouſſe, entre vite,
Signe ſa face en trois jets d'eau-bénite,
Plie humblement l'un & l'autre genou,
Joint les deux mains, & baiſſe ſon beau cou.
Le bon hermite, en ſe tournant vers elle,

Tout ébloui, ne se connoissant plus,
Au lieu de dire un Fratres Oremus,
Roulant les yeux, dit : Fratres, qu'elle est
belle !
Chandos entra dans la même chapelle
Par passe-tems beaucoup plus que par zèle :
La tête haute, il salue en passant
Cette beauté dévote à la Trimouille,
Passe, repasse : & toujours en sifflant :
Mais derriere elle enfin il s'agenouille,
Sans un seul mot de Pater ou d'Avé.
D'un cœur contrit, au seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se prosternoit par la grace excitée,
Front contre terre, & derriere levé :
Son court jupon, retroussé par mégarde,
Offroit, aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert deux jambes, que l'Amour
Refit depuis pour porter Pompadour,
Cette beauté que pour Louis Dieu garde,
Et qu'au couvent il mettra quelque jour :
Jambes d'ivoire, & telle que Diane
En laissa voir au chasseur Acteon.
Chandos, alors faisant peu l'oraison,
Sentit au cœur un désir très-profane.
Sans nul respect pour un lieu si divin,
Il va glissant une insolente main
Sous le jupon, que couvre un blanc satin.
Je ne veux point par un crayon cinique,
Effarouchant l'esprit sage & pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.
Mais la Trimouille ayant vu disparoître

Le tendre objet dont l'amour le fit maître,
Vers la chapelle il adresse ses pas:
Jusqu'où l'amour ne nous conduit-il pas?
La Trimouille entre, au moment où le prêtre
Se retournoit, où l'insolent Chandos
Etoit trop près du plus charmant des dos,
Où Dorothée effrayée, éperdue,
Poussoit des cris qui vont fendre la nue.
Je voudrois voir nos bons peintres nouveaux,
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaisir sur ces quatre visages
L'étonnement des quatre personnages.
Le Poitevin crioit à haute voix:
» Oses-tu bien, chevalier discourtois!
» Anglois sans frein! profanateur impie!
» Dans le lieu saint porter ton infamie?
D'un ton railleur, où régne un air hautain,
Se rajustant & regagnant la porte,
Le fier Chandos lui dit: » que vous importe?
» De cette église êtes-vous sacristain?
» Je suis bien plus, dit le François fidelle:
» Je suis l'amant aimé de cette belle.
» Ma coutume est de venger hautement
» Son tendre honneur, attaqué trop souvent.
» Vous pourriez bien risquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglois: » nous sçavons l'un & l'autre
» Notre portée: & Jean Chandos peut bien
» Lorgner un dos, mais non montrer le sien.
Le beau François, & le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance & son rond bouclier,

Se met en selle, & d'une course fiere
Passe, repasse, & fournit sa carriere.
De Dorothée & les cris & les pleurs
N'arrêtent pas l'un & l'autre adversaire :
Son tendre amant lui crioit : » beauté chere !
» Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il se trompoit : sa valeur & sa lance
Brilloient en vain pour l'amour & la France.
Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracassé,
Prêt à saisir une victoire sûre,
Son cheval tombe, & sur lui renversé,
D'un coup de pied sur son casque faussé
Lui fait au front une large blessûre.
Le sang vermeil coule sur la verdure.
L'hermite accourt : il croit qu'il va passer,
Crie : In manus, & le veut confesser.
Ah, Dorothée ! ah, douleur inouie !
Auprès de lui sans mouvement, sans vie,
Ton désespoir ne pouvoit s'exhaler :
Mais que dis-tu lorsque tu pus parler ?
» Mon cher amant, c'est donc moi qui te tue !
» De tous tes pas la compagne assidue
» Ne devoit pas un moment s'écarter.
» Mon malheur vient d'avoir pû te quitter !
» Cette chapelle est ce qui m'a perdue.
» Et j'ai trahi la Trimouille & l'amour
» Pour assister à deux messes par jour !
Ainsi parloit sa tendre amante en larmes.
Chandos rioit du succès de ses armes.
» Mon beau François, la fleur des chevaliers,
» Et vous aussi, dévote Dorothée !

» Couple amoureux ! soyez mes prisonniers :
» De nos combats c'est la loi respectée.
» Venez, je veux que ce héros vaincu
» Soit en un jour & captif & cocu.
Le juste ciel, tardif en sa vengeance,
Ne souffrit pas cet excès d'insolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons, tant de fois violés,
Impiétés, blasphême, impénitence,
Tout en son tems fut mis dans la balance,
Et fut pesé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avoit de l'autre bord
Vu le combat & la déconvenue
De la Trimouille, une femme éperdue
Qui le tenoit languissant dans ses bras,
L'hermite auprès, qui marmote tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole.
A ces objets, il pique, il court, il vole.
C'étoit alors l'usage en Albion,
Qu'on appellât les choses par leur nom.
Déja du pont franchissant la barriere,
Vers le vainqueur il s'étoit avancé.
Fils de putain ! nettement prononcé,
Frappe au timpan de son oreille altiere.
» Oui, je le suis, dit-il d'une voix fiere :
» Tel fut Alcide & le divin Bacchus,
» L'heureux Persée, & le grand Romulus,
» Qui des brigands ont délivré la terre.
» C'est en leur nom que j'en vais faire autant,
» Va, souviens-toi que d'un bâtard Normand
» Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.
» O vous, bâtard du maître du tonnerre !
» Guidez ma lance, & conduisez mes coups.

» L'honneur le veut, vengez-moi, vengez-
vous.
Cette priere étoit peu convenable:
Mais le héros ſçavoit très-bien la fable:
Pour lui la bible eut des charmes moins doux.
Il dit, & part. Les molettes dorées
Des éperons, armés de courtes dents,
De ſon courſier piquent les nobles flancs.
Le premier coup de ſa lance acerée,
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le caſque au corcelet.
Le brave Anglois porte un coup effroyable.
Du bouclier la voute impénétrable
Reçoit le fer, qui s'écarte en gliſſant.
Les deux guerriers ſe joignent en paſſant:
Leur force augmente, ainſi que leur colere.
Chacun ſaiſit ſon robuſte adverſaire.
Les deux courſiers, ſous eux ſe dérobans,
Débarraſſés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un ſur l'autre roulans:
Ainſi tomboient ces deux fiers combatans,
Frappans la terre, & tous deux ſe ferrans.
Du choc bruyant les échos retentiſſent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémiſſent.
Ainſi quand Mars, ſuivi par la terreur,
Couvert de ſang, armé par la fureur,
Du haut des cieux deſcendoit pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animoit contre lui

Cent rois ligués, dont elle étoit l'appui,
La terre entiere en étoit ébranlée :
De l'Achéron la rive étoit troublée :
Et pâlissant sur ses horribles bords,
Pluton trembloit pour l'empire des morts.
Les deux héros fierement se relevent,
Les yeux en feu se regardent, s'observent,
Tirent leur sabre, & sous cent coups divers,
Rompent l'acier, dont tous deux sont couverts.
Déja le sang coulant de leurs blessures
D'un rouge-noir avoit teint leurs armures :
Les spectateurs en foule se pressans,
Faisoient un cercle autour des combattans,
Le coû tendu, l'œil fixe, sans haleine,
N'osans parler, & remuans à peine.
On en vaut mieux quand on est regardé :
L'œil du public est aiguillon de gloire :
Les champions n'avoient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, & tous les demi-Dieux,
Les grenadiers, bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin, l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saisit le bras de l'Anglois qui s'égare,
Fait d'un revers voler son fer barbare,
Puis, d'une jambe avancée à propos,
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos.
Mais en tombant son ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent sur l'arène,
L'Anglois dessous, & le François dessus.

Le doux vainqueur, dont les nobles vertus
Guident le cœur quand son sort est prospère,
De son genou pressant son adversaire,
» Rends-toi, dit-il. Oui, dit Chandos, attends;
» Tiens: c'est ainsi, Dunois! que je me rends.
Tirant alors pour ressource derniere
Un stilet court, il étend en arriere
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au coû son vainqueur bienfaisant.
Mais une maille en cet endroit entiere
Fit émousser la pointe meurtriere.
Dunois alors cria: » tu veux mourir!
» Meurs scélérat! & sans plus discourir,
Il vous lui plonge, avec peu de scrupule,
Son fer sanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, se débattant en vain,
Disoit encor tout bas: fils de putain!
Son cœur altier, inhumain, sanguinaire,
Jusques au bout garda son caractère:
Ses yeux, son front, plein d'une sombre horreur,
Son geste encor menaçoit son vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainsi finit, comme il avoit vêcu,
Ce dur Anglois par un Frnçois vaincu.
Le beau Dunois ne prit point sa dépouille:
Il dédaignoit ces usages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de son cher la Trimouille,
Il le ranime: & deux fois son secours
De Dorothée ainsi sauva les jours.
Dans son chemin elle soutient encore

Son tendre amant, qui de ſes mains preſſé,
Semble revivre, & n'être plus bleſſé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore.
Il les regarde, il reprend ſa vigueur.
Sa belle amante, au ſein de la douleur,
Sentit alors le doux plaiſir renaître.
Les agrémens d'un ſourire enchanteur
Parmi ſes pleurs commencent à paroître:
Ainſi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un ſoleil tempéré.
Le roi Gaulois, ſa maîtreſſe charmante,
L'illuſtre Jeanne, embraſſent tour-à-tour
L'heureux Dunois, dont la main triomphante
Avoit vengé ſon pays & l'amour.
On admiroit ſurtout ſa modeſtie
Dans ſon maintien, dans chaque répartie.
Il eſt aiſé, mais il eſt beau pourtant
D'être modeſte, alors que l'on eſt grand.
Jeanne étouffoit un peu de jalouſie.
Son cœur tout bas ſe plaignoit au deſtin:
Il lui fâchoit que ſa pucelle main
Du mécréant n'eut pas tranché la vie,
Se ſouvenant toujours du double affront
Qui vers Cutendre a fait rougir ſon front,
Quand par Chandos au combat provoquée
Elle ſe vit abbatue & manquée.

CHANT XVI.

Repas à l'hôtel de ville d'Orléans ; suivi d'un assaut. CHARLES *attaque les Anglois. Ce qui arrive à la belle* AGNÈS *&c.*

J'AUROIS voulu dans cette belle histoire,
Ecrire en or au temple de mémoire,
Ne présenter que des faits éclatans,
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle, & l'amour, & la gloire.
Il est bien dur d'avoir perdu mon tems
A vous parler de Cutendre, & d'un page,
De Grisbourdon, de sa lubrique rage,
D'un muletier, & de tant d'accidens
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage!
Mais vous sçavez que ces événemens
Furent écrits autrefois par un sage.
Je le copie, & n'ai rien inventé.
Dans ces détails si mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois sa dure gravité
Juge mon sage avec sévérité :
A certains traits si le sourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, passer la pierre-ponce
Sur la moitié de ce livre enchanté.
Mais qu'il respecte au moins la vérité.
O vérité ! vierge pure & sacrée,

Quand seras-tu dignement révérée !
Divinité ! qui seule nous instruis,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand seras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains
Exempts de fiel, libre de frénésie,
Fidélement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins.
O qu'Arioste étala de prudence
Quand il cita l'archevêque Turpint.
Ce témoignage à son livre divin
De tout lecteur attire la croyance.
Tout inquiet encor de son destin,
Vers Orléans Charles étoit en chemin,
Environné de sa troupe dorée,
D'armes, d'habits richement décorée,
Et demandant à Dunois des conseils,
Ainsi que font tous les rois ses pareils,
Dans le malheur dociles & traitables,
Dans la fortune un peu moins pratiquables.
Charles croyoit qu'Agnès & Bonifoux
Suivoient de loin. Plein d'un espoir si doux,
L'amant royal souvent tourne la tête
Pour voir Agnès, & regarde & s'arrête :
Et quand Dunois, préparant ses succès,
Nomme Orléans, le roi nomme Agnès.
L'heureux bâtard, dont l'active prudence
Ne s'occupoit que du bien de la France,
Le jour baissant découvre un petit fort,
Que négligeoit le fier duc de Betfort,
Ce fort touchoit à la ville investie.
Dunois le prend : le roi s'y fortifie.
Des assiégeans c'étoit les magasins.

Le Dieu

Le Dieu sanglant qui donne la victoire,
Le Dieu joufflu qui préside aux festins
D'emplir ces lieux se disputoient la gloire,
L'un de canons, & l'autre de bons vins.
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaisirs de la table,
Se rencontroient dans ce petit château.
Dieux ! quel butin pour Dunois & Bonneau!
Tout Orléans, à ces grandes nouvelles,
Rendit à Dieu des graces solemnelles:
Un Te Deum en faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité,
Un long dîner, où le juge & le maire,
Chanoine, évêque, & guerrier invité,
Le verre en main tomberent tous par terre:
Un feu sur l'eau, dont les brillans éclairs,
Dans la nuit sombre illuminent les airs:
Les cris du peuple & le canon qui gronde,
A ces fracas, annoncerent au monde
Que le roi Charles à ses sujets rendu
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.
Ces chants de gloire & ces bruits d'allégresse
Furent suivis par des cris de détresse:
On n'entend plus que le nom de Betfort.
Allerte: aux murs: à la bréche: à la mort!
L'Anglois usoit de ces momens propices
Où nos bourgeois en vuidans les flacons
Louoient leur prince & dansoient aux chansons.
Sous une porte on plaça deux saucisses,
Non de boudin, non telle que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau:
Mais saucissons dont la poudre fatale,

Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverse tout, confond la terre & l'air:
Machine affreuse, homicide, infernale,
Qui contenoit dans son ventre de fer
Le feu pétri des mains de Lucifer.
Par une méche artistement posée
En un moment la miniere embrasée
S'étend, s'éleve, & porte à mille pas,
Bois, gonds, battans, & ferrure en éclats.
Le grand Talbot entre & se précipite:
Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
Depuis long-tems il bruloit en secret
Pour la moitié du président Louvet.
Ce beau Breton, cet enfant de la guerre,
Conduit sous lui les braves d'Angleterre:
» Allons, dit-il, généreux conquérans,
» Portons par-tout & le fer & les flammes:
» Buvons le vin des poltrons d'Orléans:
» Prenons leur or: baisons toutes leurs femmes.
Jamais César, dont les traits éloquens
Portoient l'audace & l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ses fiers combattans.
Sur ce terrein, que la porte enflâmée
Couvre, en sautant, d'une épaisse fumée,
Est un rempart, que la Hire & Poton
Ont élevé de pierre & de gazon:
Un parapet garni d'artillerie,
Pour repousser la premiere furie,
Les premiers coups du terrible Betfort,
Vomit par-tout la terreur & la mort:
Poton, la Hire y paroissent d'abord.
Un peuple entier derriere eux s'évertue:

La canon gronde : & l'horrible mot, tue
Eſt répété, quand les bouches d'enfer
Sont en ſilence, & ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dreſſées
Portent déja cent cohortes preſſées :
Et le ſoldat, le pied ſur l'échelon,
Le fer en main, pouſſe ſon compagnon.
Dans ce péril, ni Poton ni la Hire
N'ont oublié leur eſprit qu'on admire.
Avec prudence ils avoient tout prévu :
Avec adreſſe à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante & la poix embraſée,
D'épieux pointus une forêt croiſée,
De larges faulx, que leur trenchant effort
Fait reſſembler à la faulx de la mort,
Et des mouſquets, qui lancent les tempêtes
De plomb volant ſur les Bretonnes têtes :
Tout ce que l'art & la néceſſité,
Et le malheur & l'intrépidité,
Et la peur même ont pû mettre en uſage,
Eſt employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule, & par rangs entaſſés !
Ainſi qu'on voit ſous cent mains diligentes
Tomber l'épi des moiſſons jauniſſantes.
Mais cet aſſaut fierement ſe maintient :
Plus il en tombe, & plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, & toujours renaiſſantes,
Epouvantoient le fils de Jupiter.
Ainſi l'Anglois, dans le feu, ſous le fer,
Après ſa chute encor plus formidable,
Brave en mourant le nombre qui l'accable.

Tu t'avançois sur ces remparts sanglans,
Fier Richemond, digne appui d'Orléans!
Cinq cens bourgeois, gens de cœur & d'élite,
En chancelant marchent sous sa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu.
Sa séve encor animoit leur vertu.
Et Richemond crioit d'une voix forte:
» Pauvres bourgeois! vous n'avez plus de
porte:
» Mais vous m'avez: il suffit, combattons.
Il dit, & vole au milieu des Bretons.
Déja Talbot s'étoit fait un passage
Au haut du mur: & déja, dans sa rage,
D'un bras terrible il porte le trépas:
Il fait de l'autre avancer ses soldats.
Il s'établit sur ce dernier asyle
Qui te restoit, ô malheureuse ville!
Charles en son fort tristement retiré,
D'autres Anglois par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée.
D'accablement son ame est suffoquée.
» Quoi, disoit-il, ne pouvoir secourir
» Mes chers sujets, que mon œil voit périr!
» Ils ont chanté le retour de leur maître:
» J'allois entrer, & combattre, & peut-être
» Les délivrer des Anglois inhumains.
» Le sort cruel enchaîne ici mes mains:
» Non, lui dit Jeanne, il est tems de paroître:
» Venez: mettez, en signalant vos coups,
» Ces fiers Bretons entre Orléans & vous.
» Marchez, mon prince! & vous, sauvez la
ville.
» Nous sommes peu: mais vous en valez mille.

Charles lui dit : » quoi, vous sçavez flater !
» Je vaut bien peu : mais je vais mériter
» Et votre estime, & celle de la France,
» Et des Anglois. Il dit, pique, & s'avance.
Devant ses pas l'oriflâme est porté :
Jeanne & Dunois volent à son côté.
Il est suivi de ses gens d'ordonnance.
Et l'on entend à travers mille cris :
Vive le Roi, Montjoye, & saint Denis !
Charles, Dunois, & la Baroise altiere,
Sur les Bretons s'élancent par derriere.
Tels que des monts, qui tiennent dans leur sein
Les réservoirs du Danube & du Rhin,
L'aigle superbe aux âles étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues,
Planant en l'air, tombe sur des faucons
Qui s'acharnoient sur le coû des hérons.
L'Anglois surpris, croyant voir une armée,
Descend soudain de la ville alarmée.
Tous les bourgeois devenus valeureux,
Les voyant fuir, descendent après eux.
Charles, plus loin, entouré de carnage,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
Les assiégeans à leur tour assiégés,
En tête, en queue, assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de mort, & de mourans jonchées :
Et de leurs corps ils faisoient un rempart.
Dans cette horrible & sanglante mêlée,
Le roi disoit à Dunois : » cher bâtard,
» Dis-moi, de grace, où donc est-elle allée ?
» Qui, dit Dunois ?.... Le bon roi lui repart :
» Ne sçais-tu pas ce qu'elle est devenue ?....

» Qui donc ? .... Hélas ! elle étoit disparue
» Hier au soir, avant qu'un heureux sort
» Nous eut conduits au château de Betfort.
» Et dans la place on est entré sans elle.
» Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
» Ciel ! dit le roi, qu'elle me soit fidelle.
» Gardez-la moi. Pendant ce beau discours
Il avançoit, & combattoit toujours.
Oh ! que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques ?
Homere seul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les avantures,
De les étendre, & de les répéter,
De supputer les coups & les blessures,
Et d'ajouter au grand combat d'Hector
De grands combats, & des combats encor.
C'est-là sans doute un sûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me résoudre à vous taire
D'autres dangers, dont un destin cruel,
Circonvenoit la belle Agnès Sorel,
Quand son amant s'avançoit vers la gloire.
Dans le chemin, sur les rives de Loire,
Elle entretient le pere Bonifoux,
Qui toujours sage, insinuant, & doux,
Du tentateur lui contoit quelque histoire
Divertissante, & sans réflexions :
Sous l'agrément déguisant ses leçons.
A quelques pas, la Trimouille & sa dame
S'entretenoient de leur fidelle flâme,
Et du dessein de vivre ensemble un jour,
Dans leur château, tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature

Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçoit la rapide Athalante.
Sur le duvet de cette herbe naissante
Agnès approche, & chemine avec eux.
Le confesseur suivit la belle errante.
Tous quatre alloient, tenant de beaux discours
De piété, de combats, & d'amours.
Sur les Anglois, sur le diable on raisonne.
En raisonnant on ne vit plus personne.
Chacun fondoit doucement, doucement,
Homme & cheval, sous le terrein mouvant.
D'abord les pieds, puis le corps, puis le tête,
Tout disparut, ainsi qu'à cette fête
Qu'en un palais d'un auteur cardinal
Trois fois au moins par semaine on apprête,
A l'opéra, souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards échape,
Et dans l'enfer descend par une trape.
Monrose vit du rivage prochain
La belle Agnès, & fut tenté soudain
De venir rendre à l'objet qu'il observe
Tout le respect que son ame conserve.
Il passe un pont : mais il devient perclus,
Quand la voyant son œil ne la vit plus.
Froid comme marbre, & blême comme gipse,
Il veut marcher : mais lui-même il s'éclipse.
Paul Tirconnel, qui de loin l'apperçut,
A son secours à grand galop courut.
En arrivant sur la place funeste,
Paul Tirconnel y fond avec le reste.
Ils tombent tous dans un grand souterrein

Qui conduisoit aux portes d'un jardin,
Tel que n'en eut Louis le quatorzieme,
Ayeul d'un roi qu'on mépriſe & qu'on aime:
Et le jardin conduiſoit au château
Digne en tout ſens de ce jardin ſi beau.
C'étoit..... mon cœur à ce ſeul mot ſoupire,
De Conculix le formidable empire.
O Dorothée, Agnès, & Boniſoux!
Qu'allez-vous faire? & que deviendrez-vous?

CHANT XVII.

Comment JEANNE *tomba dans une étrange tentation.*

QUE la vengeance est une passion
Funeste au monde, affreuse, impitoyable!
C'est un tourment, c'est une obsession:
Et c'est aussi le partage du diable.
Le gros damné de pere Grisbourdon,
Terrible encor au fond de sa chaudiere,
En blasphêmant cherchoit l'occasion
De se venger de la Pucelle altiere,
Par qui, là-haut, d'un coup d'estramaçon
Son chef tondu fut privé de son tronc.
Il s'écrioit: » ô Belzébuth, mon pere!
» Ne pourrois-tu dans quelque gros péché
» Faire tomber cette Jeanne sévere?
» J'y crois, pour moi, ton honneur attaché.
Il ne faut pas beaucoup de rhétorique,
Pour engager le tentateur antique
A travailler de son premier métier.
De tout méchef ce maudit ouvrier
Courut bien vîte observer sur la terre
Ce que faisoit ses amis d'Angleterre,
En quel état & de corps & d'esprit
Se trouvoit Jeanne. Après le grand conflit
Charles, Dunois, & la grosse amazone,
Lassés tous trois des travaux de Bellone,

Etoient enfin revenus dans leur fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des assiégés la brêche réparée
Aux assiégeans ne permit plus d'entrée.
Des ennemis la troupe est retirée:
Les citoyens, le roi Charles & Betfort,
Chacun chez soi soupe en hâte & s'endort.
Muses! tremblez de l'étrange avanture
Qu'il faut apprendre à la race future.
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les sages goûts d'une tendresse pure,
Remerciez le bon monsieur Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.
Il vous souvient que je vous ai promis
De vous donner des mémoires fidéles
De ce baudet possesseur de deux aîles.
La nuit des tems cache encor aux humains
De l'âne aîlé quels étoient les desseins,
Quand il avoit sur ses aîles dorées
Porté Dunois aux Lombardes contrées.
De ce héros cet âne étoit jaloux.
Plus d'une fois en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il sentit l'étincelle
De ce beau feu plus vif encor que doux:
Ame, ressort, & principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes,
Produit les corps & les anime tous.
Ce feu sacré, dont il nous reste encore
Quelques rayons de ce monde épuisé,
Fut pris au ciel pour animer Pandore.
Depuis ce tems le flambeau s'est usé:
Tout est flétri: la force languissante
De la nature en nos malheureux jours

Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il eſt encor une flâme agiſſante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez point chez Vénus, Uranie:
Ne cherchez point chez les foibles humains:
C'eſt l'attribut des rouſſins d'Arcadie.
Beaux Celadons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs!
Tendres amans en cuiraſſe, en ſoutane!
Prélats, abbés, colonels, conſeillers!
Gens du bel air, & même cordeliers!
En fait d'amour, défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par ſa métamorphoſe,
De celui-ci n'approchoit pas encor:
Il n'étoit qu'homme, & c'eſt bien peu de choſe!

La groſſe Jeanne, au viſage vermeil
Qu'ont rafraîchi les pavots du ſommeil,
Entre ſes draps doucement recueillie,
Se rappelloit les deſtins de ſa vie.
De tant d'exploits ſon jeune cœur flaté
A ſaint Denis n'en donna pas la gloire:
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir laiſſe quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ſes ſens.
Denis voulut que ſa Jeanne qu'il aime
Connût enfin ce qu'on eſt par ſoi-même:
Et qu'une femme en toute occaſion
Pour ſe conduire a beſoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proye
D'un piége affreux que tendit le démon.

On va bien loin, si-tôt qu'on se fourvoye!
Le tentateur, qui ne négligeant rien,
Autour de nous rode épiant sans cesse,
Prenoit son tems: il le prend toujours bien;
Il est partout. Il entra par adresse
Au corps de l'âne: il lui forma l'esprit:
Valeur des sons à sa langue il apprit:
A sa voix rauque il ôta la rudesse:
Il l'instruisit aux finesses de l'art,
Approfondi par Ovide & Bernard.
L'âne éclairé surmonta toute honte:
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit, où dans un doux repos,
Jeanne en son cœur repassoit ses travaux:
Puis, doucement s'accroupissant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible & surtout d'être belle.
Ainsi jadis le serpent séducteur,
Quand il voulut subjuguer notre mere,
Lui fit d'abord un compliment flateur:
L'art de louer commença l'art de plaire.
» Où suis-je, ô ciel! s'écria Jeanne d'Arc:
» Qu'ai-je entendu? par saint Luc! par saint Marc!
Est-ce mon âne? ô merveille! ô prodige!
» Mon âne parle, & même il parle bien!
L'âne à genoux composant son maintien,
Lui dit: » ô d'Arc! ce n'est point un prestige.
» Voyez en moi l'âne de Canaan:
» Je fus nourri chez le vieux Balaam:
» Chez les payens Balaam étoit prêtre;
» Moi, j'étois Juif: & sans moi mon cher maître

» Auroit

» Auroit maudit tout ce bon peuple élu,
» Dont un grand mal fut ſans doute advenu.
» Adonaï récompenſa mon zèle.
» Au vieil Adam d'abord il me donna:
» Adam avoit une vie immortelle:
» J'en eus autant: & le maître ordonna
» Que le ciſeau de la parque cruelle
» Reſpecteroit le fil de mes beaux ans.
» Je jouis donc d'un éternel printems
» Dans le jardin de vos premiers parens
» Avec Adam dont je fus la monture.
» Là, pour nous deux l'indulgente nature
» Sans s'épuiſer prodiguoit ſes préſens.
» De ce jardin le maître débonnaire
» Me permit tout, hors un cas ſeulement:
» Il m'ordonna de vivre chaſtement:
» C'eſt pour un âne une terrible affaire!
» Jeune & ſans frein, dans ce charmant
ſéjour,
» Maître de tout, j'avois droit de tout faire,
» Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
» J'obéis mieux que votre premier homme,
» Qui perdit tout pour manger une pomme:
» Je fus vainqueur de mon tempérament:
» La chair ſe tut: je n'eus point de foibleſſes;
» Je vécus vierge: & ſçavez-vous comment?
» Dans le jardin il n'étoit point d'ânesſes.
» Je vis couler, content de mon état,
„ Plus de mille ans dans ce doux célibat,
„ Lorſque Bacchus vint du fond de la Grece
„ Porter le thirſe, & la gloire, & l'ivreſſe
„ Dans les pays par le Gange arroſés.
„ A ce héros je ſervis de trompette.

„ Les Indiens, par nous civilisés,
„ Chantent encor ma gloire & leur défaite.
„ Silene & moi nous sommes plus connus,
„ Que tous les grands qui suivirent Bacchus.
» Bientôt il plut au maître du tonnerre,
» Au créateur du ciel & de la terre,
» Pour racheter le genre humain captif,
» De ce faire homme, &, ce qui pis est, Juif.
» Joseph, Panthere, & la brune Marie,
» Sans le sçavoir, firent cette œuvre pie.
» A son époux la belle dit adieu,
» Puis accoucha d'un bâtard qui fut Dieu.
» Il fut d'abord suivi par la canaille,
» Par des Matthieus, des Jacques, des enfans:
» Car Dieu se cache aux sages comme aux grands:
» L'humble le suit, l'homme d'état s'en raille:
» La cour d'Hérode & les gens du bel air
» Narguent un Dieu bâtard & fait de chair.
» De cette chair l'humanité sacrée
» Est de Pilate assez peu révérée.
» Mais quelques jours avant qu'il fut fessé,
» Et qu'un long bois pour Jesus fut dressé,
» Il devoit faire en public son entrée.
» C'étoit un point de sa religion,
» Que sur un âne il entrât dans Sion:
» Cet âne étoit prédit par Isaïe,
» Ezéchiel, Baruch, & Jérémie:
» C'étoit un cas important dans la loi:
» O Jeanne d'Arc! cet âne, c'étoit moi.
» Un ordre vint à l'archange terrible,
» Qui du jardin est le suisse inflexible,
» De me laisser sortir de ce beau lieu.

» Je pris ma course, & j'allai porter Dieu.
» Notre présence imposoit aux oracles:
» A chaque pas, nous faisions des miracles:
» Vérole, toux, fiévre, chancre, farcin
» Disparoissoient à notre aspect divin,
» Chacun crioit: Vive le Roi de gloire!
» Vous connoissez le reste de l'histoire.
» Le créateur pendu publiquement
» Ressuscita bientôt secretement.

„ Je fus fidelle, & restai chez sa mere,
„ Très-mal bâté, faisant très-maigre chere.
„ Marie, au jour de son assomption,
„ Par testament me laissa pension:
„ Et je vécus mille ans dans la maison,
„ Jusques au jour, où cette maison sainte
„ De la cité quittant l'indigne enceinte
„ Alla par mer aux rivages heureux,
„ Où de Lorette est le trésor fameux.
„ Là, du seigneur je servis les pucelles;
„ J'en fus aimé; je fus plus vierge qu'elles.
„ Enfin, là-haut dans ces plaines d'azur,
„ Lorsque saint George à vos François si dur,
„ Ce fier saint George, aimant toujours la guerre,
„ Voulut avoir un coursier d'Angleterre,
„ Quand saint Martin, fameux par son manteau,
„ Obtint encor un cheval assez beau,
„ Monsieur Denis, qui, comme eux, fait figure,
„ Voulut, comme eux, avoir une monture,
„ Il me choisit, près de lui m'appella:
„ D'étrilles d'or mon maître m'étrilla:

„ Du doux Jesus les bontés paternelles
„ Me firent don de deux brillantes aîles :
„ Et dans le tems que les anges des airs
„ Faisoient voguer la maison sur les mers,
„ Je pris mon vol aux voutes éternelles.
„ L'aigle de Jean & le bœuf de Matthieu
„ Me firent fête en cet auguste lieu :
„ L'agneau sans tache avec moi broutal'herbe;
„ Là, je bravai ce cheval si superbe,
„ Qui doit porter par arrêt du destin
„ Tantôt Luther, & tantôt Jean Calvin.
„ Je fus nourri de nectar, d'ambroisie.
„ Mais, ô ma Jeanne! une si belle vie
„ N'approche pas du plaisir que je sens,
„ Au doux aspect de vos charmes puissans.
„ L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même
„ Ne valent pas votre beauté suprême.
„ Croyez surtout, que de tous les emploits
„ Où m'éleva mon étoile bénigne,
„ Le plus heureux, le plus, selon mon choix,
„ Et dont je suis peut-être le plus digne,
„ C'est de servir sous vos augustes loix.
„ Quand j'ai quitté le ciel & l'empirée,
„ J'ai vu par vous ma fortune honorée :
„ Non je n'ai point abandonné les cieux,
„ J'y suis encor : le ciel est dans vos yeux.
Ainsi parloit l'âne avec élégance,
En appuyant sa flateuse éloquence
D'un geste heureux que n'ont point eu Baron,
Et Bourdaloue, & le doux Massillon.
Ce beau récit, cette histoire admirable,
Cet air naïf, dont l'âne débitoit,
Mais, plus que tout, ce geste inimitable

Firent sur Jeanne un vif & prompt effet,
Que son Dunois n'avoit point encore fait.
Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
Le grand Dunois, qui près de là couchoit,
Prêtoit l'oreille, étoit tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parloit,
Et quel rival l'amour lui suscitoit.
Il entre, il voit, ô prodige! ô merveille!
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyoit.
De Debora la lance redoutable
Etoit chez Jeanne, auprès de son chevet.
Il la saisit. La puissance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Le grand Dunois poursuit l'esprit malin:
Belzébuth tremble, & prompt à disparoître,
Emporte l'âne à travers la fenêtre.
Il le conduit par le chemin des airs
Dans ce château, fatal à l'innocence,
Où Conculix tenoit en sa puissance
La belle Agnès & les héros divers,
Anglois, François, qui tombés dans le piége
Sont prisonniers en ce lieu sacrilége.
Ce Conculix, depuis le jour cruel
Où le bâtard & la Pucelle altiere,
L'ayant couvert d'un affront éternel,
De son palais ont forcé la barriere,
Se gardoit bien de donner des soupés
Aux chevaliers dans ses lacs attrapés.
Il les traitoit avec rude maniere,
Et les tenoit dans le fond d'un caveau.
Son chancelier s'en vint en long manteau

Signifier à la troupe éplorée
De Conculix la volonté sacrée.
„ Vous jeûnerez & vous boirez de l'eau,
„ Serez fessés une fois par semaine,
„ Jusqu'au moment où quelqu'une, ou quelqu'un,
„ En rempliſſant un devoir peu commun,
„ Pourra sauver votre demi-douzaine.
„ Tâchez d'aimer. Il faut qu'un de vous six
„ Du fond du cœur brule pour Conculix.
„ Il veut qu'on l'aime : il en vaut bien la peine.
„ Si nul de vous ne peut y réuſſir,
„ Soyez fessés, car tel est son plaisir.
Il s'en retourne après cette sentence.
Les prisonniers restent en conférence.
Mais qui voudra se dévouer pour tous ?
Agnès disoit : » pourrois-je, en conscience,
„ Du Dieu d'amour sentir ici les coups ?
„ Le don d'aimer ne dépend pas de nous :
„ Et je serai fidelle au roi de France.
Parlant ainsi, ses regards affligés
Lorgnent Monrose, & de pleurs sont chargés.
Monrose dit : » pour moi j'aime une belle,
„ Que pour des Dieux je ne sçaurois quitter.
„ Cent Conculix ne sçauroient me tenter :
„ Et je voudrois être fessé pour elle !
„ Je voudrois l'être aussi pour mon amant,
Dit Dorothée. » Il n'est point de tourment
„ Que de l'amour le charme n'adouciſſe :
„ Quand on est deux, est-il quelque supplice ?
Son la Trimouille, à ce discours charmant,
Tombe à ses pieds, & s'abandonne en proye
A des douleurs qu'allége un peu de joye.

Le confeſſeur, ayant touſſé deux fois,
Leur dit : » meſſieurs, j'étois jeune autrefois :
„ Ce tems n'eſt plus : & les rides de l'âge
„ Ont ſilloné la peau de mon viſage.
„ Que puis-je ? hélas ! je ſuis par mon emploi
„ Dominicain, & confeſſeur du roi :
„ Je ne ſçaurois vous tirer d'eſclavage.
Paul Tirconnel, qu'anime un fier courage,
Se leve, & dit : » eh bien ! ce ſera moi.
A ces trois mots dits avec aſſurance,
Les priſonniers reprirent l'eſpérance.
A Conculix, le lendemain matin,
Etant pourvu de ſexe féminin,
Paul écrivit une lettre fort tendre,
Qu'au chancelier la geoliere alla rendre.
Paul y joignit un petit madrigal
D'un goût tout neuf, & fort original.

CHANT XVIII.

La présidente LOUVET *devient folle d'amour pour le Sire* TALBOT *: & la Pucelle pour l'âne de* DENIS.

JE dois conter quelle terrible suite
De Conculix eut l'infâme conduite ;
Ce que devint l'effronté Tirconnel,
Et quel secours étrange & salutaire
Sçut procurer notre révérend pere
A Dorothée, à la douce Sorel,
Et par quel art il les tira d'affaire.
Je dois chanter par quels feux, quels exploits,
L'âne ravit la Pucelle à Dunois,
Et comment Dieu punit l'âne infidelle
Par qui Satan pollua la Pucelle.
Mais avant tout le siége d'Orléans
Où s'escrimoient tant de fiers combattans,
Est le grand point qui tous nous intéresse.
O Dieu d'amour ! ô puissance ! ô foiblesse !
Amour fatal ! tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglois n'osoit plus espérer,
Ce que Betfort & son expérience,
Ce que Talbot & sa rare vaillance
Ne purent faire, amour ! tu l'entrepris.
Songez, lecteurs, que ces fatales flâmes

Brulent vos corps & hazardent vos ames.
Tu fais nos maux, chers enfans, & tu ris.
En te jouant dans la triſte contrée,
Où cent héros combattent pour deux rois,
Ta douce main bleſſa depuis deux mois
Le grand Talbot d'une fléche dorée,
Que tu tiras de ton premier carquois.
C'étoit avant ce ſiége mémorable,
Dans une tréve, hélas! trop peu durable.
Il conféra, ſoupa paiſiblement
Avec Louvet ce grave préſident,
Lequel Louvet eut la gloire imprudente
De faire auſſi ſouper la préſidente.
Madame étoit un peu collet-monté.
L'amour ſe plut à dompter ſa fierté.
Il hait l'air prude, & ſouvent l'humilie.
Il dérangea ſa noble gravité,
Par un des traits qui donnent la folie.
La préſidente en cette occaſion
Gagna Talbot & perdit la raiſon.
Vous avez vu la fatale eſcalade,
L'aſſaut ſanglant, l'horrible canonade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorſque Talbot & ſes fiéres cohortes
Avoient briſé les remparts & les portes,
Et que ſur eux tomboient du haut des toîts
Le fer, la flamme, & la mort à la fois.
L'ardent Talbot avoit d'un pas agile
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix:
» Anglois! entrez; bas les armes, bourgeois!
Il reſſembloit au grand Dieu de la guerre,

Qui sous ses pas fait retentir la terre,
Quand la discorde, & Bellone, & le sort
Arment son bras ministre de la mort.
La présidente avoit une ouverture
Dans son logis auprès d'une mazure,
Et par ce trou contemploit son amant,
Ce casque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançoient du rond de ses prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-Dieu.
La présidente en étoit tout en feu,
Hors de ses sens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Une beauté, dont l'amour prit le cœur,
Lorgnoit Baron cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévoroit sa figure,
Son beau maintien, ses gestes, sa parure,
Mêloit tout bas sa voix à ses accens,
Et recevoit l'amour par tous les sens.
N'en pouvant plus, la belle présidente
Dans son accès dit à sa confidente,
» Cours, ma Suzon, vole, va le trouver,
» Dis-lui, dis-lui, qu'il vienne m'enlever.
» Si tu ne peux lui parler, fais-lui dire,
» Qu'il ait pitié de mon tendre martyre;
» Et que s'il est un digne chevalier,
» Je veux souper ce soir dans son quartier.
La confidente envoye un jeune page;
C'étoit son frere; il fait bien son message;
Et sans tarder six estaffiers hardis
Vont chez Louvet, & forcent le logis.
On entre; on voit une femme masquée,
Et mouchetée, & peinte, & requinquée,

Le front garni de cheveux vrais ou faux,
Montés en arc & tournés en anneaux.
On vous l'enleve, on la fait disparoître
Par les chemins dont Talbot est le maître.
Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant essuyé d'alarmes,
Voulut, le soir, dans les bras de l'amour,
Se consoler du malheur de ses armes.
Tout vrai héros, ou vainqueur, ou battu,
Quand il le peut, soupe avec sa maîtresse.
Sire Talbot, qui n'est point abbatu,
Attend chez lui l'objet de sa tendresse.
Tout étoit prêt pour un souper exquis.
De gros flacons à panse cizelée
On refraîchi dans la glace pilée
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Cîteaux dans ses caveaux bénis.
A l'autre bout de la superbe tente,
Est un sopha d'une forme élégante,
Bas, large, mou, très-proprement orné,
A deux chevets, à dossier contourné,
Où deux amis peuvent tenir à l'aise.
Sire Talbot vivoit à la Françoise.
Son premier soin fut de faire chercher
Le tendre objet qui l'avoit sçu toucher.
Tout ce qu'il voit parle de son amante:
Il la demande; on vient: on lui présente
Un monstre gris en pompons enfantins,
Haut de trois pieds en comptant ses patins.
D'un rouge vif ses paupieres bordées
Sont d'un suc jaune en tout tems inondées:
Un large nez, au bout tors & crochu,
Semble couvrir un long menton fourchu.

Talbot crut voir la maîtreſſe du diable.
Il jette un cri qui fait trembler la table.
C'étoit la ſœur du gros monſieur Louvet,
Qu'en ſon logis ſa garde avoit trouvée,
Et qui de gloire & de plaiſir crevoit,
Se pavanant de ſe voir enlevée.
La préſidente, en proye à la douleur
D'avoir manqué ſon illuſtre entrepriſe,
Se déſoloit de la triſte mépriſe:
Jamais Valois n'a plus maudit ſa ſœur.
L'amour déja troubloit ſa fantaiſie.
Ce fut bien pis, lorſque la jalouſie
Dans ſon cerveau porta de nouveaux traits:
Elle devint plus folle que jamais.
L'âne plus fou revint vers la Pucelle.
Jeanne s'émut: ſes ſens furent charmés:
Les yeux en feu, » par ſaint Denis! dit-elle,
„ Eſt-il bien vrai, monſieur, que vous m'aimez?
„ Si je vous aime! en doutez-vous encore,
Répondit l'âne? » oui, mon cœur vous adore:
„ Ciel! que je fus jaloux du cordelier!
„ Qu'avec plaiſir je ſervis l'écuyer,
„ Qui vous ſauva de la fureur clauſtrale
„ Où s'emportoit la bête monacale!
„ Mais que je fuis plus jaloux mille fois
„ De ce bâtard, de ce brutal Dunois!
„ Yvre d'amour, & fou de jalouſie,
„ Je tranſportai Dunois en Italie.
„ Las! il revint; il vous offrit ſes vœux;
„ Il eſt plus beau, mais non plus amoureux.
„ O noble Jeanne! ornement de ton âge!
„ Dont l'univers vante le pucelage,

Eſt-ce

„ Eſt-ce Dunois qui ſera ton vainqueur ?
„ Ce ſera moi ; j'en jure par mon cœur.
„ Ah ! ſi le ciel en m'ôtant les âneſſes
„ Te réſerva mes plus pures careſſes,
„ Si toujours doux, toujours tendre & diſcret,
„ Juſqu'à ce jour j'ai gardé mon ſecret,
„ De mes déſirs ſi Jeannette eſt flatée,
„ Si pénétré du plus ardent amour
„ Je te préfere au céleſte ſéjour,
„ Et ſi mon dos tant de fois t'a portée,
„ Tu pourras bien me porter à ton tour.
Jeanne reçut cet aveu téméraire
Avec ſurpriſe autant qu'avec colere ;
Et cependant ſon grand cœur en ſecret
Etoit flaté de l'étonnant effet
Que produiſoit ſa beauté ſinguliere
Sur les ſens lourds d'une ame ſi groſſiere.
Vers ſon amant elle avance la main
Sans y ſonger, puis la tire ſoudain.
Elle rougit, s'effraye, & ſe condamne,
Puis ſe raſſure, & puis lui dit : » bel âne !
„ Vous concevez un chimérique eſpoir :
„ Reſpectez plus ma gloire & mon devoir :
„ Trop de diſtance eſt entre nos deux eſpeces :
„ Non, je ne puis approuver vos tendreſſes.
„ Gardez-vous bien de me pouſſer à bout.
L'âne reprit : „ l'amour égale tout.
„ Songez au cigne à qui Leda fit fête
„ Sans ceſſer d'être une perſonne honnête ?
„ Connoiſſez-vous la fille de Minos ?
„ Un taureau l'aime : elle fuit des héros,
„ Et va coucher avec ſon quadrupede :
„ Sçachez qu'un aigle enleva Ganimede,

„ Et que Phillire avoit favorisé
„ Le Dieu des mers en cheval déguisé.
Il poursuivoit son discours : & le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fournissoit ces exemples frappans,
Et mettoit l'âne au rang de nos sçavans.
Jeanne écoutoit : que ne peut l'éloquence ?
Toujours l'oreille est le chemin du cœur :
L'étonnement est suivi du silence.
Jeanne ébranlée admire, rêve, pense.
Aimer un âne & lui donner sa fleur !
Souffriroit-elle un pareil déshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des muletiers & des héros de France ?
Après avoir par la grace d'en-haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut ?
Mais ce bel âne est un amant céleste ;
Il n'est héros si brillant & si leste ;
Nul n'est plus tendre & nul n'a plus d'esprit,
Il eut l'honneur de porter Jesus-Christ ;
Il est venu des plaines éternelles ;
D'un séraphin il a l'air & les aîles ;
Il n'est point là de bestialité ;
C'est bien plutôt de la divinité.
Tous ces pensers formoient une tempête
Au cœur de Jeanne, & confondoient sa tête.
Ainsi l'on voit sur les profondes mers
Deux fiers tyrans des ondes & des airs,
L'un accourant des cavernes Australes,
L'autre sifflant des plaines Boréales
Contre un vaisseau cinglant sur l'océan
Vers Sumatra, Bengale, ou Ceïlan ;
Tantôt la nef aux cieux semble portée,

Près des rochers tantôt elle est jettée :
Tantôt l'abîme est prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paroît sortir.
Notre amazone est ainsi tourmentée.
L'âne est pressant : & la belle agitée
Ne peut tenir dans son émotion
Le gouvernail que l'on nomme raison.
D'un tendre feu ses yeux étincelerent,
Son cœnr s'émut : tous ses sens se troublerent:
Sur son visage un instant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur.
Du harangueur le redoutable geste
Etoit surtout l'écueil le plus funeste.
Elle n'est plus maîtresse de ses sens;
Ses yeux mouillés deviennent languissants;
Dessus son lit sa tête s'est penchée;
De ses beaux yeux la honte s'est cachée;
Ses yeux pourtant regardoient par en bas:
Elle étaloit ses robustes appas;
De son cu brun les voutes s'éleverent,
Et ses genoux sous elle se plierent.
Tels on a vu Thibouville & Villars,
Imitateurs du premier des Césars,
Tout enflâmés du feu qui les possede
Tête baissée attendre un Nicomede,
Et seconder par de fréquens écarts
Les vaillans coups de leurs laquais Picards.
L'enfant malin qui tient sous son empire
Le genre humain, les ânes, & les Dieux,
Son arc en main, planoit au haut des cieux,
Et voyoit Jeanne avec un doux sourire,
Serrant la fesse & tortillant le cu,
Bruler des feux dont son amant pétille,

Hâter l'instant de cesser d'être fille,
Et du satin de son croupion charnu
De son baudet presse l'inguen à cru.
Déja trois fois la défunte Pucelle
Avoit senti dans son brulant manoir
Jaillir les eaux du céleste arrosoir:
Et quatre fois la terrible allumelle
Jusques au vif ayant percé la belle,
Jeanne avoit vu, car bien sentir c'est voir,
Du chaud brasier qui couve au-dedans d'elle
Naître & mourir mainte & mainte étincelle:
Quand tout à coup on entend une voix,
» Jeanne accourez, signalez vos exploits,
» Levez-vous donc, Dunois est sous les armes,
» On va combattre, & déja nos gendarmes
» Avec le roi commencent à sortir:
» Habillez-vous! est-il tems de dormir?
C'étoit la belle & jeune Dorothée,
De bonté d'ame envers Jeanne portée,
Qui la croyant dans les bras du sommeil
Venoit la voir & hâter son réveil.
Ainsi parlant à la belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée,
Vit le duo dans le fort des exploits,
Et se signa de honte par trois fois.
Jadis Vénus fut bien moins confondue,
Lorsqu'en des rets formés de fil d'airain,
A tous les Dieux ce cocu de Vulcain
Sous le Dieu Mars la fit voir toute nue.
Jeanne ayant vu que Dorothée est là
Témoin de tout, immobile resta,
Puis dans son lit se remit s'ajusta,
Puis en ces mots d'un ton ferme parla:

„ Vous avez vu, ma fille, un grand myſtere,
„ Suite d'un vœu que j'ai fait pour le roi:
„ Si l'apparence eſt un peu contre moi,
„ J'en ſuis fâchée, & vous ſçaurez vous taire:
„ De l'amitié je ſçais remplir les droits:
„ En cas pareil comptez ſur mon ſilence:
„ Cachez ſurtout cette affaire à Dunois,
„ Vous riſqueriez le ſalut de la France.
Après ces mots, elle ſauta du lit,
D'eau de lavande emplement ſe ſervit,
Prit ſa culotte & changea de chemiſe,
Son corcelet & ſon haubert vêtit,
Quand Dorothée, encor toute ſurpriſe,
Ainſi lui parle avec pleine franchiſe:
„ En vérité, madame, mon eſprit
„ Ne connoît rien à pareille avanture:
„ Je vous tiendrai le ſecret, je vous jure,
„ Car de l'amour j'éprouvai la bleſſure,
„ J'en ſuis atteinte, & mon malheur m'apprit
„ A pardonner des foibleſſes aimables.
„ Oui, tous les goûts ſont pour moi reſpectables:
„ Mais j'avouerai que je ne conçois pas,
„ Lorſque l'on peut ſerrer entre ſes bras
„ Le beau Dunois, comment on peut deſcendre
„ Aux vils devoirs qu'un âne peut vous rendre,
„ Comment on peut ſoutenir l'appareil
„ De l'attitude aptée à cas pareil,
„ Comment on n'eſt d'avance conſternée,
„ Epouvantée, abîmée, étonnée
„ De la douleur qu'on ne peut qu'endurer
„ Pour donner place à la groſſeur outrée,

„ Longueur, roideur, force démesurée
„ De l'instrument qui doit vous déchirer
„ Pour de droit fil en plein vous perforer,
„ Comment enfin on peut sans résistance,
„ Sans nul dégoût, en bonne conscience,
„ S'aimer si peu, si peu se respecter,
„ Que d'assouvir le désir si profane
„ De préférer au beau Dunois un âne,
„ Et d'espérer quelque plaisir goûter:
„ Vous en goûtiez pourtant, la belle dame;
„ Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flâme.
„ Certes en moi la nature pâtit:
„ Je me connois: je ferois alarmée
„ D'un tel galant. « Jeanne alors réparti
En soupirant: » Ah! s'il t'avoit aimée!

C'est par ces vers, enfans de mon loisir,
Que j'aigayois les soucis du vieil âge:
O don du ciel! tendre amour! doux désir!
On est encor heureux par votre image:
L'illusion est le premier plaisir.
J'allois enfin, libre en mon hermitage,
Chantant les feux de Jeanne & de Dunois
Me consoler de la jalouse rage;
Des faux mépris; des cruautés des rois:
Des traits du sot; des sottises du sage:
Mais quel démon me vole cet ouvrage?
Brisons ma lire: elle échappe à mes doigts.
Ne t'attends pas à de nouveaux exploits,
Lecteur! ma Jeanne aura son pucelage,
Jusqu'à ce que les vierges du seigneur,
Malgré leurs vœux, sçachent garder le leur.

LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE
Sur les premieres Éditions de ce Poëme.

MESSIEURS,

JE crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui ſont, comme vous, à la tête de la Littérature, d'adoucir les nouveaux déſagrémens auxquels les gens de Lettres ſont expoſés depuis quelques années. Lorſqu'on donne une piece de théâtre à Paris, ſi elle a un peu de ſuccès, on la tranſcrit d'abord aux repréſentations, & on l'imprime ſouvent pleine de fautes. Des curieux ſont-ils en poſſeſſion de quelques fragmens d'un Ouvrage, on ſe hâte d'ajuſter ces fragmens, comme on peut; on remplit les vuides au hazard; & on donne hardiment, ſous le nom de l'Auteur, un Livre qui n'eſt pas le ſien. C'eſt à la fois le voler & le défigurer. C'eſt ainſi qu'on s'aviſa d'imprimer ſous mon nom, il y a deux ans, ſous le titre ridicule d'Hiſtoire univerſelle, deux petits volumes ſans ſuite & ſans

ordre, qui ne contiendroient pas l'Hiſtoire d'une ville, & où chaque date étoit une erreur. Quand on ne peut imprimer l'ouvrage, dont on eſt en poſſeſſion, on le vend en manuſcrit; & j'apprens qu'à préſent on débite de cette maniere, quelques fragmens informes & falſifiés des Mémoires que j'avois amaſſés dans les archives publiques, ſur la guerre de 1741. On en uſe encore ainſi à l'égard d'une plaiſanterie faite, il y a plus de trente ans, ſur le même ſujet qui rendit Chapelain ſi fameux. Les copies manuſcrites, qu'on m'en a envoyées de Paris, ſont de telle nature, qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrere, qui ſçait un peu ſa langue, & qui a puiſé quelque goût dans votre Société & dans vos écrits, ne ſera jamais ſoupçonné d'avoir compoſé cet Ouvrage, tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une maniere non moins ridicule & non moins révoltante. Ce Poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il ſoit annoncé de Louvain, & l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne ſont pas plus exactes que la premiere.

Cet abus de nous attribuer des Ouvrages que nous n'avons pas faits; de falſifier ceux que nous avons faits, & de vendre ainſi notre nom, ne peut être détruit, que par le décri dans lequel ces œuvres de ténebres doivent tomber. C'eſt à vous, Meſſieurs, & aux Académies formées ſur votre modele, dont j'ai l'honneur d'être aſſocié, que je dois m'adreſſer. Lorſque des hommes, comme vous,

élevent leur voix pour réprouver tous ces Ouvrages que l'ignorance & l'avidité débitent, le Public que vous éclairez, est bientôt désabusé. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

RÉPONSE

DE L'ACADÉMIE.

L'Académie est très-sensible aux chagrins que vous causent les éditions furtives & défigurées, dont vous vous plaignez; c'est un malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous consoler, Monsieur, c'est de sçavoir que les Lecteurs capables de sentir le mérite de vos Ecrits, ne vous attribueront jamais les Ouvrages, que l'ignorance & la malice vous imputent, & que toutes les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des sentimens de l'Académie, je vous prie d'être persuadé, &c. DUCLOS, Secrétaire.

ÉPITRE

DU PERE GRISBOURDON,

A M. DE VOLTAIRE.

MOn chef confrere en fine diablerie,
Féal Voltaire, élu né de l'enfer,
Salut, honneur, & joie en Lucifer,
Digne Patron de notre coterie.
Notre Seigneur & commun souverain,
Ces jours passés, dans notre sanhédrin,
Certain damné jeune & de haut parage,
Tout frais venu chez nous en équipage,
Genoux en terre, à Lucifer offrit
De la Pucelle un extrait manuscrit.
Le noir monarque, avec un ris farouche,
Qui fit sortir un charbon de sa bouche,
Comme un pontife, à ce nouveau vassal,
Faisant baiser son ergot infernal,
Prit de ses mains le Poëme cinique,
Et le remit soudain à Griphael,
Greffier en chef, civil & criminel,
Pour qu'il en fit la lecture publique.
Tous les démons s'étant mis sur les bancs
Pour éviter le bruit & le désordre,
Comme aux Etats, accroupis par trois rangs,
Ceux du clergé, des nobles, du tiers-ordre.
Dont Griphael ayant toussé trois fois,

Et craché deux, nous lut à haute voix
Les faits brillans de la coureuse Jeanne,
Et ceux d'Agnès, & ceux du divin Ane,
Que dans tes vers tu rajustes si bien,
Que, hors du vice, on n'est instruit de rien.
On entendoit, pendant cette lecture,
Un bruit confus s'élever dans les airs:
De tous côtés on chuchote, on murmure.
Aucun mortel, fut-ce le plus pervers,
Se disoit-on, l'un à l'autre à l'oreille,
Ne peut écrire une histoire pareille
Sans avoir fait un cours dans les enfers.
Quelques-uns même, (à vrai dire des Grimes,
Des diabloteaux peu faits à de grands crimes)
En écoutant les rimes rougissoient,
Et sur leur front leurs cornes se dressoient.
Mais nos démons de Grece & de Florence,
Nos gros bonnets, & de cloître, & de cour,
Surpris, charmés de ta rare science,
Battant des mains te louoient tour à tour.
Quand Griphael eut achevé de lire
Cet instruisant, mais détestable écrit
Qui nous avoit de si bon cœur fait rire,
Le souverain du ténébreux empire,
Ayant un peu recueilli son esprit,
Fit de la griffe un signal de silence:
Puis aussi-tôt, roulant sur l'assistance
Des yeux en feu, frappa des pieds, & dit:
» Fourche! ceci passe la raillerie:
» On nous a fait une friponnerie.
» Mais, par mon chef, sur l'heure je prétends
» Sçavoir quel est, ou qui sont les faux freres
» Assez hardis pour divulguer aux gens

» Nos plus sacrés & plus profonds mystères.
» Ne croyez pas, non, non, c'est une erreur,
» Ne croyez pas que l'Auteur sophistique
» De cet écrit, si fort, si séducteur,
» Si digne enfin d'être de ma fabrique,
» Lui seul ait pu si bien se mettre au fait
» De tout le fin de ma cour diabolique.
» Quelqu'impudent qu'il puisse être en effet,
» Quoique versé dans notre politique,
» Auroit-il dit ce qu'on fait en secret
» Dans nos foyers & dans nos réfectoires,
» S'il n'eut pas eu sur cela des mémoires?
» Je le connois : il est si bon chrétien,
» Que sur le cou je lui laisse la bride
» Suivre tout seul, sans l'inspirer en rien,
» L'heureux penchant que sa belle ame guide.
» Mais pour le coup, dans ses vers je vois bien
» Que l'un de vous a dirigé sa plume.
» Toi, Grisbourdon, parle, réponds, frocard?
» Il est souvent de toi, dans ce volume,
» Fait mention. N'as-tu point par hazard
» A cet Auteur révélé nos mystères?
Nous, sire? hélas! j'en jure par vos serres,
Lui répondis-je avec un air soumis :
Je le connnois seulement par ses œuvres.
De plus, Seigneur, à mes meilleurs amis
Je ne voudrois révéler vos manœuvres.
Quoique damnés, nous autres gens à froc
Sommes toujours plus fermes que des rocs
Au vœu sacré qui nous lie à notre ordre.
Comme sur nous on ne cherche qu'à mordre,
Avec grand soin pour de bonnes raisons,

On

On tient ſecret au ſtupide vulgaire,
Ce qui ſe paſſe au ſein de nos maiſons.
Trop de motifs me portent à me taire.
Tandis qu'hélas ! je grille dans ces lieux,
Tous nos dévots me comptent dans les cieux.
Notre couvent, au moyen de la quête,
Tire de quoi faire chommer ma fête,
Et fait de moi l'office en faux bourdon.
Mainte fémelle a dans un reliquaire,
Sous ſa chemiſe, un bout de mon cordon.
Sur terre enfin je ſuis ſaint Griſbourdon,
Confeſſeur, vierge, au commun du bréviaire,
Patron banal (pour ce que vous ſçavez)
De ces bâtards nommés enfans trouvez.

A ce diſcours chacun ſe prit à rire.
Mais Belphegor, ſe levant, lui dit: » ſire,
„ En écoutant avec attention
„ Ce manuſcrit, excellent protocole
„ De la plus ſale abomination,
„ Fait en un mot pour nos maîtres d'école,
„ J'ai penſé moi, qu'il peut être dicté
„ Par notre ami le ſeigneur Aſmodée,
„ Directeur né d'une ame débordée,
„ Et profeſſeur en fait d'impureté.

Maître Aſmodée, à ce galant reproche,
Levant en l'air une main ſale & croche,
Se récria: » c'eſt à tort, monſeigneur,
„ Qu'on met ici cet écrit ſur mon compte,
„ On me fait même en cela trop d'honneur.
„ Car, entre nous, je l'avoue à ma honte,
„ Je ne pourrois, meſſieurs, c'eſt un fait ſûr,
„ Si bien dépeindre en ſtyle ſi lubrique
„ Tous les reſſorts de mon eſprit impur.

„ Quand à l'Auteur, il eſt bien de ma clique;
„ C'eſt mon élève: & dès ſes jeunes ans,
„ J'ai cultivé ſes mœurs & ſes talens.
„ J'ai réuſſi pleinement, je m'en pique.
„ Je lui ſervois alors de précepteur:
„ Je l'ai depuis fait mon prédicateur,
„ Mon lieutenant, mon premier ſécrétaire:
„ Et le chef-d'œuvre, enfin qu'il vient de faire
„ Eſt un garant de ſa capacité.
„ Qui que ce ſoit de nous ne l'a dicté.
„ Et, dans ſon cœur, puiſqu'il faut vous le
dire,
„ Il a puiſé tout ce qu'on vient de lire.
„ Il eſt bien vrai qu'avant que de l'écrire
„ Il m'invoqua: je fus le voir ſoudain:
„ Et l'embraſſant, lui ſoufflai dans le ſein
„ Tout le poiſon de mes feux impudiques.
„ Je fis paſſer devant ce libertin
„ Ces traits hardis & ces tableaux ciniques
„ Peints ſous mes yeux jadis par Aretin:
„ Puis je lui dis: vois cette perſpective:
„ Elle te plaît, t'enchante, te ravit,
„ Suis les écarts de ta verve laſcive:
„ Ecris, mon cher. Le ſatyre écrivit.
» Ah! s'écria le prince à face noire:
„ Ah! l'heureux fond, l'excellent naturel!
„ De ce génie exaltons tous la gloire:
„ Au grand Voltaire érigeons un autel.
„ Cher Aſmodée! ô patron des toupies!
„ Que, ſous vos yeux, à l'inſtant Griphael
„ De cet écrit tire mille copies,
„ Que mes ſujets puiſſent le lire tous.
„ Car je prétends qu'en ces ſombres demeures

„ Chacun sur soi le porte en guise d'heures;
„ Vous, Philopode, au fait de tous ses goûts,
„ Dût en créver sa cabale ennemie,
„ Expédiez un brevet à l'Auteur
„ D'associé dans notre académie.
Ainsi parla notre maître & seigneur.
Moi, qui pour toi me sens rempli de zèle,
Et qui te dois sans doute du retour
Pour avoir sçu mettre en un si beau jour,
Si fort en vogue, & presqu'en parallele,
Mes grands talens, & ceux de mon mulet,
Je t'ai sur l'heure écrit ce long billet
Pour t'annoncer cette heureuse nouvelle.
Il n'est besoin de te faire valoir:
Ce brillant grade & cet honneur insigne,
Où Lucifer t'admet d'un plein vouloir,
Tu le sens bien, & de plus en es digne.
Adieu, mon cher: adieu, jusqu'au revoir.
Qu'avec plaisir, dans notre ardente étuve,
Je te verrai descendre un de ces jours!
En t'attendant je vais chauffer toujours
Et ta couchette & ta fatale cuve,
Où l'on t'apprête un petit bain souffré.
Dès qu'avec nous tu seras engouffré,
Tu trouveras, je t'en préviens d'avance,
Dans ce pays des gens de connoissance;
Dépêche, accours: tes amis des enfers
Te recevrons chacun à bras ouverts.

JUGEMENT
SUR LE POEME DE LA PUCELLE,
A M. ***,
Qui en a fait deux éditions peu exactes.

LA nouveauté, quel qu'en ſoit l'avantage,
Ne fit jamais tout le prix d'un ouvrage :
Du jugement l'équitable clarté,
Des préjugés diſſipe le nuage,
Et ne nous fait donner notre ſuffrage
Que lorſqu'il eſt à bon droit mérité.
C'eſt de la mode être bien entêté
Que de prôner pour gentille Pucelle
Une hideuſe & ſale péronnelle,
Rebut honteux de ruſtres, de valets :
Digne ſuppôt des plus vils cabarets.
Notez encor, que dans votre grimoire
On liſoit mal cette piteuſe hiſtoire :
Il y manquoit élégans affiquets,
Riches clinquans, brillans colifichets,
Que nous avons, avec l'aide d'un ſage,
Reſtitués preſque de page en page,
Pour la honnir & la vilipender.
Beſoin n'étoit de la tant ravauder.
De ces hauts faits nous n'avions l'ame épriſe:

Nuls ornemens n'ont pu l'achalander.
Voyez un peu la pénible entrepriſe,
Que de garder pendant un an entier
Son pucelage offert au Muletier :
Ce monſtrueux, ce hardi pucelage,
Dont n'eût voulu laquais, moine, ni page.
Ce bijou rare à la ſotte reſta,
Parce qu'après nul autre il ne tenta,
Fors un galant, portant longues oreilles,
Qui ne fit rien, & promettoit merveilles.
Nous n'y voyons, de l'un à l'autre bout,
Que rêves creux d'un immodeſte crâne,
Brides à veaux, & contes de peau d'âne,
Faits entaſſés ſans juſteſſe & ſans goût,
Comparaiſons froides & monotones,
Malheureux choix de lieux & de perſonnes,
Et ſaletés brochantes ſur le tout :
Un Conculix, un baron de Cutendre,
Que ſans horreur on ne ſçauroit entendre,
De cent beautés ne ſont que l'avant-goût,
Nous exceptons cependant ſœur Beſogne
Jouant ſon rôle avec quelque vergogne,
Jeune, naïve, & que le cœur abſout
Très-volontiers d'un peu de paillardiſe
Pour ſa vaillance & pour ſa mignardiſe.
La belle Agnès, qui craignant l'embarras
De réſiſter à ce que lui propoſe
Ou l'aumônier, ou Chandos, ou Monroſe,
Fuit gauchement, & tombe à chaque pas,
De tous les trois tour à tour dans les bras,
Toujours aimable & toujours ingénue,
Toujours de crainte ou de plaiſirs émue.
L'aimable page, au teint brillant & frais,

Qui dans son cœur fait pencher la balance,
Riche en talens, comme pourvu d'attraits,
Sur Charles même ayant la préférence :
(Tel autrefois l'élégant Adonis
L'avoit sur Mars dans le cœur de Cypris)
Nous approuvons encor la prévoyance
Du gros Bonneau, qui, sage & sans fracas,
De tous les maux ne craint que l'abstinence,
Et prend le soin d'en prévenir le cas.
Otez enfin quelques traits de satyre,
Quelques portraits brillans & plein de feu,
Fruit du génie autant que du délire,
Et reliez le tout en papier bleu
Pour être joint à Pierre de Provence,
Richard sans peur, les douze Pairs de France,
Et ce fatras de sublimes écrits,
Qui du pont-neuf forment les beaux esprits :
Dussions-nous voir la présente critique
Tenir son rang dans la même boutique.

ÉPIGRAMME

SUR LE POEME DE LA PUCELLE.

A L'œuvre on connoît l'ouvrier:
En lisant la sale Pucelle,
Amis, pourquoi vous récrier
Sur l'esprit dont elle étincelle?
C'est du Voltaire .... Et tout est beau,
Tout plaît chez lui jusqu'au blasphême,
Lorsqu'on y trouve le tableau
D'un Auteur qui s'est peint lui-même.

8 63122

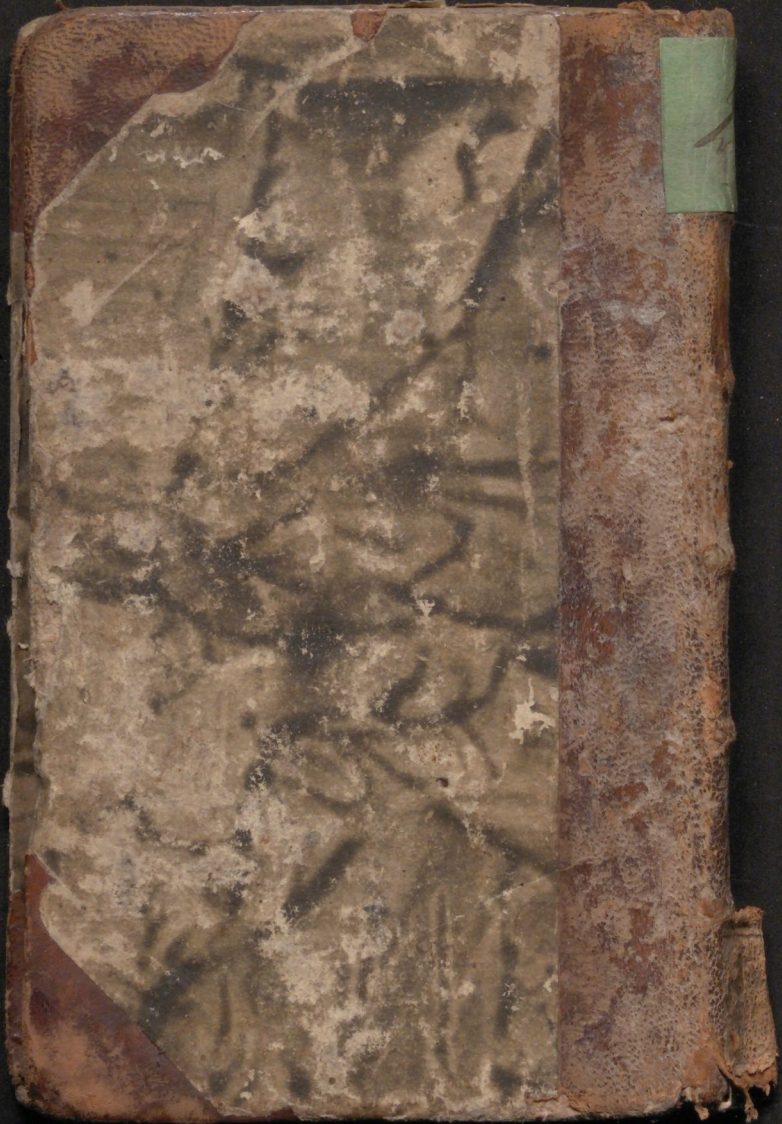
AB-63122

ULB Halle 3
008 868 115

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-215107160-12/fragment/page=0237

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-215107160-12/fragment/page=0238

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-215107160-12/fragment/page=0239



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-215107160-12/fragment/page=0240

LA PUCELLE
D'ORLEANS.

POËME HEROÏ-COMIQUE.

Non vultus, non color unus.

Nouvelle Edition, sans faute & sans lacune.

Augmenté d'une ÉPITRE du pere Grisbourdon, à M. de Voltaire; & un JUGEMENT sur le Poëme de la Pucelle, à M. ***; avec une ÉPIGRAMME sur le même Poëme.

EN DIX-HUIT CHANTS.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LVII.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-215107160-12/fragment/page=0241